Tome XXIX. N° 3. *PARIS, 157, boul. Saint-Germain (6e)* 1er Mai 1927

la Revue universelle

JACQUES BAINVILLE, DIRECTEUR

Journal inédit

15 *juillet* 1919. — Au goûter, chez B..., on parle, bien entendu, de la fête de la Victoire. Nous entrons, un peu en retard. Tout le monde est attablé. On se tourne vers moi, on me parle de l'attitude des généraux, des maréchaux, de la tenue des Américains, des drapeaux des Anglais, etc. J'écoute sans mot dire. Il ne vient à personne seulement le soupçon que j'ai pu ne pas voir ce dont ils parlent. Mme X... me regarde avec commisération : « Il est si fier, depuis qu'il est académicien !... Et puis, que voulez-vous ! C'est un Tourangeau, un sage. » (Si je n'étais pas de l'Académie, elle dirait : un tiède.) A la fin, je crie de tous mes poumons à Y... : « Mais je n'y étais pas ! » Il a reçu un coup. Il s'attriste : « Comment ! Vous n'y étiez pas? — Hé non ! J'avais deux places, j'ai cédé la mienne à ma jeune nièce venue de Touraine tout exprès pour voir... » Il ne comprend pas. Il ne comprend même pas que tout le monde n'ait pas, comme lui, la voix éraillée à force d'avoir crié, et pour un peu je passerais pour un bien négligent patriote. Je ne peux pas leur dire que, outre l'affaire de ma nièce, je n'aurais pas pu, moi, assister à ce spectacle, parce que je serais tombé d'émotion, parce que je ne peux même pas voir passer un drapeau sans pleurer et verdir.

Toute ma vie, toute l'explication de mon œuvre sont là. Je suis incompris par suite d'une discrétion exagérée. Je me tiens à l'écart, parce que ma vibration à moi est bien plus forte que celle des autres. Je suis discret pour ne pas montrer une émotion trop grande. Mais j'emporterai avec-moi mon secret.

Jeudi 29 *janvier* 1920. — Séance de la commission de lecture à l'Académie.

Je rencontre Henri de Régnier dans l'escalier, à la porte du secrétariat. Puis le secrétaire Robert Régnier arrive, et nous dit que Maurice Donnay, directeur en exercice, est déjà dans la salle de la commission. Nous nous amusons, d'en haut, à regarder la nuée des photographes attendant l'arrivée du maréchal et du président de la République. Nous allons rejoindre Donnay. Puis arrivent ensemble Frédéric Masson, secrétaire perpétuel, et le maréchal Foch.

Le maréchal est d'une simplicité charmante, et qui nous étonne toujours quand nous la rencontrons chez un grand homme, — alors que ce n'est que là qu'elle se peut rencontrer. Il arrive à l'instant de Belgique. Il est en petite tenue de campagne : c'est la vareuse bleu horizon qui a réellement *servi*. Il porte encore les rubans des décorations, rangés selon l'ordre qu'on observe en l'honneur du roi Albert. Pas d'autre point d'or que les étoiles des manches. Le collet est rabattu, à l'ordonnance, sans insigne aucun. Le maréchal a une belle figure, un peu grise, ravagée par les fatigues, mais calme et noble, bien proportionnée, aux traits équilibrés, normaux ; une moustache blanche, plutôt négligée, les yeux grands, les arcades sourcilières voûtées, sombres ; un beau front, encore des cheveux gris, mais clairsemés et couchés, formant raie. Il a un accent méridional léger ; son débit n'est ni très assuré ni très bon.

Son discours, qui paraîtra terne, est beau, en ce sens qu'il est exactement ce que devrait être un discours. Le maréchal, qui connaît et estime la discipline et la tradition, s'y occupe de son prédécesseur, et, dans l'œuvre de son prédécesseur, de ce qui est de sa compétence à lui-même. Il parle du marquis de Vogüé, et du maréchal de Villars dont s'est occupé le marquis de Vogüé. Il s'empare des campagnes de Villars et les traite en général : c'est un cours à l'École de guerre. Mais, çà et là, quelques réflexions d'un professeur

à l'École de guerre qui serait un homme supérieur. Nulle recherche d'effets, nulle affectation, nulle allusion à soi-même : il s'efface totalement, il oublie qui il est. Et par cela seul, il le fait remarquer davantage. Leçon à l'École de guerre, mais leçon aussi à tous nos vaniteux et à tous nos sots.

Le Président de la République a écouté, figé, déjà statufié. Tête lourde et pleine, traits gros, mais dont l'ensemble a reçu je ne sais quel grand air de sept années de représentation et de cinq années d'un rôle écrasant. Sa tête au front large et bombé a l'air remplie de secrets : elle porte en effet les plus formidables que jamais boîte cranienne ait contenus. En la contemplant, j'ai plus d'émoi qu'en voyant le visage du soldat de la grande guerre, parce que celui-ci, en affrontant continuellement la mort, a pour ainsi dire cessé d'éprouver les émotions ordinaires aux hommes, et parce qu'il a été soutenu par un élément moral que les grands responsables civils n'ont pas connu. Poincaré a été le récepteur de toute l'action militaire et de toute l'action civile de la guerre ; il a uni en lui la diplomatie, la politique, et les opérations ; il porte le poids des origines de cette colossale histoire et de la décision redoutable qui comporta l'acceptation du fléau. On n'y pense plus. Mais là, à un mètre de lui, je vois ces choses massées sous ce crâne.

Son orgueil personnel, qui diminue des images si grandes sous l'aspect d'une petite vanité lui nuit, mais ne lui peut nuire qu'aux yeux des hommes superficiels. Il a la petitesse des hommes qui ont eu à lutter par de petits moyens contre les petitesses de la carrière politique. Il lui en est resté un petit geste, un petit œil, une petite main, un petit ton bref, saccadé, cinglant, et qui se meurt dans des chutes de phrases dépitées. Tout cela disparaît pour moi en face d'un grand sentiment sincère, d'une intelligence informée et claire et d'une haute et granitique volonté. Cet homme est peut-être dépité, mais c'est d'être demeuré trop longtemps parmi des petitesses, et il a connu un enivrement d'avoir touché, et touché à fond, le *grand*. Singulier arriviste, il est arrivé, par le caprice des événements, à la vraie grandeur ; et c'est elle qui désormais le couvre.

Son discours, œuvre d'un singulier talent, est d'un homme dont la politique n'a pas altéré le cœur. Résumé admirable de toute la guerre, ce n'est pas le raccourci d'un simple

historien, mais celui d'un témoin frémissant. Pour résumer, il touche aux points les plus sensibles : on dirait qu'il passe la main sur les sommets piquants des principales aspérités, et ses doigts saignent pendant que son visage, rompu à l'attitude, demeure impassible. Nul effet ordinaire d'éloquence. On pourrait dire : nul effet, si, du sens si violent des scènes évoquées avec une telle sobriété, une émotion immense ne se dégageait. J'appelle grand art celui qui, à l'aide des mots les plus unis et les plus calmes, sait évoquer les plus atroces tempêtes du cœur et de l'esprit. Ici ce sont ces tempêtes et à la fois toutes les convulsions de la planète qui sont rappelées dans un langage simple. Et l'effet en est considérable.

Toutes les angoisses de la guerre sont rappelées par quelqu'un qui les a éprouvées jusqu'à la plus vive acuité. Et elles s'opposent invariablement à la ténacité personnifiée en cet autre homme qui est là, au bout de la table, et qui, les yeux fermés au fond des larges voûtes de ses orbites, semble non pas dormir, mais semble tout de même un grand mort qui palpite doucement à l'évocation d'une biographie si extraordinaire, que sa mémoire suffit à peine à en suivre les péripéties. De temps en temps, ses paupières se soulèvent, et son grand œil simple et fatigué se repose au hasard sur l'un de nous. De temps en temps, d'un mouvement de la tête il acquiesce : c'est lorsque le Président rapporte une parole prononcée par lui, — pour relever le courage des Anglais aux débuts de la campagne, pour accueillir les plénipotentiaires allemands à la fin ! De temps en temps il sourit, toute sa joue se plisse, d'un sourire fin, charmant. Il ne joue pas à l'insensibilité, il ne pose pas, il n'a aucune attitude, il est franc et simple. Il écoute le discours, les bras croisés, bien plus beau que quand il lit. On évoque toutes ses actions, on évoque ses douleurs personnelles : la mort de son fils, la mort de son gendre. Il ne bronche pas. Tout se confond pour lui en une action simple : un devoir à accomplir de son mieux... Voilà tout ce qui se laisse observer sur cette noble figure.

Je me croyais seul ému, ému presque jusqu'aux larmes. Le vieux M. de la Gorce, mon voisin, se penche vers moi et me dit : « C'est magnifique ! »

6 *février* 1920. — Hier, séance académique sans précédente, et qui, sans doute, n'aura jamais de rivale. Les

deux discours dont j'ai déjà écrit, ont produit un effet centuplé par la présence d'une foule et par celle des héros de la guerre. J'écrivais qu'outre la valeur des deux harangues, l'émotion produite était accrue par ce fait extraordinaire qu'on retraçait une épopée, vraisemblablement la plus grande épopée du monde, en face du chef qui en a dirigé les péripéties et obtenu le résultat grandiose. Hier, ce n'était plus seulement le chef qui était là — quoiqu'il fût là magnifiquement — mais c'étaient les chefs : à côté de Foch étaient Joffre et Pétain, dans la salle étaient Mangin et Maunoury, le premier d'aspect si jeune, le second défiguré et aveugle ! Quelle grandeur ! Quels motifs épiques

*
* *

22 *janvier* [1912]. — Visite chez Paul Adam.

Tout, chez Paul Adam, semble combiné pour le public. C'est une scène, un rideau qui se lève, une pièce qu'on joue... Non pour la pièce, en vérité, mais à seule fin qu'on en parle. Cette entrée grave, presque austère, mais de bon goût ; ce valet qui vous déshabille ; cette pièce qu'on traverse avant d'atteindre une pièce immense que l'on traverse encore avant d'être arrivé ; cela prépare, cela impressionne, cela vous grandit le petit homme replet qui est là-bas, là-bas, parmi des femmes, comme un Napoléon qui se repose. Et toutes ces pièces sont d'une solennité impériale. Ce grand salon, c'est le cabinet de travail ; voilà le bureau, superbe, isolé, presque nu. Pas un livre apparent ; les bibliothèques Empire sont closes triplement, d'une glace, d'une grille, d'une serge verte. Un seul ornement : la tête admirable de l'Apollon du Musée britannique. Point de faute de goût dans ce grandiose ; c'est pompeux et l'on ne voit que simplicité ; cela sent le dieu.

Paul Adam surgit tout à coup, au milieu d'une conversation, et il semble muni d'un appareil d'aviation ; il s'élève en battant de l'aile, il monte ; il lève aussi la tête ; il aspire l'air des sommets ; il se croit très haut, et il parle. Je gage que des gens plus grands que lui lèvent la tête pour l'entendre...

* * *

30 *septembre* 1920. — Chez Mad. G. B..., réunion du jury pour attribuer les bourses. J'ai vu entrer, alors que nous étions en séance depuis une demi-heure, Marcel Proust. De loin, pendant que, précédé d'un domestique en livrée, il avançait dans le corridor, j'ai cru voir, en fantôme, une interprétation humaine du *Corbeau* d'Edgar Poë.

Un être assez grand, presque gros, les épaules hautes, engoncé dans un long pardessus. Il garde son pardessus, en malade qui craint une température fâcheuse. Mais surtout une face extraordinaire : une chair de gibier faisandé, bleue, de larges yeux d'almée, creux, soutenus par deux épais croissants d'ombre, des cheveux abondants, droits, noirs, mal coupés et non coupés depuis deux mois, une moustache négligée, noire. Il a l'aspect d'une chiromancienne et son sourire. Quand je lui serre la main, je suis absorbé par son faux col évasé, élimé, et qui, sans exagérer, n'a pas été changé depuis huit jours. Tenue de pauvre, avec de petits souliers fins chaussant un pied de femme. Une cravate râpée, un pantalon large, d'il y a dix ans. Je pense à tout ce qui, en sa littérature nouvellement sortie, date. Il est assis à côté de moi ; je le regarde. Il a, malgré la moustache, l'air d'une dame juive de soixante ans, qui aurait été belle. Ses yeux, de profil, sont orientaux. Je cherche à voir ses mains, mais elles sont emprisonnées dans des gants blancs, remarquablement sales ; en revanche, je remarque un poignet fin, blanc et gras. La figure semble avoir été fondue, puis regonflée incomplètement et dérisoirement ; les épaisseurs se portent au hasard et non où on les attendait. Jeune, vieux, malade et femme, étrange personnage.

* * *

Si jamais des raisons se présentaient à mon esprit en nombre et en qualité suffisants pour m'incliner vers la démocratie, je ne dois pas oublier que, sur cette pente, il se trouve infailliblement un endroit où le terrain se dérobe et où l'on trébuche et tombe dans la démagogie.

La démagogie est la pire des choses, puisqu'elle est, en même temps que le désordre et même que le chaos, la tyrannie

de la brute ; et puisqu'elle est infailliblement suivie par ce qui vient immédiatement après la pire des choses : le rétablissement de l'ordre, mais par la tyrannie de la force.

Un esprit généreux se laisse séduire par ce qu'il aperçoit de justice dans la réforme préconisée par les esprits d'avant-garde, et pour la beauté de cette lueur le voilà qui se précipite et suit le troupeau démocratique. Mais il faut auparavant apprendre si ce progrès dans la justice ne va pas causer quelque désordre qui sera la source d'injustices plus grandes que celles qui vous répugnent. Ainsi pour nos réformateurs du mariage.

L'analyse critique, si facile, qui ne s'arrête devant rien, qui excelle à voir les défauts de tout et pénètre en tout comme un dissolvant... Mais, M. Clemenceau quand il est obligé de gouverner?

Ce qu'il y a de plus beau en nous, ce n'est pas l'épanchement, c'est la possession de soi. L'un est un signe de l'abondance, de la richesse, c'est possible ; mais l'autre est la preuve de la force. On ne s'abandonne pas parce qu'on est comblé de dons, mais parce qu'on manque de frein. Le frein, dans l'homme, est la qualité première, la qualité virile.

Le goût de nos contemporains pour les bêtes et pour les sauvages s'est développé en même temps que fléchissaient les habitudes chrétiennes. L'animal exclu de la Rédemption et sans âme. L'animal de Descartes. Les chrétiens, ou ceux qu'a nourris la pensée chrétienne, le dédaignent un peu, l'écartent tout au moins du rang éminent réservé à l'homme. A mesure qu'on abandonne l'idée de la dignité de l'homme, on rehausse d'un degré l'animal. Qu'on imagine l'homme et la bête dans les deux plateaux d'une balance, l'homme est tout en haut au dix-septième siècle, et l'animal par terre ; aujourd'hui c'est l'animal qui s'élève et que l'homme, dégradé volontaire, regarde monter avec une curiosité béate, une admiration de snob assez niais, et qu'il exalte comme son maître ! Le sauvage qu'à tort ou à raison on rapproche de l'animal, est d'un grand attrait pour nos contemporains.

René Boylesve,
de l'Académie française.

Etudes et milieux littéraires[1]

VI

Salons littéraires de 1870 à nos jours.

Je dirai tout de suite qu'un milieu, qu'il soit littéraire ou politique dépend de la maîtresse de maison. C'est elle qui se charge de la table, qui s'arrange pour qu'elle soit agréable et bien fournie ; c'est elle aussi qui s'occupe des préséances, de placer les gens suivant leur situation, suivant leur âge et aussi suivant leur grade, aux places où ils doivent se trouver ; c'est elle enfin qui s'occupe du maintien d'un certain ton convenant à la société polie, ou, s'il le faut, d'un ton élevé.

Le premier milieu dont je parlerai est celui de mon père Alphonse Daudet, qui a reçu et vu défiler chez lui, pendant une trentaine d'années, tout ce que la France et aussi l'étranger contenaient de littérateurs et d'hommes politiques en vue. A ce moment-là, du moins pour la France, la question politique n'était pas ce qu'elle est aujourd'hui, et les hommes d'opinions diverses dînaient ensemble, se coudoyaient et même discutaient, sans atteindre au degré d'acrimonie, où les choses en viendraient aujourd'hui, si l'on formait encore de pareilles réunions.

Mon père et ma mère — car c'était ma mère qui était le

[1] Cf. *la Revue universelle* des 15 février, 1er et 15 mars, 1er et 15 avril 1927.

centre de ces réceptions, y apportait, et, Dieu merci, continue d'y apporter encore la bonne grâce que chacun lui reconnaît — mon père et ma mère recevaient à Paris et à Champrosay. Les jeudis de Champrosay sont restés célèbres.

Ce jour-là, on dressait le couvert pour vingt-cinq ou trente personnes, et venait de Paris qui voulait. Si l'assistance était plus nombreuse, on mettait une table de plus. Les deux protagonistes, ou plutôt les trois protagonistes de ces réunions étaient mon père, Goncourt et Drumont. Ce dernier habitait aux environs de Champrosay et, tout en étant devenu le polémiste que vous savez, était demeuré l'érudit de *Mon vieux Paris*. C'était un homme agréable, sociable et très courtois.

Mon père animait ces repas de sa verve incomparable. Il menait la discussion, il la faisait dévier, quand il voyait qu'elle commençait à s'aigrir, et il s'efforçait de mettre en valeur les hommes de talent, tous les artistes qui se trouvaient autour du copieux potage, du gigot, du poulet, des écrevisses ou des homards, de la salade, des légumes et du dessert.

Je vous donne ces détails familiers parce qu'il ne faudrait pas croire que, pour avoir une maison aimable et fréquentée, il faille dépenser beaucoup d'argent. Du moins, avant la guerre, n'était-ce pas nécessaire. On restait à table assez longtemps ; et, après le dîner, à Paris, on allait au salon ou au fumoir, et, à la campagne, sur une terrasse qui dominait la Seine.

Drumont était un homme d'intérieur, singulier en ceci qu'il était, comme je vous l'ai dit, bon enfant, gentil et extrêmement cordial dans le privé ; mais il apportait, dans la vie publique, des qualités de combattant sans merci. Il avait eu de nombreux duels. Il ne savait pas du tout tirer l'épée ni le pistolet ; j'en suis témoin, car moi-même j'étais fort entraîné à ces deux armes, et, avant le dîner, nous faisions assaut, en compagnie de Céard, d'Albert Duruy et d'autres

Il habitait auprès de Champrosay, à Soisy-sous-Etiolles, une petite maison sans fenêtre sur la route, avec une porte, et deux fenêtres donnant sur le jardin. Nous avions l'habitude de dire en plaisantant qu'il habitait, en solitaire, un véritable cube de pierre.

Un événement important marqua les débuts de l'auteur

de *la France juive :* le duel de Drumont et d'Arthur Meyer, directeur du *Gaulois*. Ce fut un épisode tragique d'un côté, mais d'un autre côté fort comique. Mon père l'a souvent raconté. Il représentait Meyer perdant la tête sur le terrain et saisissant, de la main gauche, l'arme de Drumont, pour lui envoyer un coup d'épée qui traversa non pas le ventre, mais seulement la cuisse. Le sang sortait à bouillon, on rapporta Drumont chez lui une demi-heure après ; je me trouvais à son chevet avec ses médecins, assez inquiets. Néanmoins, les choses s'arrangèrent, Drumont guérit, et par la suite il put se rencontrer chez nous, après la mort de mon père, avec son ancien adversaire, Arthur Meyer.

Le directeur de *la Libre Parole* avait, depuis vingt ans, une vieille servante, toute petite, haute comme une botte, du nom de Marie. Il y tenait beaucoup. Comme il arrive, Marie avait fini par prendre sur Drumont un ascendant extraordinaire. Elle administrait et régentait tout, elle légiférait. Elle ne recevait pas les gens qui lui déplaisaient et elle faisait entrer chez Drumont les gens qui lui plaisaient L'auteur de *la Fin d'un monde* n'était plus le maître chez lui. Cela dura environ dix-huit ans. Au bout de ce temps, il eut l'idée de la renvoyer et il me pria de me trouver chez lui à Soisy pour cette opération, qu'il redoutait de mener seul.

C'était le jour de la fête du patron. Il y avait là les rédacteurs de *la Libre Parole*, et un certain nombre d'amis et d'écrivains venus de Paris. Marie, prévoyant le coup, s'était enfermée dans sa chambre à double tour. Elle poussait des cris effrayants, que l'on entendait de la salle du bas, où étaient Drumont et ses amis. On voyait le plus illustre pamphlétaire de l'époque assis sur une marche de l'escalier et répétant : « Voyons, ma petite Marie... mon petit enfant... il ne faut pas faire ça le jour de sa fête... » Il ne réfléchissait pas que c'était lui qui avait choisi, précisément, le jour de sa fête pour la renvoyer. Finalement, il me demanda d'aller chercher un serrurier. C'était un dimanche. J'eus un mal infini à en trouver un. On ouvrit la porte et on emporta Marie, au milieu d'une tempête d'imprécations, devant le village assemblé s'imaginant qu'on égorgeait quelqu'un.

Autre habitué de Champrosay : Émile Zola. Émile Zola a joué un rôle aujourd'hui assez oublié et plutôt fâcheux dans la politique et la littérature contemporaines. C'était,

dans le privé, un homme banal et gentil. Non pas qu'il eût de la conversation, comme il disait — en zézayant — « Ve n'ai pas d'efprit, l'efprit n'est pas mon affaire. Mon ami, pour les grandes difcuffions littéraires, politiques, tout ce que vous voudrez, mais ve n'ai pas d'efprit. » Il était agréable sauf quand Goncourt était là. Les deux hommes étaient comme chien et chat. Ils s'envoyaient des flèches empoisonnées, sans en avoir l'air, ou en en ayant l'air.

Les réunions que Zola donnait à Médan, chez lui, bien que beaucoup plus restreintes que celles de mes parents, étaient aussi d'un caractère cordial. Il venait là beaucoup d'amis, d'habitués de Champrosay et du grenier Goncourt : car ce grenier n'a jamais été qu'une annexe de la maison d'Alphonse Daudet.

A côté de Drumont, autre polémiste, celui-ci de la génération précédente, d'une vitalité remarquable : Henri Rochefort.

Henri Rochefort ! Je n'ai pas à vous peindre ici son aspect physique : toupet légendaire, bonne bouche rieuse, les yeux clairs, perpétuellement agressifs et inquiets. Il avait l'air de chercher, non pas une querelle, mais une discussion, ou une nasarde avec chacun. C'était ce contraste foncier de sa physionomie reniflante et mobile qui lui donnait tant d'agrément. Il tenait du clown et du chat-tigre.

Rochefort avait une malle de souvenirs. « J'ai plus de souvenirs que si j'avais mille ans. » Il les racontait avec une verve inimitable, beaucoup d'esprit ; mais il n'écoutait jamais, au grand jamais, les réponses, les objections que l'on pouvait lui faire. Ainsi, décrétait-il que tel ou tel, quelquefois l'ami intime d'une des personnes présentes, était une « canaille ». On avait beau lui dire : doucement : « Mais non... » Il renchérissait et soufflait dans un nez :

— Ta, ta, ta, c'est une canaille ! C'est un misérable, il a assassiné son beau-père, mon ami ! Mais oui, mais oui, c'est une atroce canaille !

Impossible de le sortir de là. Quelquefois les gens qui se trouvaient en présence de cette déclaration manifestaient de la mauvaise humeur, se fâchaient, s'en allaient. Ces petites sorties passaient sans inconvénient et le capitaine n'en tenait aucun compte.

Un jour il arriva quelque chose qui faillit mal tourner.

C'était à l'époque où Drumont et Clemenceau fréquentaient alternativement chez mon père. Dans un livre de Drumont, on avait pu lire des attaques extrêmement vives contre Clemenceau. Peu après ces attaques, l'ami le plus intime et le collaborateur de Clemenceau, Gustave Geoffroy, ancien secrétaire de rédaction à *la Justice*, se trouve chez nous, à table, en face de Drumont. C'était une circonstance que nous n'avions pas prévue ; en nous asseyant, mon père me dit : « Fais attention et vois un peu ce qui se passera. » L'assistance était très nombreuse ; des conversations particulières s'étaient engagées. Drumont, levant le nez et regardant pardessus ses lunettes, s'écria : « Tiens ! Bonjour, Geoffroy ! » Silence. Alors Drumont insista : « Geoffroy, je vous dis bonjour, mon ami. » Geoffroy parlait en serrant les dents. Il répliqua : « Et moi, Drumont, je ne vous dis pas bonjour. »

— Et pourquoi, s'il vous plaît?

(Tout cela pendant qu'on passait le potage).

— Parce que vous avez parlé de Clemenceau d'une façon qui m'a déplu.

Je vous cite ce fait parce que Drumont était violent, mais doué d'un esprit de justice très développé. Il réfléchit un moment et rougit. — Il n'aurait fait qu'une bouchée de Geoffroy, nullement entraîné aux exercices du terrain — puis finalement ne dit pas un mot.

En sortant de table il me prit à part : « Vous direz à Geoffroy, Léon, que ce qu'il a fait là est très bien. Je souhaiterais d'avoir beaucoup d'amis comme lui. »

Dans un genre différent, l'homme le plus exquis qu'on pût rencontrer par le monde des lettres était Théodore de Banville.

Le physique de Théodore de Banville est légendaire, lui aussi. Il était glabre, on disait qu'il ressemblait à Pierrot, maintes fois chanté par lui, et c'était vrai. Banville avait eu une jeunesse assez orageuse, parce qu'il avait un peu d'argent. Il s'était finalement marié, et il avait épousé Mme Rochegrosse, veuve d'un premier mariage, mère d'un jeune enfant, le célèbre peintre Georges Rochegrosse. C'était une personne infiniment délicate, fine, pleine d'ironie douce et de bonté.

Elle avait fait à Banville, qui, sans elle se fût, lui aussi, enlisé dans la bohème, une existence familiale et posée. Vous pouvez m'en croire, il n'y avait pas de maison où la

nourriture fût aussi soignée et parfaite que chez l'auteur des *Odes funambulesques*.

Il était dans la conversation, — et c'est un cas très rare — exactement ce qu'il était dans son art. C'était une invention perpétuelle, un jaillissement, un mélange de souvenirs, d'allusions ironiques, de prosopopées joyeuses, donnant à l'auditeur la sensation qu'il était transporté dans un monde féerique, dans les fêtes galantes de Watteau par exemple. Il y a une pièce célèbre des *Odes funambulesques*, qui certainement le personnifie, qui est en quelque sorte son autobiographie métaphorique : celle où il représente le clown qui, en train de faire des tours, à un moment donné, regarde son auditoire, y discerne un certain nombre de notaires, d'avoués, de petits rentiers de province, et conclut : il faut que je fuie, que je m'évade, que je me sauve en plein ciel. Vous vous rappelez la dernière strophe :

Enfin, de son vil échafaud,
Le clown sauta si haut, si haut
Qu'il creva le plafond de toile
Au son du cor et du tambour,
Et, le cœur dévoré d'amour,
Alla rouler dans les étoiles.

Ça, c'est Banville exactement.

Auprès de lui, Leconte de Lisle, le monocle à l'œil et la dent mauvaise, avait l'air d'un capitaine de corsaires, qui aurait embarqué une cargaison de réfrigérants.

Où j'ai bien vu son vilain caractère, ce fut le jour des funérailles de Victor Hugo. La cérémonie était fatigante. Je suivais le corps derrière mon ami Georges Hugo. Nous avions traversé tout Paris depuis l'Etoile, où il avait fallu avaler des discours interminables — un, entre autres, de ce pauvre Charles Floquet, qui était affreux (le discours, pas Floquet) — et grimper de là au Panthéon.

Derrière le corbillard de Victor Hugo marchaient les plus grands noms de la littérature et quelques noms de la politique. Je me rappelle que Leconte de Lisle était entre mon père et Pelletan. Mon père et le crâneur Camille se tutoyaient. Ils avaient été camarades de jeunesse. La conversation passait de côté et d'autre du père des *Poèmes barbares* impassible et olympien. Bien qu'il fût déjà âgé, il arpenta tout Paris de cette façon.

Puis, au sortir du Panthéon, on décida d'aller prendre quelque chose — exactement comme après les convois populaires. Alors mon père, Zola, Goncourt, Leconte de Lisle, Gustave Geoffroy, Céard, dont je vous parlais tout à l'heure, se dirigèrent vers un café, dit de la Rotonde, situé au coin de l'avenue de l'Observatoire et du boulevard Saint-Michel, en face de Bullier. Là on s'assit, et la conversation tomba sur le Maître qui venait de disparaître.

Chacun donna son avis. Zola s'était rangé à la suite de Hugo, — après l'avoir longtemps combattu par une lettre publique à Georges Hugo, où il parlait « des droits de la critique ». « Vous auriez pu vous dispenser de cette manifestation, » lui dit mon père. Puis, le sujet étant épuisé, et comme on allait se séparer, Leconte de Lisle se leva. Avec une expression de haine extraordinaire il dit ceci :

— Il l'a bue et mangée, sa gloire, eh bien ! maintenant, qu'il la digère ! »

Un des familiers de notre maison, bien qu'il n'appartînt pas au monde littéraire, — mais certes, il était assez lettré lui-même pour revendiquer sa place au banquet de Platon — était le professeur Charcot.

Il avait une figure un peu empâtée de César lauré, un œil rapide et pénétrant sous le lorgnon, une voix brève qui, s'il le voulait, prenait des intonations affectueuses et ironiques. Il arrivait quelquefois après le dîner, seul, en avant de sa famille, et il annonçait : « Mesdames, la clinique est ouverte. » On savait ce que ça voulait dire, les dames se retiraient dans la pièce à côté. Alors il racontait, pour l'auditoire d'hommes de lettres et de médecins qui se trouvaient là, des histoires véritablement admirables, quelquefois terribles, dont il ne m'est pas possible de vous donner ici la moindre notion, comme vous le pensez bien.

Le professeur Charcot recevait, le mardi soir, à deux pas de chez nous (nous habitions 31, rue de Bellechasse, et lui 217, boulevard Saint-Germain), un grand nombre de littérateurs, de médecins et aussi d'hommes politiques.

Il avait été l'intime, le familier de Gambetta, et, entre parenthèses, il est assez malheureux qu'on ne l'ait pas fait venir tout de suite lorsque Gambetta a eu la fameuse appendicite à la suite de laquelle, d'autres événements intervenant, il est mort.

C'est chez Charcot que je vis pour la première fois son gendre Waldeck-Rousseau.

Waldeck-Rousseau était un homme silencieux, à figure de poisson dans la gelée. Il n'aimait pas du tout son beau-père, lequel d'ailleurs ne l'aimait pas non plus. Il arrivait à ces réunions comme à une corvée atroce, parlait à voix basse et dans un coin, bâillait, puis disparaissait.

Les gens ne savent généralement pas (car d'une génération à l'autre, ou on ne sait ou on ne se rappelle plus rien) que c'est dans le milieu Charcot, où fréquentaient aussi des écrivains, comme Taine et Renan, qu'est né l'anticléricalisme.

Il y avait alors un petit journal qui s'appelait *le Progrès médical*. Il avait pour directeur un conseiller municipal, sorte de nain rageur, du nom de Bourneville. C'est aux campagnes du *Progrès médical* et à l'impulsion de Paul Bert et de Bourneville que furent dus, avec l'expulsion des sœurs des hôpitaux, tous les événements qui ont secoué la France pendant tant d'années.

Il y avait là tous les neuropathologues du temps, les docteurs Ball, Féré, Jouffroy, et un pauvre garçon nommé Gilles de la Tourette, qui devint fou.

C'est un cas des plus curieux, et sur lequel j'ai souvent appelé l'attention, que celui du médecin ou du chirurgien qui devient fou. Ces dernières années encore, dans une fonction prépondérante, quasi judiciaire, le médecin — d'ailleurs d'un très grand talent — qui se trouvait à la tête de cette administration, depuis de longues années, fut frappé de paralysie générale. Vous savez qu'on ne devient pas d'emblée paralytique général ; il y a une « formation », comme disait Charcot. A un moment donné, il fut absolument impossible de conserver le médecin en question là où il était ; il fallut l'emporter et l'enfermer.

Chacun peut se demander avec angoisse ce qui s'est passé depuis le moment où un professeur chargé d'un très grand service ressent les premiers symptômes et le moment où on l'enferme, car, enfin, il est le maître de la liberté et aussi de la vie et de la mort, comme chirurgien, d'un certain nombre de personnes.

Je vous conte cela parce que j'avais eu des démêlés avec ce brave Gilles de la Tourette au moment où j'étais étudiant en médecine, et huit ans après je sortais de chez moi, rue de l'Université, lorsque je croisai Gilles de la Tourette.

Il s'approcha de moi et, la figure rouge, congestionnée — je ne savais rien du tout de sa vie — il me dit : « Mon cher Daudet, j'ai eu avec vous les plus grands torts, je vous demande la permission de vous embrasser. » Je me dis : « Fichtre ! voilà quelque chose qui est sérieux ! » En effet, six mois après, le malheureux mourait d'une affection décrite de nombreuses fois, et, d'ailleurs, il avait nié qu'elle pût se produire dans le cas qui était le sien.

A Champrosay fréquentait également un témoin du passé, un homme délicieux, qui était le photographe Nadar, de son véritable nom Tournachon.

Il habitait, au milieu de la forêt de Sénart, un petit ermitage désaffecté où il recevait ses amis. L'intérêt de Nadar, qui était déjà âgé à l'époque dont je vous parle, c'est qu'il avait connu tous ceux de son époque, notamment Charles Baudelaire ; et moi, petit jeune homme, j'admirais déjà beaucoup Baudelaire, et je ne cessais de faire raconter à Nadar ainsi qu'à Banville, des anecdotes sur l'auteur des *Fleurs du Mal*.

Ce qui me frappait, c'est qu'en dépit de son grand âge, Nadar avait conservé l'ardeur sentimentale de sa jeunesse. Quand nous allions ensemble chercher des champignons — dont il était grand amateur — il tirait de sa poche un morceau de papier plié, me le tendait de ses mains tremblantes et me disait : « Lis ça, et tu verras si elle m'aime ! »

J'aurais encore beaucoup de familiers de la maison d'Alphonse Daudet à vous nommer, mais, comme les hommes de valeur ne sont pas très nombreux, en somme, nous les retrouverons parmi ceux qui vont suivre.

Le milieu le plus important de Paris, au point de vue politique et littéraire, était la maison de la comtesse de Loynes, sise 152, avenue des Champs-Elysées. C'était là qu'on faisait les académiciens, et, naturellement, tous les candidats à l'Académie demandaient à être introduits auprès de la maîtresse de maison, la personne la plus charmante, la plus fine, la plus délicate, la plus habile et aussi la plus ferme dans ses convictions que vous puissiez imaginer.

Nous passions, ma femme et moi, pour les enfants gâtés de la maison. Nous étions non seulement de tous les dîners du vendredi, mais encore de ceux du dimanche ; et quand il y avait quelque invité que l'on pensait devoir être amusant, nous en étions encore.

Le centre rayonnant du salon de Mme de Loynes était Jules Lemaître, esprit d'une activité extraordinaire, d'un bon sens parfait, d'un jugement littéraire à la fois exquis et inébranlable, et, dans le privé, un être charmant.

Autour de Lemaître, une couronne de journalistes, d'hommes politiques, de poètes qui se succédaient, revenaient de huit en huit jours, ou de quinze en quinze jours et que nous animions les uns et les autres, je veux dire Lemaître, Capus, Coppée, Grosclaude, Donnay et moi, de notre mieux.

A un moment de la soirée, les chaises s'écartaient. Donnay, moi et quelques autres commencions un petit concert. Je veux dire que nous entamions des refrains qui divertissaient tout le monde, ces vieilles et inimitables chansons françaises où nous mettions tout l'entrain possible. Lemaître nous accompagnait, en faisant quelques fausses notes, car il n'avait pas la voix très juste.

Là venaient les principaux directeurs de journaux de Paris. Mme de Loynes avait une grande influence non seulement sur l'Académie et le monde politique, mais encore sur la presse, et elle avait une façon de dire : « Mon ami, je vous demande de faire ceci pour M. Un Tel » qui faisait qu'il était impossible de rien lui refuser.

Au premier rang, Adrien Hébrard, directeur du *Temps*. Adrien Hébrard, vieux camarade de mon père, méridional comme lui, évoquait des souvenirs et des souvenirs de la façon la plus plaisante et inoubliable Il contait ainsi qu'au moment où la révolution de 48 avait été annoncée dans les provinces et le petit village du Sud-Ouest où il était élevé, on avait vu un vieux paysan se lever, agitant ses grands os, du café du village où il était assis et s'écrier : « La révolution ! mais, doux Jésus ! où est la guillotine? »

Un autre mot célèbre d'Hébrard est celui qu'il prononça à l'inauguration de l'Observatoire de Nice, où le télescope avait été offert par un banquier juif fort riche, du nom de Bischoffsheim. Hébrard remercia et dit : « Qu'est-ce que le télescope, si ce n'est la lorgnette arrivée? »

De Capus, je vous ai déjà dit ce qu'il fallait penser. C'était Rivarol mêlé à Montaigne. En toute occasion, à propos de toute personne, il prononçait l'axiome de sagesse définitive, ou traçait le petit portrait au crayon inoubliable qu'eût signé Gavarni, Daumier, ou Forain.

Une de ses meilleures répliques, c'est celle qu'il fit en réponse à une interpellation de Reinach.

— Dites-donc, Capus, interrogeait cet Hébreu avec son outrecuidance ordinaire, il paraît que vous êtes maintenant royaliste, et que vous faites partie de l'Action Française avec Daudet et Maurras?

Capus répondit de sa petite voix :

— Ah ! mon cher, on dit tant de choses ! On m'a bien dit que vous étiez juif !

Le directeur du *Gaulois*, Arthur Meyer, « homme du monde » par excellence, était, au fond, un comique involontaire et irremplaçable. Il portait une dignité des plus instables, étant donné qu'il n'avait pas les moyens intellectuels, ni moraux, de la soutenir. Quand il était parti pour son fameux duel avec Drumont, il avait été accompagné sur le pas de la porte de son journal par ses rédacteurs, qui lui souhaitaient bonne chance. Quand il revint ceux-ci l'attendaient avec un bouquet pour lui faire une petite ovation. Il les arrêta : « Ne me félicitez pas, messieurs, j'ai été tout ce qu'il y a de plus incorrect. Seule une grande guerre pourra faire oublier cela ! »

Coppée, de sa voix de nez, qui se rapprochait de celle de Théodore de Banville, déclarait : « Meyer, vous avez l'*imperatoria brevitas.* » Et Meyer, prenant le compliment au sérieux, répliquait : « Vous le pensez vraiment, mon cher ami?... On me l'a déjà dit. »

Un garçon charmant, et dont rien ne faisait prévoir la fin tragique, était Gaston Calmette.

J'ai été lié avec Calmette. Nous allions ensemble, dans notre jeunesse, au bal de l'Opéra. Nous avions besoin de plaisanter, et nous nous amusions à de petites farces innocentes, reposant sur la sonorité de certains noms. Il y avait à la direction de la *Revue de Paris* un brave type, un grammairien plus qu'un lettré, qui vit encore : Ganderax. A peine installés, nous disions assez fort : « Où est Ganderax? » Alors les gens inquiets nous regardaient. Au bout de quelques minutes, nous reprenions : « Ah çà ! Ganderax ne viendra donc pas? » Enfin je criais à tue-tête : « Ganderax ! » Je ne l'avais pas crié cinq ou six fois, que tout le bal de l'Opéra appelait le directeur de la *Revue de Paris*, en faisant sonner l'*ax* grenouillard : « coax, coax !... »

Tels étaient nos innocents plaisirs.

Calmette était plein d'esprit. Je vais vous en donner un exemple. Il se trouvait aux funérailles de Chauchard, à côté de Georges Leygues qui venait d'hériter du mort auquel il avait prodigué les plus grands compliments, le comparant à Pasteur, Victor Hugo, Jéhovah ; et les gens regardaient Leygues, l'heureux légataire ; lors Calmette, se penchant vers Capus et moi, nous dit : « Ce pauvre Leygues ! Il aura eu jusqu'au bout des ennuis d'argent ! »

Calmette était le camarade le plus obligeant, le plus doux, le plus charmant et le plus poli qu'il soit possible d'imaginer. Quand on émettait quelque opinion qui ne lui plaisait pas, il proférait aussitôt cet adverbe railleur : « Absolument. » Je lui répétais sans cesse qu'il était beaucoup trop courtois et qu'il recevait beaucoup trop de personnes, sur simple présentation d'une carte. Mais je ne pressentais pas du tout, en lui faisant cet amical petit reproche, ce qui devait lui arriver.

Aux funérailles de Calmette, j'étais triste et indigné à la fois. Quelqu'un passa derrière moi, entre les chaises de l'église, c'était Barrès. Il me tapa sur l'épaule, et, me montrant le catafalque, me dit de sa voix forte : « C'est vous, Léon, qui devriez être là, en ce moment ! »

En effet, j'avais mené des campagnes plus violentes que celles de Calmette, exactement dans le même sens et visant les mêmes yeux. Seulement je n'avais pas commis l'erreur de Calmette, qui n'étant pas polémiste, est pardonnable de l'avoir commise.

C'est une règle polémique, quand vous attaquez quelqu'un que vous jugez nuisible à votre pays, d'une façon vive et pertinente, de publier tout de suite ce que vous avez de plus fort contre lui. Calmette suivit la voie traditionnelle, et selon moi périlleuse, qui consiste à publier ses preuves peu à peu, en commençant par le fretin. C'est ainsi qu'il exaspéra et inquiéta Caillaux, qu'il prétendait viser, et déchaîna le drame hideux de mars 1914.

Sur l'arrivée brusque du drame dans un milieu plaisant, mondain, agréable, comme celui de la comtesse de Loynes, je pourrais vous donner maints renseignements précis et curieux, mais qui nous entraîneraient trop loin.

La maison était joyeuse. On y riait beaucoup. Les maîtresses de maison habiles, si elles voient que le ton va monter, coupent la conversation : « Et vous, monsieur Un

Tel, y a-t-il longtemps que vous n'avez pas vu M. Un Tel? » Ou bien : « Cette pièce des Français est-elle aussi bonne qu'on le dit? »

Les choses s'aigrirent du côté de Syveton, à partir du moment où il mena avec son ami Guyot de Villeneuve, député comme lui, la fameuse campagne dite des « fiches de délation ». J'ai été très au courant de cette affaire. J'ai eu plusieurs conversations avec Syveton, dans les quelques heures qui ont précédé sa mort, et il est certain que, s'il avait mis en échec la République, Maurras et moi, comme vous pensez bien, ne nous serions pas privés de profiter d'une occasion pareille. Nous avions été, dans la presse, les seuls à le soutenir, au moment de la gifle au général André.

J'étais lié, depuis ma jeunesse, avec Gabriel Syveton. Nous avions été ensemble à Louis-le-Grand, dans la classe de philosophie de Burdeau avec Chavannes, qui est mort professeur de chinois au Collège de France, avec Paul Claudel qui est maintenant ambassadeur à Washington, et avec ce pauvre Marcel Schwob, qui a précocement disparu. Nous avions un autre camarade, entré dans la politique, Couyba, garçon très gentil, qui a fait la chanson : *Manon, voici le soleil*, et qui a été, depuis, ministre de l'Instruction publique.

Je n'allais pas souvent chez Syveton, car son entourage ne m'était pas sympathique ; mais nous étions donc dans les meilleurs termes. Je sortais de chez moi, le 4 novembre 1904, je descendais la rue des Saints-Pères, et j'aperçus Gaston Jollivet, — il vient de publier un volume charmant, — lequel me dit : « Vous savez ce qui se passe? Syveton vient de mourir, il s'est suicidé. » Je répliquai, stupéfait :

— Vous êtes sûr?

— Je sors de chez lui.

Il ajouta :

— Il y a longtemps que vous ne l'avez vu?

Je répondis :

— Je l'ai vu hier!

La veille, en effet, sur le coup de midi j'avais eu sa visite. A ce moment, on ne savait pas sur la police politique ce que nous savons aujourd'hui. C'était une chose qui n'avait pas attiré mon attention

Syveton m'avait confié : « Mon cher ami, je suis chez vous, parce que je suis inquiet. Il se passe, autour de moi, des choses que je ne comprends pas. Vous me connaissez, je ne

suis pas timoré ; mais les menaces qui me sont adressées ont un caractère tellement particulier et cocasse que je tiens à vous prévenir. S'il m'arrive quelque chose, rappelez-vous ma visite et mes paroles. »

Je songeai : « Tiens ! Voilà Syveton qui a des humeurs sombres, des papillons noirs. » Mais au moment où Gaston Jollivet me dit : « Syveton vient de se suicider », ce propos me revint à l'esprit ; je pris une voiture et je tombai avenue de Neuilly. Je montai les étages rapidement.

Je trouvai mon pauvre Syveton sur son lit de mort et dans un milieu désemparé. Sur le moment, je ne fis pas très attention à l'attitude des personnes qui se trouvaient là, ni à leurs visages. Le secrétaire de Syveton, nommé Daniélou, — qui depuis a passé au cabinet de Briand, — murmurait :

— Quel affreux malheur ! Qu'est-ce que c'est ! qu'est-ce que cela signifie !

— Je vous le demande à vous-même. Il me paraît invraisemblable que Syveton se soit suicidé.

Alors quelqu'un sortit de l'ombre, un personnage, falot, un secrétaire de Syveton nommé Noëllan, et qui implora :

— Chut ! Plus un mot ! On vous expliquera cela plus tard.

Étant carabin, je désirais assister à l'autopsie. Elle eut lieu le soir même, et le docteur Socquet, alors médecin légiste, décela, dans le sang, la présence indiscutable de l'oxyde de carbone. Cela ne prouvait pas qu'il n'eût pas été assassiné.

Peu de jours après, j'eus la surprise de recevoir une convocation de Mme Syveton me faisant connaître qu'elle allait faire, le soir même, à un certain nombre de journalistes et d'amis de Syveton, dont j'étais, une communication très importante. Je dis à ma femme :

— Je ne me rendrai pas à la convocation de Mme Syveton.

Pourquoi? Parce qu'il y avait là quelque chose qui me troublait, que je ne comprenais pas.

Franchissant les détails de cette effroyable affaire, — sur laquelle j'ai maintenant des lumières, — je conclus que c'est un spectacle singulier que ce déchaînement brusque du drame dans un milieu non préparé. Le travail de police qui a supprimé Gabriel Syveton (car il a été assassiné) a été bien fait. Il a anéanti *la Patrie française*, elle ne s'en est pas relevée.

J'ai reçu des confidences que je ne vous rapporterai pas. J'ai vu pleurer, sangloter et se tordre les bras des gens la veille bien joyeux.

Nous avons cherché de tous les côtés, mais nous n'étions pas outillés comme nous le sommes maintenant à l'*Action française*. Nous n'avons rien trouvé de probant.

Le mouvement politique de la P. F. a été arrêté net ; car son véritable chef était ce Syveton vaillant, extraordinaire, d'une impavidité morale absolue, et qui, s'il avait entrepris quelque chose, était décidé à le mener jusqu'au bout. C'est parce que la police lui connaissait ce caractère qu'il est parti, ou mieux qu'elle l'a fait partir de cette façon tragique.

J'ai fréquenté plus superficiellement un milieu fort différent de celui-ci et qui était celui de la *Revue des Deux Mondes*.

Le centre du salon Buloz, c'était un critique qui a fait beaucoup parler de lui, qui a beaucoup écrit, qui a porté des jugements fort sévères sur un certain nombre de ses contemporains ; moralement, un homme parfait, sans aucun goût en littérature et qui a été, toute sa vie, le censeur d'autrui. Il est entré, en cette qualité de critique, à l'Académie française ; il a régenté deux générations d'écrivains ; il a écrit, non seulement un manuel littéraire, qui est un chef-d'œuvre d'incompréhension, mais encore un certain nombre d'ouvrages falots et vides : j'ai nommé Ferdinand Brunetière.

Il venait à la maison. Il avait même poussé mon père à se présenter à l'Académie française. Alphonse Daudet avait répondu : « Brunetière, on ne me la fait plus. Il en avait déjà été question, et celui qui devait être mon parrain, Camille Doucet, quand je suis allé lui demander : « A quel fauteuil faut-il me présenter? » m'a répondu d'un air mystérieux : « Faites-vous désirer ! »

Brunetière était tout en contradictions. Lors d'une visite que je lui fis, il m'avait interrogé :

— Vous êtes réactionnaire?

— Oui, je suis réactionnaire !

Je l'étais déjà beaucoup.

— Eh bien ! reprit-il, vous avez tort, parce qu'il n'y a en France d'avenir que dans la politique de gauche.

Il ajouta, l'index en avant :

— Ainsi tenez, il y a un révolutionnaire, en ce moment,

que l'on attaque, et auquel personnellement je trouve une grande valeur, c'est M. Gustave Hervé.

Il trouvait de la valeur à Hervé, non en raison de ce que ce cornichon écrivait, mais parce qu'il était à l'opposé de ce que Brunetière défendait, ou croyait défendre.

Rien ne l'agaçait plus, quand il émettait un avis, que de voir un interlocuteur entrer dans son opinion. Alors il se sauvait par la fenêtre. C'était une taquinerie à son endroit. Parlait-il de *Bajazet* et d'*Andromaque*, je m'écriais :

— Rien de plus beau dans la littérature !

— Pardon, pardon, mon cher petit ; il y a mieux, il y a Corneille.

— Ah oui ! il y a Corneille. C'est le plus grand des auteurs romains.

— Ah ! oui, oui, mais non, mais non. Molière... Molière, c'est quelque chose, vous savez... et Racine a du bon... tandis que Corneille... etc.

Il employait souvent, dans la conversation, le langage archaïque dont il usait dans ses livres et qui leur prêtait une saveur jugée, de son vivant, originale ; aujourd'hui, cela semble mal écrit, boiteux et incompréhensible.

Mme Brunetière ayant grondé et renvoyé une cuisinière, à peu près comme Drumont, son mari la réprimandait : « Si vous les gourmandez ainsi toutes, ma chère, vous n'en trouverez seulement point une. »

Aux côtés de Brunetière, dans le salon des Buloz, et donnant tous les signes de l'extase et de l'admiration continue, se trouvait le personnage le plus falot de la critique contemporaine ; j'ai nommé Émile Faguet.

Émile Faguet a autant écrit que Voltaire et que Diderot ; on ne le lit pas plus qu'on ne lit Voltaire et Diderot ; mais on n'en parle plus, alors qu'on continue à parler des Encyclopédistes.

A l'époque dont je vous parle, Faguet avait une situation littéraire importante. C'était un homme pittoresque, surtout en ceci qu'il ne se lavait jamais.

Il arrivait dîner en habit, mais sans col, et il avait l'idée, bizarre, pour faire plus élégant, de se passer une petite cravate bleue, pincée autour du cou, généralement couvert d'un enduit noir.

Il venait chez Mme de Loynes, où l'on s'amusait de ses manières et de son allure. Il y avait, avenue des Champs-

Élysées, une grande cheminée et, tout autour, des fauteuils rangés. Mme de Loynes à droite, les visiteurs à gauche, quelques-uns debout.

Faguet ne s'asseyait guère. Il allait se mettre devant le feu, relevait les basques de son habit et commençait à se chauffer. Je disais à Mme de Loynes : « C'est une chose extraordinaire, Faguet ne se lave jamais, et quand il se chauffe, il répand une odeur de dinde rôtie. » Cette définition était restée célèbre dans notre milieu. Capus, Coppée et moi, quand nous voyions Faguet relever ses basques, nous approchions subrepticement, pour voir si son odeur n'avait pas empiré.

Au moment de la déconfiture du journal *le Soleil* — royaliste de l'ancienne méthode, de la méthode d'avant Maurras, c'est-à-dire conservateur, — il y avait à la direction — car c'est un fait que les gens du monde ne savent pas choisir les directeurs de journaux — un type invraisemblable du nom de Baragnon. C'était d'ailleurs un lettré, mais bohème, qui ne venait jamais au *Soleil* et avait jeté le journal par terre en deux ans. On s'était réuni pour aviser à la situation.

Il y avait là une douzaine des gens les plus riches de France, qui délibéraient sur la façon dont il serait possible de relever un journal, agonisant faute d'argent. Je disais : « C'est très facile, ils n'ont qu'à en apporter. » Mais cela, c'était le point de vue qu'ils ne voulaient pas envisager.

Nous étions donc réunis, et Talmeyr était à côté de moi.

Vous savez qui est Talmeyr. C'est le Forain du journalisme. C'est l'homme le plus âpre, le plus aigu, et qui a une vision très large des choses. Le premier il a décrit, dans *les Possédés de la morphine*, cette morphinomanie qui devait faire de tels ravages. Le premier aussi il s'est préoccupé du pari aux courses et de son rôle, de la propagation de la débauche à Paris. Bref, c'est un homme qui a le génie des grands sujets, et là, selon moi, est la fonction même, le flair profond du métier. Ajoutez-y la bonne foi. Talmeyr est un très grand journaliste.

Donc, nous vîmes entrer un invraisemblable purotin, chaussé de croquenots dégoulinants de pluie, tenant un parapluie dont les baleines étaient retombées, coiffé d'un chapeau haut de forme dont les poils étaient rebroussés, comme s'il l'avait ramassé dans une boîte à ordures. Pas de linge, mais, autour du cou, *la* cravate bleue. Talmeyr,

qui a la marotte, assez répandue, de la franc-maçonnerie, me dit :

— Hum ! ça sent mauvais ce « frère-là » !

— Pas du tout, c'est Faguet.

Talmeyr ne l'avait jamais vu, et, pendant cinq ou six ans, chaque fois que je le rencontrais dans un salon ou dans la rue, il me disait en levant les bras : « C'était Faguet ! »

Aux côtés de Faguet, on remarquait le vicomte d'Avenel.

Le vicomte d'Avenel fait des articles économiques sur le prix du gigot avant, depuis la guerre et sous saint Louis. Cependant son érudition n'est pas comestible, ni même mangeable ; et ne sachant où la placer, renonçant d'avance à la placer auprès de moi, qui me serais plutôt sauvé entre ses jambes, il se précipitait vers les nouveaux venus chez Mme de Loynes, les collait dans un coin et commençait à leur expliquer son prochain article de la *Revue*. Au bout de vingt minutes, Mme de Loynes, qui avait l'oreille aux aguets et l'œil très subtil, implorait gentiment :

— Mon ami d'Avenel, voulez-vous laisser M. Un Tel?

— Mais, certainement, madame...

Et d'Avenel passait à une autre victime.

D'Avenel venait là parce qu'il était candidat perpétuel à l'Académie française. Je n'ai pas sous la main la ballade que lui a consacrée Maurras et qui est un morceau célèbre. Maurras écrivait alors à la *Gazette de France*. D'Avenel fit une observation sur la façon dont Maurras concevait le rétablissement de la monarchie, et Maurras lui administra une pièce dont le refrain était :

...Va cracher dans le puits, Vicomte,
Va cracher dans le puits pour y faire des ronds.

Il est arrivé à d'Avenel une des mistoufles les plus tristes qu'il soit possible d'imaginer. Il avait l'habitude, s'étant présenté maintes fois à l'Académie française, de convier à dîner des académiciens. Seulement, sa cuisinière ne savait pas choisir les canards, et quelques-uns de ceux-ci se trouvèrent malsains, un jour où d'Avenel — qui cette fois-là avait par hasard de petites chances d'aboutir — les avait priés à dîner. Par les canards, les habits verts furent pris de coliques de miséréré, obligés de quitter la table, et jurèrent bien que jamais plus ils ne donneraient leurs voix à d'Avenel.

Une des caractéristiques de d'Avenel, c'est la magnificence de ses gilets. Contrairement à Faguet, c'est un homme lavé, au physique et au moral, tellement lavé qu'il n'en a plus de goût. Il portait, pour étonner le monde et, je pense, pour séduire les dames — du moins autrefois — des gilets d'or et d'argent, caparaçonnés. Il avait l'air ainsi d'une mule riche de Cordoue ou de Séville, le jour d'une course de taureaux.

Je dois ajouter, pour l'exactitude historique, que, si la cuisine était de premier ordre chez Mme de Loynes, elle était véritablement horrible chez la princesse Mathilde, dont je veux aussi dire quelques mots.

Le milieu de la princesse Mathilde était, comme vous pensez, napoléonien. Taine était beaucoup venu, autrefois, dans la maison ; mais emporté par son esprit critique, il s'était permis de traiter l'Empire à peu près de la même façon qu'il avait si justement traité la Révolution française. La princesse Mathilde s'était fâchée avec Taine, comme elle s'était fâchée avec Sainte-Beuve. C'est souvent une erreur, chez les personnes haut placées, d'exiger des hommes de lettres ou des historiens, une subordination, même une servilité, qui n'est pas du tout dans leurs moyens, ni leurs traditions.

Bref, on trouvait, chez la princesse, trois historiens de Napoléon : Masson, Vandal et Houssaye. Tous trois beaucoup connus. Ils ont obtenu ce résultat de me dégoûter profondément de la personne et de l'époque de Napoléon. Je me suis laissé dire que la grande quantité d'ouvrages que Masson a consacrés à l'Empereur, à sa garde-robe, à ses amours et à ses démêlés avec Joséphine, puis à son union avec Marie-Louise, puis à Sainte-Hélène, et que les nombreux récits de bataille qu'Henry Houssaye a consacrés de son côté à Napoléon, avaient accablé la mémoire de ce grand homme sous une pyramide de papiers, dont elle avait aujourd'hui beaucoup de mal à se délivrer.

Dans la gloire, la partie écrite, la partie souvenirs, la partie « mémoire » est souvent plus opprimante, pour l'homme ainsi célébré, que la légende, la parole de bouche à bouche, avec sa déformation et ses omissions. L'auréole est mieux tissée et entretenue de propos transmis, d'admirations orales que d'analyses écrites, ou de pesants volumes.

Chez la princesse Mathilde, tout était de style impérial. Elle travaillait à une tapisserie, pendant toute la soirée, qui était généralement bien morne. Il est vrai que j'ai vu ces choses vers la fin et « quand les rats s'en vont », comme disait Goncourt. Mais, d'après les récits qu'on m'en faisait, il en avait toujours été de même.

Il y avait une grande table dans la salle à manger, et, autour de cette table, quinze à dix-huit domestiques d'une taille géante, avec des mollets qui semblaient rapportés. C'était tellement impressionnant que la conversation languissait.

Les gens commençaient par essayer d'être brillants, quand ils venaient pour la première fois dans la maison ; puis, comme la princesse était inerte, ils levaient la tête et ils voyaient les convives attendant que la princesse se fût décidée, pour manifester leur opinion ; tournant alors la tête, ils voyaient ces dix-huit serveurs qui les regardaient avec dégoût.

Le dîner était exécrable. Je ne sais d'où elle faisait venir ses vins, ils étaient imbuvables. Les sauces aussi étaient quelque chose d'effrayant. Et le rôti ! il semblait que le bœuf fût resté assis vingt-quatre heures dans une mare ! Quant au champagne, je me suis toujours demandé où cette maîtresse de maison commandait le sien, car enfin, en France, rien n'est plus facile que de se procurer du bon champagne. Je pense que les dix-huit beaux domestiques vidaient les bouteilles et les remplissaient ensuite à leur façon.

Goncourt, — habituellement tout à fait libre d'allure, — chez la princesse Mathilde, où il était venu jeune avec son frère, avait l'attitude d'un petit garçon ; il restait dans un coin et ne disait mot.

La conversation était menée, sur les circonstances napoléoniennes et les souvenirs napoléoniens, par Masson et Vandal.

Masson n'avait aucun esprit. Il était violent, hargneux, documenté sur les gens de Paris et assez comique, car il ne ménageait rien, ni personne. Son caractère odieux le faisait détester.

Un jour que, sortant de chez la princesse, nous arrivâmes au vestiaire, Masson, tirant son manteau violemment, fit tomber celui d'une très jolie femme, portant un des plus

grands noms de l'Empire. Cette dame, qui parlait un peu du nez, lui dit :

— Espèce d'imbécile ! vous ne pourriez pas faire attention, hein ! Et qu'est-ce que vous diriez si je vous flanquais une paire de claques?

Il ne m'a jamais pardonné d'avoir assisté à cette petite scène.

Quelques mots maintenant sur la mort de Hugo et les tristesses de la gloire.

Mon père disait que la gloire était pareille à un cigare que l'on mettrait dans sa bouche par le bout allumé. D'abord ça brûle ; puis on ne sent plus que la cendre.

J'ai vu, senti, palpé la cendre de la gloire dans la nuit que j'ai passée, petit jeune homme, à veiller le corps de Victor Hugo. Je n'avais aucun titre à me trouver là, si ce n'est que j'étais l'ami de Georges Hugo.

On avait convoqué, pour veiller le grand homme, un certain nombre de poètes, notamment Arène, Aicard, Mendès et Blémont, qui vient de mourir tout récemment. Puis il y avait le secrétaire du maître, Richard Lesclide, son cousin Léopold Hugo, qui se faisait appeler, suivant la manie de la famille, le vicomte Léopold Hugo. Vicomte? On n'a jamais su pourquoi. Le général Hugo avait reçu jadis, en Espagne, un titre assez indécis, de vicomte de Cogeludo, qui, du reste n'ajouterait rien à l'auréole de son fils.

On avait mis, dans la salle à manger, des rafraîchissements. Arène descendit et s'émécha. Mendès fit de même, Aicard itou. Seul Blémont, respectueux, demeura sobre. Tous trois se répandirent d'abord en lamentations et en récitations.

Mais, les rafraîchissements étant épuisés, ils descendirent, traversèrent l'avenue d'Eylau et allèrent dans un caboulot situé en face, où ils continuèrent les libations.

C'était, je vous assure, quelque chose de lamentable que le spectacle de ces hommes de valeur à peu près ivres, autour du corps d'un vieillard pour lequel ils avaient eu, de son vivant, tant de vénération. J'ai pu me convaincre là que, si on se trouve réuni autour d'un mort, même et surtout glorieux, et si l'on ne prie pas, on n'a absolument rien à faire qu'à se tourner les pouces.

Sur le coup de trois heures du matin, Léopold Hugo, — qui était un grand bel homme, ayant les caractéristiques

des Hugo, visage immobile, nez fort et un air tranquille, avec l'exubérance à l'intérieur — Léopold Hugo arriva avec un petit chevalet et des coquilles d'or.

Il nous déclara :

— Je m'en vais faire le portrait de mon pauvre oncle, sur son lit de mort.

Il se mit en face du lit de Victor Hugo, trempa un pinceau dans les coquilles d'or et fit une caricature dorée de Hugo *de profil*. Quel que fût l'état d'ébriété d'Aicard, de Mendès et d'Arène, quand ils aperçurent le portrait funambulesque, ils éclatèrent de rire tous les trois, et je crois bien que Blémont, mourant de sommeil, fit de même.

Ainsi la mort laïque d'un grand homme peut quelquefois n'avoir pas toute la sérénité requise, et même de la part de ses admirateurs. Pauvre Victor Hugo !

LÉON DAUDET.

La Rêverie provinciale

— Eh ! quoi, n'est-ce point M. Decalandre? s'écria M. Sylvain Labrette, en levant les deux bras au ciel.

Nous étions sur le quai de la gare Matabiau, qui est, comme vous savez, la grande gare de Toulouse ; et, devant nous, M. Théodore Decalandre venait de descendre de son wagon. Nous ne l'avions pas vu depuis seize ans, et il n'écrit jamais à ses amis, pour ce que, dit-il, les épîtres ne lui donnent qu'un plus grand et plus profond regret de se trouver éloigné des personnes qui sont chères à son cœur.

Mais, la veille, après une année suivie de trois lustres de silence, M. Labrette avait reçu ce télégramme de Paris : « Je pars ce soir pour Toulouse, mon bon ami. A demain. *Théodore Decalandre.* »

M. Decalandre nous serra dans ses bras ; puis, soufflant, il dénoua son cache-nez ; et sa barbe blanche, longue et légère, commença de jouer au souffle de l'air. Il faisait beau soleil. Notre vieil ami ouvrit sa pèlerine, déboutonna son pardessus et nous aperçûmes la vieille pelisse qui enfermait son veston. C'est un homme frileux.

A la main droite, il tenait deux valises ; un petit sac et une valise encore étaient pendus à sa main gauche ; une sorte de musette, qu'il portait en bandoulière, lui battait les reins, et, sous ses bras, il retenait, par je ne sais quel

prodige, un amas de journaux, deux revues, un gros livre et son parapluie.

— Ouf! fit-il, tandis qu'il répandait dans le fiacre la foule de ses menus bagages. Le cheval trottait aux pavés de la rue Bayard, prenait à gauche le boulevard de Strasbourg et s'arrêtait, dans la rue d'Austerlitz, devant l'*Hôtel de la Planète Unique.*

— Vous trouverez sous ce toit, disait M. Sylvain Labrette, un bon appartement.

Une heure après, M. Decalandre était installé. Le bon appartement comprenait une chambre et n'en comprenait point d'autre ; et, la semaine suivante : « — Je puis, d'un seul coup d'œil, surveiller tout mon logis, nous disait en souriant M. Decalandre. Le pot à eau, qui sous mon regard demeure sans cesse, me rappelle, à tout instant, l'infirmité de la nature humaine et que le corps des mortels se doit souvent abandonner à la bienfaisance de l'onde. Quand je suis en mon lit, c'est à l'abri des voleurs, pour ce que, si je veux que la petite table, où je pose mes deux bagues et mon cendrier, se trouve à mon chevet, je la dois pousser contre la porte que l'on ne saurait plus ouvrir sans faire le plus grand tintamarre. Cette chambre n'est point vaste, certes, et nous donne à songer, par son exiguïté même, que l'homme est sage qui impose des limites à ses ambitions ; et je ne saurais me rendre de la cheminée à la fenêtre, que je ne prenne le soin préalable d'ouvrir cette infranchissable barrière de cristal et de pitchpin que forme la porte de l'armoire à glace, quand elle n'est point close. Mais il est vrai qu'en ce séjour je me puis partout asseoir...

— Je ne vois point tant de sièges, dit M. Sylvain Labrette.

— Vous ne voyez, en effet, qu'une chaise et je n'en vois aucune autre, je l'avoue. Mais puisqu'il n'est ici pas le moindre fauteuil ni canapé, l'espace m'appartient, et je puis transporter cette chaise où il me plaît et m'asseoir où je l'entends. »

Il n'était que de descendre un étroit escalier tournant et de faire quelques pas dans la rue d'Austerlitz, pour trouver les doux feuillages du square La Fayette, où rêve le buste d'Ephraïm Mikhaël.

M. Sylvain Labrette habitait une lointaine maison, dans l'Allée des Demoiselles, en un quartier qui, dans ce temps,

avait un air triste et fané où flottait une odeur de banlieue. Il pouvait contempler, dans son étroit jardin, un magnolia et un petit peuplier, tandis qu'un coq et une poule, blancs tous deux, s'attardaient autour d'une corbeille rouge et verte de géraniums.

M. Labrette allait avoir quarante ans. Il était mélancolique et célibataire. Une vieille servante tenait sa maison, reprisait son linge et lui préparait ses repas qu'il mangeait dans une solitude sans appétit. Il appuyait son journal à la bouteille de vin blanc, et demandait parfois son café, quand on venait d'enlever la soupe aux choux.

— Monsieur Sylvain sera toujours distrait, disait la bonne Catherine. Monsieur Sylvain voit bien que le déjeuner n'est pas fini...

Sylvain bâillait et mangeait tristement la daube ou le navarin ; puis, il se jetait dans le vaste fauteuil jaune qui était au coin de la cheminée, et, son journal ouvert sur les genoux, il regardait le plafond.

— Je n'arriverai jamais à rien, murmurait-il. Quelle vie ! Et comme je m'ennuie ..

On entendait passer un tramway ; le coq courait, en criant, vers la cuisine, où Catherine lui donnait des miettes de pain. Le soleil chauffait les fleurs de porcelaine odorante du magnolia.

Sylvain montait au premier étage où était son bureau. J'y ai souvent passé de longues heures, mais je ne saurais vous dire si les murs en sont tapissés : sur des rayons de bois blanc, du plancher au plafond, et de tous les côtés, on ne voit que des livres. Partout des livres ; la grande table en est couverte ; on en rencontre des montagnes sur toutes les chaises. Il en est sur le plancher, et il ne faut point rêver en traversant la pièce, si l'on ne veut risquer de fouler un tome de Montaigne ou quelque recueil de tragédies.

— Je n'ai plus de place, gémit M. Sylvain Labrette.

— Eh ! que ne faites-vous comme moi, lui répond M. Decalandre, ou, du moins, comme je voudrais pouvoir faire? Je rêve d'acheter une de ces belles grappes de ballons rouges, verts ou bleus, que des personnages paisibles laissent flotter à l'air heureux des jardins publics pour la tentation des enfants dont le jeune visage rit d'allégresse et d'aimable désir.

— Et puis?

— Et puis, les livres que je ne sais plus où loger, je les suspendrais à ces ballons. J'aurais ainsi, volant à mon plafond, la bibliothèque la plus charmante du monde ; et, pour atteindre *les Contrerimes* de P.-J. Toulet ou *le Bouquet inutile* de Jean Pellerin, il ne serait que de tirer un léger coup de pistolet afin que, le ballon crevé, l'ouvrage désiré descendît de son ciel.

— Vous ne serez jamais sérieux, dit Mme Baramel ; et je ne sais quel démon m'incite à vous écouter quand vous prenez votre air le plus grave pour ne répandre que des folies.

Mais seul dans son bureau, M. Labrette s'ennuyait. Certes, il avait une passion qui, parfois, fleurissait et dorait ses journées ; il était même pourvu de deux passions.

— J'ai l'air, pensait-il, un soir, d'un fiacre attelé de deux chevaux. Mais où sont mes chevaux? L'un n'est quasi jamais là, et l'autre n'existe pas tout à fait encore. Singulière voiture ! Étonnant attelage !

Depuis sept années, il travaillait à un *Précis historique, archéologique et anecdotique de Saint-Sernin.* Vous connaissez l'admirable basilique Saint-Sernin. C'est, parmi les églises romanes, celle qui m'émeut le plus, et M. Sylvain Labrette partage mon sentiment. Que dis-je? M. Labrette ne vit que par Saint-Sernin ! Naguère, il y passait encore une heure chaque jour ; mais il ne se rend plus que rarement sous l'antique voûte. Non pas qu'il la dédaigne, certes ! Ce n'est point du tout cela, vous l'entendez bien. Mais il ne peut plus voir les vieilles briques ni les pierres vénérables sans que son enthousiasme soit si vif qu'il en devienne douloureux. « Cette cathédrale lui fera éclater le cœur ! » dit la dolente Catherine. Mais, s'il va vers la ville, il marche allégrement. A chaque pas, il est plus près de son trésor. Il s'arrête, à l'ordinaire, au *Café de la Licorne*, qui est au square La Fayette. Il ne va pas plus loin. Il n'a point vu la basilique ; et quand il regagne son logis, c'est d'une marche plus lente. Il lui semble, à chaque instant, qu'il est immobile et que le monument s'éloigne dans un brouillard doré.

Il a publié une trentaine de mémoires relatifs à Saint-Sernin, et ces petits ouvrages ont été fort goûtés. Il a entretenu de copieuses et doctes correspondances avec des archéologues célèbres de Florence, de Buenos-Ayres et de

quinze autres villes lointaines dont il lit en rêvant le nom aux cartes d'un atlas décoloré. Maintenant, il prépare un livre, un gros livre sur la basilique, sur *sa* basilique. Cet ouvrage ne contiendra que l'essentiel, dit-il. Il pense qu'il ne comptera guère plus de neuf cents pages. Il a des amis à Paris, des amis qu'il n'a jamais vus, mais qui font cas de ses travaux et dont certains sont puissants. Eh ! Eh ! si le *Précis* paraissait un jour aux étalages des libraires, M. Sylvain Labrette pourrait bien cueillir quelques voix à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres... C'est M. Decalandre qui lui a dit cela ; lui n'y aurait jamais songé. Mais, depuis qu'il a ce propos dans l'oreille, il rêve et parfois, au moment de s'endormir, lorsque, sous les feuillages nocturnes, le dernier tramway remonte l'Allée des Demoiselles, M. Sylvain Labrette voit un bicorne à plumes noires qui flotte dans le ciel et doucement se balance sur la flèche rose et pointue de Saint-Sernin.

M. Labrette ne vit que par Saint-Sernin, vous ai-je dit. Ne pensez point que je vais vous confesser maintenant que je me suis égaré ; mais le cœur d'un mortel est assez vaste pour contenir deux amours ; et, comme disait Mme Baramel, on peut aimer l'architecture et le violon.

Le violon, — pourquoi parler ici de violon? Et pourtant ! Imaginez un violon qui joue les airs les plus langoureux du monde et qui, parfois, se divertit aux musiques les plus joyeuses ; un violon singulier qui sait nouer sa mélodie à tous nos rêves, et qui, s'il lui plaît, emplit notre chambre d'azur ou de nuages et qui fait fleurir des roses aux quatre coins de la glace mélancolique. Toute votre pensée, ce n'est plus qu'une toupie heureuse qui tourne aux coups de son archet. Vous le pouvez fuir, mais vous avez toujours sa musique dans le cœur. C'est en vous qu'elle chante et vous revenez vers lui pour l'entendre mieux encore.

Ce violon s'appelait Hélène. Ici, je crois devoir confesser que je ne suis point du tout un romancier. Cela ne signifie pas que je dédaigne les romans. Il en est, et il en est même un certain nombre — je veux dire trois ou quatre — que j'aime beaucoup et que je relis avec une admiration toujours neuve et où entre je ne sais quelle volupté. Mais je ne suis pas romancier ; et n'est-il point sage de connaître ses limites et de les avouer? Si donc, vous pensez

lire un roman, vous voilà prévenu. Ce n'en est point un.

J'en ai quelque regret, je vous le confie, car il ne m'eût pas déplu de vous peindre cette Hélène, de la prendre dès sa naissance pour la jeter toute vive au papier et même de vous donner quelques pages précises sur ses parents et grands-parents et sur les querelles qui s'étaient élevées, après la Bérésina, entre son grand-oncle, le chef d'escadron, et son aïeul, le maître des requêtes. Mais ces histoires, comment vous les conterais-je, puisque je ne les connais pas? Et il ne vous échappera guère que je viens d'inventer aussi bien le chef d'escadron que le maître des requêtes. Je vous l'avoue ; et je pense qu'en voyant mon repentir et la sincérité de mes regrets, vous consentirez à m'accorder votre pardon.

D'où sortait Hélène? A vrai dire, je ne le sais trop et il est bien déplorable que l'on n'ait point eu l'idée de prier M. Sylvain Labrette d'écrire lui-même ce chapitre ; car M. Labrette ne doit rien ignorer, je pense, de tous ces secrets. Mais c'est l'un de mes héros, et chaque fois que vous l'entendrez gémir, c'est encore moi qui me trouverai contraint de lui souffler ses plaintes et ses mélancolies. Mon Dieu ! que les héros de roman — mais ce n'est point un roman — sont donc paresseux ! Ils ne feraient jamais rien, ils ne diraient jamais rien, s'il n'y avait pas, pour les pousser aux pages des livres, quelqu'un de ces auteurs dont c'est le métier, et qui, noircissant leurs feuillets, rêvent au pardessus qu'ils pourront commander à leur tailleur. Ainsi va le monde ; et, si j'étais de loisir, je ne manquerais pas de composer, pour divertir les honnêtes gens, une manière de *Traité de l'influence des vêtements futurs sur la littérature romanesque.* Mais vous penserez, et non sans sagesse, que ce n'est point le moment d'entreprendre de semblables travaux et qu'il conviendrait, sans doute, de revenir à cette Hélène, dont nous ne savons, ni vous ni moi, que si peu de chose.

Entendez qu'elle est belle et fort bien élevée, qu'elle joue de la harpe, qu'elle n'a sans doute pas trente ans, mais qu'on ne saurait croire qu'elle en ait moins de vingt-huit, et que son mari, qui est propriétaire de grands comptoirs au Sénégal, vit, à l'ordinaire, à vingt lieues de Dakar et qu'il fume la pipe parmi les négresses. Une fois l'an, il vient en France. Il y demeure un mois ; c'est huit jours à Toulouse et le reste à Paris, où est son banquier. Notez qu'il aime

bien sa femme et que sous les palmiers du soir il n'a jamais souri à quelque noire esclave, sans penser un instant à Hélène et qu'elle ne serait point heureuse si un foliotocol — c'est un oiseau de ce pays, et vous goûterez mon souci de la couleur locale — si un foliotocol s'envolait pour lui chanter aux oreilles, et dans tous leurs détails, le mystère des nuits africaines. Mais quoi ! ces palmiers sont si loin des platanes de Toulouse qui gémissent à la chaleur du vent d'autan ! Et puis, Hélène, pourquoi n'a-t-elle pas voulu porter sa harpe aux rives du Niger? Elle s'y était installée, il est vrai, il y a neuf ans, aux premiers jours de leur mariage ; mais elle s'y est tellement ennuyée ! C'est une enfant. Les serpents lui faisaient peur ; elle se morfondait dans son hamac et l'ardeur du climat lui abîmait le teint. Ce sont de sérieuses raisons. Elle était donc revenue à Toulouse, où elle vivait avec le frère de son père, M. Antonin Lalouette, ancien notaire, qui, chaque après-midi, et comme il fait encore, allait s'asseoir dans l'herbe aux Ponts-Jumeaux et lisait les *Débats*, en s'efforçant, d'une ligne distraite, d'enlever quelques goujons aux ondes mélancoliques du canal de Brienne

Parfois, il s'aventure jusqu'aux berges de la Garonne — c'est à deux pas — et, sa gazette lue, laissant glisser au bout de son nez ses rondes lunettes d'argent, il abandonne sa ligne et contemple l'eau qui coule. C'est un beau fleuve, la Garonne !... M. Lalouette le regarde en rêvant, cependant qu'une abeille bourdonne autour des trois violettes qu'il a piquées au ruban noir de son vaste et rond chapeau de paille. Ce fleuve, c'est l'ami de notre pêcheur et ce fut le compagnon de toute sa vie.

M. Lalouette est né sur ses bords, dans une petite ville de Gascogne. Il y songe parfois. Comme elle doit être jolie, calme et douce, cette petite ville qu'il a quittée quand il avait cinq ans. Il ne l'a jamais revue. Il ne sait plus le nom de la rue où il a poussé son premier petit cri en venant au monde. Il ne sait point comme était faite sa maison natale, ni si elle était couverte de tuiles ou d'ardoises, ni si elle avait un perron où se balançait une glycine ou du chèvrefeuille. Il en est parfois mélancolique. Il lui semble qu'il n'est peut-être jamais né ! Mais il voit, autour de ses premières saisons, quand on alla demeurer chez l'oncle Aventin, des jardins, avec des pommiers aux grappes de fleurs

blanches et de sombres orangers que le vent émeut doucement, par les chaudes journées, sur leurs caisses de bois vert. Il se rappelle que les escargots dévoraient les fraises. On en parlait à table, sous la lampe de nickel pendue au plafond. C'était une vieille lampe, une très vieille lampe, qui oscillait avec lenteur et qui enfumait la poutre au moindre courant d'air. Elle finit par rendre l'âme. On la mit dans un coin du grenier, avec de vieux manuels de jurisprudence et des tableaux crevés que les rats, la nuit, traversaient en galopant, comme font les ballerines qui s'élancent aux cerceaux.

Vous ai-je dit pourquoi l'on avait enfin mis cette lampe à la retraite? C'est parce qu'un soir, nous avions, grâce à elle, mangé d'un certain lièvre au pétrole. Oh! nous en avions goûté deux bouchées, pas davantage.

— Quel drôle de fumet! disait ma mère, en examinant le civet mystérieux. Mais, soudain, sous nos yeux, la sauce noire frémit, comme l'eau d'un étang où tomberait une aile invisible de libellule. C'était une goutte de pétrole, puis une autre, et la lumière, petit à petit, s'atténuait dans la salle à manger La vieille lampe était percée. M. Antonin Lalouette, qui avait, en ce temps, quatre ans et quelques mois, voulait que son père allumât les restes du malheureux lièvre. On lui expliqua qu'un lièvre n'est point une mèche ; et c'est Virgile, le vieux chien, noir et blanc comme une pie, qui dévora le civet. On le lui servit devant la porte de la cuisine, au clair de la lune, à l'ombre nocturne des orangers. Il remuait la queue, comme pour nous remercier à chaque coup de dent et à chaque coup de langue.

C'est dans ce décor que l'on agitait la mémorable question des escargots et des fraises. Le petit Antonin ouvrait de grands yeux, comme pour mieux entendre. Certes, il aimait les fraises, et les jours qu'on les faisait rouler dans son assiette, tandis que sa maman arrachait du bout des doigts les petites queues vertes et que son papa, souriant à l'enfant, secouait le sucre en poudre, Antonin riait au bonheur. Mais il aimait aussi les escargots. Je vous supplie d'entendre qu'il n'eût point désiré d'en manger aucun ; non, certes ! Il les aimait ; et il avait griffé sa petite voisine Mélanie, qui, un certain matin d'été, s'était divertie, devant lui, à guetter les escargots et à leur couper les cornes avec ses ciseaux à broder. Il s'était jeté sur la petite fille ; il aurait voulu lui enfoncer les ciseaux dans le cœur.

Il aimait les escargots parce qu'ils ont l'air de petits cailloux jaunes, noirs et blancs, — et que de ces petits cailloux il sortait doucement une bête vivante. Au premier qu'il avait vu dans le jardin, il avait couru pour appeler sa maman. Il battait des mains. Ensuite, il avait passé des heures à surveiller les cailloux de l'allée. Accroupi sur le gravier, pendant qu'un merle sifflait aux branches du sureau, il guettait les cailloux ronds. Dès qu'un caillou était rond, — c'est peut-être un escargot, rêvait-il. Il finissait par le retourner, et puis il faisait la moue.

Sur les grandes pierres plates qui étaient sous la fenêtre de la cuisine et que lentement chauffait le soleil, il organisait de grandes courses. Il capturait cinq ou six escargots et les plaçait sur une même ligne ; ensuite, il s'en allait jusque sous les lilas, au fond du jardin, et parlait aux oiseaux d'une toute petite voix, afin que les escargots fussent assurés qu'il était bien loin d'eux et qu'ils n'avaient plus rien à craindre. Alors il revenait, sur la pointe des pieds, en retenant son souffle. Un escargot, déjà, glissait doucement ; un autre sortait ses cornes. Mais certains ne bougeaient pas. Peut-être dormaient-ils. « Ils restent cailloux », disait Antonin.

Il avait un petit flacon, qu'on lui avait donné et qui sentait l'arnica. Il le remplissait à la fontaine, qui était contre le mur, sous le cerisier, et, silencieux, il le vidait sur les coquilles. Les escargots sortent après la pluie, lui avait dit son papa.

Vous n'imaginez pas comme les enfants sont sérieux. Ce sont les grandes personnes qui manquent de gravité ; et les enfants l'ignorent. Tout ce qu'on leur dit, ils le croient ; et il est bien vrai que sur ce point on ne l'avait pas trompé. Les escargots sortent après la pluie. Ils sortent aussi quand il fait soleil. Enfin, ils sortent quand il leur plaît .. Mais un jour qu'Antonin avait cassé une assiette, son père fit la grosse voix pour lui dire : « — Je te mènerai par un petit chemin .. » L'enfant avait aussitôt vu le petit chemin. Mon Dieu ! qu'il était dur et vilain, ce petit chemin ! Antonin le suivait tristement, et les cailloux pointus lui faisaient mal aux pieds. Le ciel n'était qu'un grand soleil qui brûlait tout. Antonin s'arrêta pour souffler. Il se tourna vers la gauche : il ne voyait qu'un talus, haut comme une montagne, aride et jaune, que dominaient quelques yuccas des-

séchés et piquants. Impossible de s'échapper .. Je te mènerai par un petit chemin .. Cependant une nouvelle assiette riait sur la nappe de toutes ses fleurs bleues. Plus tard, beaucoup plus tard, il en vint à penser que les enfants n'entendent pas les métaphores ni les contes ; et il est vrai que lorsqu'on lui disait le *Petit Chaperon rouge*, qu'il avait écouté cent fois, — et l'on n'en pouvait sauter une ligne, sans qu'il protestât, — il fondait en larmes quand le loup ouvrait sa grande bouche et montrait ses grandes dents, pour dévorer la petite fille. — « Non ! Non ! criait Antonin, entre deux sanglots. Je ne veux pas qu'il la mange ! .. » Et puis : — « Dis-le-moi quand même !... » Et, tout plein de larmes, il se serrait dans les bras de sa maman.

Mais si quelque escargot ne voulait pas, enfin, sortir de sa coquille, il le prenait dans sa main et lui chantait, sur un vieil air, les paroles fatidiques : « Escargot, montre tes cornes, ou je te tue !... »

— C'est un alexandrin, mais révolutionnaire dans sa forme, autant que dépourvu de charité dans la pensée qu'il exprime, lui avait dit son grand-oncle, M. Barthélemy Laverdurette, ancien curé de Saint-Pée, au pied des Pyrénées bleues, et qui avait écrit, en béarnais, un petit traité de métrique.

Je dois vous confier que les escargots ne s'avouaient que fort rarement pris au charme de ce vers. Mais qui saura jamais le secret des escargots et s'ils se soucient des mystères de la poésie française? Ils se souciaient, du moins, des fraises, qui rougissaient aux plates-bandes. Ils les dévoraient. On sauva, comme on put, les dernières.

Mais, quand l'hiver fut au point de finir, le père d'Antonin résolut de frapper un grand coup et de préserver les fraises futures en épouvantant, par le meurtre, le peuple escargot. Il fit emplette d'un canard ; et ce fut un beau spectacle, dès que les premiers beaux jours furent revenus. Le canard se promenait gravement dans les allées, quand il ne perdait pas ses pattes pour dormir à l'ombre du trône ; puis, sans se presser, il allait boire à la fontaine.

Antonin le contemplait avec une admiration mêlée de colère. Pauvres escargots, pensait-il. M. Barthélemy Laverdurette qui venait parfois prendre le café, s'occupa longuement de ce nouveau garde champêtre. Il en fit l'éloge ; mais il n'a pas l'air bien hardi, ajouta-t-il, et peut-être,

quand il n'était qu'œuf, une poule l'a-t-elle couvé. Et, tirant de sa poche profonde un petit Delille :

La poule, qui, pour nous, modèle de tendresse,
A l'aspect du milan, se hérisse et se dresse,
Des canards quelquefois échauffe le berceau ..

Je ne sais si le canard mangeait les escargots ; mon père assurait qu'il en faisait des massacres. C'était des massacres discrets. Mais ce dont je suis sûr, c'est qu'il tournait autour de notre table, lorsque nous dînions au jardin. Il s'arrêtait entre nos chaises, nous regardait longuement, tendait le col, ouvrait le bec. Nous lui donnions du pain qu'il avalait avec délices. Il sut bientôt saisir au vol les miettes que nous lui lancions. Quand nous nous levions, il nous accompagnait d'un pas tardif jusqu'au seuil de la maison. Il était devenu familier. Le matin, quand le petit Antonin allait courir vers les lilas, le canard le suivait en jouant ; il s'élançait vers lui, les ailes ouvertes, le rejoignait et, du bout du bec, lui prenait le haut de la chaussette. Antonin le menaçait de la main et le canard ouvrait le bec. C'était un compagnon charmant.

Mais la saison revint des fraises. On les voyait, de nouveau, s'arrondir et rougir parmi les feuilles vertes. — « A toi, canard ! disait le père d'Antonin. Sois le gardien attentif et guerrier de ces trésors. Que pas un escargot ne dévore une fraise !... »

O spectacle inoubliable ! Le lendemain, par un joli soleil qui dorait l'air tiède et doux, le canard était fort occupé. Dans la plate-bande, le bec au sol, il semblait en proie à quelque méditation. De temps en temps, il levait la tête, comme pour saluer les dieux ; mais son col frémissait : il avalait... — « Il avale les escargots », pensa le petit Antonin, qui s'approcha sans faire de bruit.

Le canard avalait les fraises. Antonin fut indigné. Il voulut le gifler ; l'oiseau baissa la tête. Antonin roula dans les fraisiers ; il poussa de grands cris et son père parut à la fenêtre.

Le père d'Antonin ne plaisantait pas. Ce canard l'avait trahi : il mourrait. — « Nous le mangerons, dit-il. » Antonin se mit à pleurer. — « On ne peut manger ce canard, soupira la maman, qui avait le cœur tendre... — Un canard qui venait me dire bonjour à la porte de la cuisine, fit la

vieille Mariette, et qui mangeait le pain que je lui donnais... — Un canard qu'on connaît !... » répétait le petit Antonin.

On tua le canard. On le fit rôtir. Mariette pleurait en l'apportant sur la table ; comme elle se retirait, on la vit qui, du coin de son tablier, essuyait ses yeux. Antonin sanglotait. — « Mange, mange, mon enfant, lui disait sa mère qui était toute pâle ; il faut obéir à ton papa. » Quant au papa, il ne voulut prendre que le cou. — « Mangez, disait-il ; vous êtes ridicules ; ce n'est que de la sensiblerie... » Le nez dans son assiette, il remuait sa fourchette et son couteau ; il ne mangeait pas ; puis, tandis que nous regardions un moineau qui chantait dans le cerisier, prestement, il jeta le cou du malheureux canard au chien Virgile, qui veillait sous la nappe. On entendit de terribles craquements. Mon père se prit à tousser. Il se fit un grand silence, et l'on servit des petits pois.

Ainsi, tandis que sa canne à pêche dormait aux cailloux de la rive, M. Antonin Lalouette rêvait à Marmande et revoyait les vagues et charmants décors de sa première enfance. Cette onde, pensait-il, qui coule sous mes yeux, sera bientôt dans ma ville natale ; ensuite, elle glissera sous la passerelle légère d'Agen et sous ce Pont-Canal que j'admirais quand j'avais douze ans, où le canal du Midi s'élance par-dessus la Garonne ; puis elle verra Bordeaux, où j'ai fait mon droit. Marmande, Agen, Bordeaux, Toulouse, je n'ai point quitté les bords de mon fleuve, si ce n'est durant deux mois que j'ai vécu à Passy, chez ma vieille tante Adélaïde. Je venais de terminer mes études et je voulais respirer l'air de Paris, tandis qu'à Toulouse, dans la rue du Poids de l'Huile, on fixait à la muraille l'or magnifique des panonceaux où les passants pouvaient lire :

Me Antonin Lalouette
Notaire licencié

Mais je m'ennuyais, dès la deuxième semaine, loin de mes villes ensoleillées. Amèrement je redisais :

Que ne suis-je tranquille au fond de ma province!

C'est le début d'un poème ; mais je n'en saurais dire la suite ni la fin, parce qu'après ce premier vers, je sentis que les Muses m'abandonnaient. Peut-être me voulaient-elles ainsi châtier de n'aimer point la ville où on leur rend les plus

grands honneurs. Sous les arbres mélancoliques du Ranelagh, je regrettais mes collines, et les vieilles ruelles provinciales...

Il repliait sa ligne et, rentré chez lui avec parfois un goujon, il demandait à Élodie de mettre sur la table une vieille bouteille. Élodie, qui sur ses cheveux blancs nouait un bonnet noir, était la servante de M. Lalouette et d'Hélène.

Hélène, dis-je... Eh ! oui, dois-je l'avouer? je l'avais oubliée. C'est chose décidée, je ne suis pas romancier et je vous confierai que je n'ai point du tout tracé sur un carnet le caractère des personnages qui viennent rêver aux feuillets de cet ouvrage ou s'asseoir au coin de mes paragraphes. Je suis comme vous, qui lisez ces pages ; et je ne pense à eux que si je les vois entrer ; et dès qu'ils sont sortis, je ne m'occupe plus que de ceux qui demeurent encore près de moi. Ai-je tort? Et pourquoi, pour la seule raison que je tiens la plume, ne me donnerais-je pas le plaisir que se peut accorder le lecteur — je ne dis point, entendez-le bien : le lecteur de ce livre —? Pourquoi exigeriez-vous que j'eusse organisé une sorte d'histoire, où tout serait réglé comme les battements et tintements d'une horloge? Non point ! Je n'ai pas songé, je le confesse, à régler la marche de l'univers ni à faire passer le tonnerre dans mon verre de lampe. Les jours passent sur Toulouse et mes personnages entrent dans mon livre ou bien en ils sortent, comme il leur plaît. Je ne sais point du tout ce qui leur arrivera ni s'il leur arrivera rien ; et si je le savais, je n'aurais sans doute plus aucun plaisir à vous le raconter. Que deviendront M. Decalandre, M. Labrette, M. Lalouette? Hélène, que deviendra-t-elle? Je l'ignore et j'espère qu'ils viendront nous le dire ; car, s'ils ne m'honoraient de leurs confidences, je n'aurais plus qu'à boucher mon encrier.

— Mon bon ami, dit M. Sylvain Labrette, puis-je vous poser une question?

— Vous pouvez m'en poser plusieurs, répondit M. Decalandre, et s'il ne s'agit point des secrets de l'État, que personne, d'ailleurs, n'a pris le soin de me confier, tenez pour assuré que je m'efforcerai de vous donner quelque réponse où vous puissiez goûter du plaisir. Il s'agit sans doute d'un problème qui vous embarrasse aux pages que vous écrivez sur Saint-Sernin...

— Point du tout. Je voulais seulement vous demander ce que vous êtes venu faire à Toulouse.

— Ma présence vous incommode-t-elle, dit en riant M. Decalandre, ou porte-t-elle ombrage aux honorables corporations de cette ville? La cour d'appel a-t-elle marqué quelque tristesse à l'annonce que j'avais planté ma tente au bord de la même Garonne, où l'on voyait jadis le palais de cette princesse wisigothe, qui se baignait à chaque instant, pour rafraîchir son corps, et qui porte encore, dans la mémoire des hommes, le nom de Pied d'Oie, ou de Pédauque, ainsi que nous parlons en ces lieux?

Mais il est vrai que si je me trouve en votre ville aux cent clochers et dans les délices de la brique rose, ce n'est pas seulement par l'effet d'un caprice. Apprenez, mon cher Labrette, que je me suis rendu près de vous, afin de composer un livre sur Toulouse et de nouer, si je le puis, quelques guirlandes autour de la rêverie provinciale.

— Parlerez-vous de Saint-Sernin?

— Peu ; mais je parlerai de son historiographe, — c'est à vous, s'il vous plaît, que ce discours s'adresse, — et je crois même que j'en ai déjà dit quelques mots.

— Vous avez donc entrepris votre ouvrage?

— Non point, et si vous souteniez que j'en ai écrit une dizaine de pages, j'oserais à peine vous croire. Car, à la vérité, depuis que j'ai mis le pied dans votre cité, je me sens un furieux désir de ne rien faire. J'ai l'horreur du papier blanc, des plumes et des encriers. Ah! Toulouse! Toulouse .. Qui dira, belle et douce ville, toute la paix et toute la sérénité que tu verses aux mortels qui errent par tes rues ou qui s'attardent aux bancs attiédis de tes jardins? O charme d'un voluptueux engourdissement...

Allez donc composer un livre sur Toulouse! Il y faudrait la vie d'un homme, et d'un vieil homme. Songez à votre *Saint-Sernin*. Il comptera, dites-vous, un millier de pages. Or, Saint-Sernin, c'est beaucoup, certes, dans Toulouse, mais ce n'est point toute la ville. Quand je pense à Saint-Étienne, aux Jacobins, aux vieux hôtels, à tous ces corridors qui s'ouvrent sur des cours où rient de beaux balcons anciens et des tourelles qui s'élancent vers l'azur .. Si pour Saint-Sernin il faut mille pages, pour Toulouse...

— Il n'est que de faire une règle de trois.

— Mais je rêve que j'ai trouvé le secret de votre ville,

et c'est ce goût surprenant qui m'a pris d'être oisif ; et dans cette paresse ornée, n'ai-je pas rencontré l'âme même de Toulouse? Ah ! mon cher ami, baissez vos bras qui menacent le lustre, et ne protestez point, et d'ailleurs, sans mandat, au nom de tous les hommes laborieux qui peinent autour de nous. Je sais bien qu'ici, comme en tous lieux, *de hardis compagnons sifflent sur leurs échelles*, que les métiers bourdonnent, s'il vous plaît, et que les champs sont semés. Mais les violettes s'épanouissent dans la campagne toulousaine. C'est elles, je pense, qui embaument l'air et qui balancent nos rêveries en d'imaginaires décors. Je n'ignore point qu'il est ici des érudits, qui s'enfoncent dans l'ombre docte des archives et qui, aux verres de leurs lunettes, essuient la poussière des siècles. Mais ils songent avec douceur, en maniant les documents ; ils n'ont pas lu trois lignes d'une vieille charte que le parfum des violettes flotte autour de leur crayon ; un soleil heureux rit aux vitres. Ils se renversent dans leur fauteuil et sourient à quelque princesse de jadis que saluent des troubadours dans un verger.

— Vous vous plaignez de ces loisirs ..

— Ah ! je les goûte avec remords ; car je ne fais point mon livre. Le loisir, c'est Toulouse. Le loisir .. Non point l'odieuse et noire et stupide paresse ; mais une paresse ornée, si vous le voulez bien, et comme je vous le disais, tout à l'heure. N'est-ce pas le plus agréable des trésors et qui les contient tous? Quoi de plus doux que de rêver à tout ce que l'on pourrait faire et d'y rêver d'une manière si naturelle que les songeries instituent un univers mille fois plus vrai que le vrai? Couché sur un divan et la fenêtre ouverte sur de beaux feuillages, on traverse les mers, on fait régner la paix au cœur des hommes et l'on construit de si beaux livres ! A quoi bon les écrire, et pour quoi faire? Il n'est que de reprendre, le lendemain, le même navire volant et de donner encore au monde les couleurs qui plaisent à nos yeux. C'est la féerie de Toulouse .. Et il faudra, sans doute, que nous nous arrachions à ce paradis et que nous revenions aux rives de la Seine, si nous voulons jamais donner aux imprimeurs ce livre sur Toulouse et votre *Saint-Sernin*.

TRISTAN DERÈME.

La troisième Rome ou la Religion russe

On s'occupe beaucoup en ce moment, dans différents milieux, de trouver un terrain d'entente, si ce n'est les bases d'une union définitive entre Rome et l'orthodoxie russe.

Aussi nous a-t-il paru intéressant et opportun de jeter un coup d'œil en arrière et d'esquisser l'historique de la pénétration et de l'évolution des idées religieuses en Russie. On s'expliquera ainsi et les raisons de la résistance qui existe là-bas à toute entente avec le Saint-Siège, et les espérances que nous pouvons fonder sur le rétablissement prochain d'une Église œcuménique.

Se rappeler les tentatives de rapprochement qui furent faites au cours des âges entre Rome et Moscou, montrer la situation présente de l'Église russe, les tendances et les courants de pensées qui s'y manifestent, ce sera l'œuvre de demain. Mais il nous semble que le lecteur attentif pourra, dès aujourd'hui, tirer des pages qui vont suivre un certain nombre de conclusions.

I

L'Église russe est la fille aînée de l'Église grecque-orthodoxe et l'héritière directe des conceptions politiques du Bas-Empire. Elle fut instaurée et desservie à ses débuts presque exclusivement par des prêtres et des moines byzantins et

resta plusieurs siècles durant sous la dépendance spirituelle et même juridique du patriarche de Constantinople (1). Aussi fut-elle obligée de suivre Byzance dans sa rupture avec Rome et ses refus répétés de réaliser une nouvelle union avec le Pape. Mais cette soumission étroite ou aveugle à la doctrine politique et religieuse du Bas-Empire eut pour conséquence d'engager la jeune Église russe sur les traces de Byzance dans une « sorte d'anse inaccessible aux agitations comme à tous mouvements, alors que les peuples de l'Europe occidentale, embarqués sur le vaisseau romain, pénétrèrent dans un océan infini d'activité, de danger, de poésie et de création, à quoi se mêla tout un noir et dur travail intérieur (2) ».

L'influence qu'exerça Byzance sur la Russie avait pour cause l'isolement moral de ce pays, son éloignement géographique de tout centre civilisé autre que Constantinople, enfin l'ignorance et la crédulité du peuple russe et de ses premiers princes, qui, privés de tout moyen de contrôle, admettaient les yeux fermés et épousaient avec la sainte terreur de néophytes toutes les idées, toutes les doctrines et toutes les haines de leurs initiateurs dans la foi nouvelle. Ajoutez à cela que les Grecs savaient mieux que personne flatter la vanité des grands, tolérer les superstitions du peuple et brouiller, par des sophismes subtils, les esprits les mieux ordonnés.

Certes, la ville de Kiev, au temps de sa splendeur (dixième-douzième siècles), contenait dans ses murs un nombre assez considérable d'étrangers de tous pays, puisque aussi bien sa renommée avait franchi les frontières les plus reculées (3), mais, parmi ces étrangers, il n'y avait guère de philosophes et d'artistes venus de l'Occident. Kiev, étant une ville exclusivement marchande, surgie sur un nœud de routes commerciales, fut visitée et habitée presque uniquement par des artisans, des trafiquants ou des aventuriers à qui se mêlaient des gens d'épée et les courtisans des princes. La cité de Vladimir et de Jaroslav ne suivait que de très loin les progrès

(1) On trouvera, à la fin de cette étude, une note sur l'évangélisation de la Russie méridionale.

(2) V. Rozanov, *l'Église russe* (trad. fr. Limont-Saint-Jean et Denis Roche), Paris, 1912.

(3) Le pays de Kiev est mentionné dans la *Chanson des Niebelungen* sous l'appellation : « Daz land zu Chiewen. »

du monde européen et tout ce qu'elle en savait passait par le canal de Byzance, qui, en fait d'esprits supérieurs, ne lui envoyait guère que des rhéteurs et des grammairiens. Aussi, « quand les hordes de Baty ont frappé à ses portes, en 1240, rien n'y annonçait la naissance prochaine d'un Dante et elles n'ont interrompu dans leur labeur studieux ni un Duns Scott ni même un Villehardouin (1) ».

Il fut cependant un temps où la Russie aurait pu, semble-t-il, s'affranchir avec profit de la tutelle byzantine, tout au moins au point de vue administratif et rituel. C'était à l'époque de l'invasion mongole, quand les liens qui unissaient le patriarche de Constantinople au haut clergé russe étaient devenus fort lâches. Mais c'étaient aussi les années où l'autorité ecclésiastique russe fut ballottée de droite à gauche, obligée d'abandonner Kiev pour Vladimir, Vladimir pour Moscou et où, enfin, chaque diocèse, si ce n'est chaque paroisse, vivait sur son propre fonds, n'ayant que des relations brèves et occasionnelles avec le chef suprême de l'Église. Aussi, par manque de cohésion, d'initiative hardie et de moyens matériels, l'autocéphalie de l'Église russe ne se réalisa que trois siècles plus tard, alors que le clergé russe, ayant déjà reçu du Bas-Empire agonisant tout l'enseignement dogmatique et canonique de l'Église d'Orient, se momifiait de plus en plus par l'observance stricte des statuts et des règlements ecclésiastiques par quoi il se croyait dans le vrai chemin qui mène au ciel.

Néanmoins, il est incontestable que cette époque du début de l'invasion mongole fut vraiment la période héroïque de l'Église russe. Privée de tout soutien tant soit peu efficace de la force armée, dénuée, en général, de ressources matérielles et bien souvent abandonnée par l'autorité princière, l'Église se défendit par les seules armes qu'elle avait à sa disposition : sa foi en Jésus-Christ et la soif du martyre.

De cette lutte qu'elle soutint contre l'envahisseur aux pieds des autels, il nous reste des témoignages d'une haute signification morale, tels que, par exemple, les sermons de l'évêque Serapion de Vladimir (2), ou la fin très chrétienne du bienheureux Vassilko, prince de Rostov (3).

(1) Waliszewski, *Littérature russe*, Paris, 1900, p. 13.

(2) Pétoukhov, *Serapion Vladimirski, rousskii propovednik XIII veka* (Serapion de Vladimir, prédicateur russe au treizième siècle), St-P., 1888.

(3) C'est à la même époque trouble que se rattache le très curieux manuscrit

Mais il y a encore autre chose qui naquit des épreuves que subit en ces temps-là la jeune Église russe, une chose étrange, captivante et peut-être bien éternelle : « La foi russe » (*rousskaya vera*), c'est-à-dire la religiosité du peuple russe, qui, rompant dès ce moment-là avec l'enseignement et les pratiques de l'Église officielle, se mit à la recherche patiente de son propre *Credo*.

Nous reviendrons encore à cet aspect particulier du christianisme russe, quand nous aborderons l'exposé de sa mystique, aussi nous contenterons-nous pour le moment de faire remarquer que c'est bien de cette tendance du peuple russe à s'isoler de toute théologie et discipline religieuse que date en Russie le large mouvement monastique qui aboutit à un Nile Sorsky, à un Cyrille de Biéloozero, à tous ces pieux reclus qu'on nommait là-bas « les vieillards d'au delà de la Volga » (*zavolyskia starzy*) et enfin, à cet homme extraordinaire que fut Seraphin de Sarov (1), dont l'Église officielle n'a voulu reconnaître les vertus que bien tardivement et en somme sous la pression du tsar Nicolas II.

Ainsi donc la conquête mongole ne fut point uniquement un désastre et un amoncellement de ruines, car non seulement elle réveilla ou raffermit ou fit naître, tout simplement, la conscience religieuse du peuple russe, mais encore elle fut une bonne école administrative et militaire pour les dirigeants du pays et prépara l'unité politique de la Russie que réalisèrent les grands princes de Moscou.

Le but que poursuivaient les Mongols était bien moins la persécution religieuse que la domination universelle et le triomphe de leurs armées. Les Khans de la Horde d'Or soumirent la Russie à leur pouvoir. Ils n'en altérèrent ni les lois fondamentales ni la constitution ecclésiastique. Aussi longtemps qu'ils restèrent attachés au paganisme, ils ne touchèrent pas au domaine de la religion chrétienne. « Les Tartares, dit un écrivain contemporain (Jean Du Plan de Carpin), ne contraignent personne de renoncer à sa foi ou

anonyme et, malheureusement incomplet, qui fut trouvé, il y a quelques dizaines d'années de cela, dans les archives d'un des monastères de Pskov. Son titre seul est une révélation : *Le dit de la perdition des terres russes.* (Slovo o poguibeli rousskia zemly.)

(1) Ilyne, *Prepodobny Serafim Sarovsky* (Saint Seraphin de Sarov), Berlin, 1925.

à ses lois (1). » D'autre part, les Mongols avaient mis un ordre relatif dans le pays. La police des routes surtout était bien faite grâce à un service de poste organisé avec soin. Mais ils avaient la justice rapide et la main dure. Et on le savait. Aussi, depuis la Pologne jusqu'à la mer Jaune, pas un chien n'osait aboyer sans leur permission. Leurs escadrons disciplinés avaient établi parmi les peuples conquis « la paix mongole » par le fer, de même que les légions de Rome avaient imposé « la paix romaine » dans le monde antique (2) ».

II

L'échec subi par les troupes tartares sur les bords de la rivière Ougra, en automne 1480, et l'assassinat d'Ahmed, le dernier Khan de la Horde d'Or, avaient définitivement affranchi la Russie du joug mongol et déblayé totalement la route qui menait à Constantinople. Mais les temps avaient bien changé. Byzance n'existait plus. En revanche, sous l'impulsion vigoureuse des grands princes de Moscou, il se constituait au centre de l'immense plaine russe un grand État autonome à qui il ne manquait plus que le faîte. Il apparut bientôt aux souverains moscovites que la condition essentielle de l'autocratie politique était de soustraire leurs sujets à toute domination religieuse étrangère. Du reste, déjà bien avant, c'est-à-dire depuis la seconde moitié du quinzième siècle, la dépendance de l'Église russe du patriarche de Constantinople n'était plus que nominale. Le coup funeste porté à l'autorité de l'Église d'Orient par le concile de Florence (3), la diminution aux yeux des Russes de son

(1) *Voyages très curieux faits et écrits par les RR. PP. Jean du Plan Carpin et N. Ascelin en qualité de légats apostoliques et ambassadeurs vers les Tartares et autres peuples orientaux*, La Haye, 1735.

Opera dilettevole da intendere nella qual si contiene doi itinerarii in Tartaria per alcum frati dell' ordine Minore Giovanni de Plano Carpini, N. Ascelin, etc., mandati da papa Innocentio III nella detta provincia de Scithia per ambasciatori, Vinegia, 1537.

(2) Gabriel Bonvalot, *Marco Polo*, Paris 1924.

(3) Il est intéressant de noter que l'un des rares prélats orientaux, sincèrement convaincu de l'utilité et de la grandeur de l'Union des Églises, fut, à ce concile de Florence, le métropolite de Kiev, le Grec Isidore. Ayant sollicité et obtenu du grand prince de Moscou, Vasily Vasilievitch, l'autorisation de se rendre en Italie, il en revint porteur d'une lettre du Pape pour le souverain moscovite

prestige de gardienne des traditions de la vraie foi, enfin, la chute de Byzance qui fut interprétée en Moscovie comme un signe de la colère divine pour son éloignement des dogmes immuables de l'orthodoxie, tout cela ne fit que précipiter le moment de la proclamation officielle de l'autocéphalie complète de l'Église russe. En 1589, le patriarche de Constantinople, Jérémie, de passage à Moscou, fut invité à sacrer le métropolite de cette ville, Job, premier patriarche de toutes les Russies. Ainsi fut achevée, tout au moins dans sa forme première, l'édification de l'Église nationale russe, à qui, quarante-deux ans auparavant, Jean IV, le Terrible, avait donné l'investiture en se faisant sacrer tsar de Russie par le métropolite de Moscou. Et cependant il manquait encore quelque chose à la solidité et à la grandeur du nouvel édifice : des lettres de noblesse et une mystique. On s'appliqua à y pourvoir.

Pour un très grand nombre de Russes d'alors, les empereurs byzantins n'étaient que les héritiers directs des empereurs romains, en tant que ces derniers personnifiaient le pouvoir suprême d'un Empire chrétien orthodoxe. Byzance était à leurs yeux « la seconde Rome », celle à qui fut léguée le trésor des principes de l'Église primitive, universelle et une. Mais voilà qu'à son tour la seconde Rome

et nanti de la pourpre romaine et du titre de légat apostolique pour la Russie, la Lithuanie et la Livonie.

Pendant la première messe pontificale dans la cathédrale de l'Assomption, à Moscou, en présence du grand prince, Isidore remplaça les prières pour les patriarches de l'Église d'Orient par une prière pour le Saint-Père le Pape et fit lire, après l'office, du haut de *l'ambon* (en France, l'ambon se transforma en *jubé*) la décision du concile de Florence. Ce fut un beau scandale. Le prince, au comble de la fureur, oubliant la sainteté du lieu, reproch. grossièrement à Isidore ce qu'il appelait sa fourberie et sa traîtrise. Il le fit descendre de force les marches de l'autel et l'enferma dans le monastère de Tchoudov, sous bonne garde. Mais Isidore réussit à lui fausser compagnie et se rendit à Tver. Mal lui en prit, car le prince de Tver le jeta à son tour en prison. Isidore réussit néanmoins à s'échapper une fois encore et se réfugia à Novgorod. De là, il passa à Rome où il vécut le reste de ses jours, non sans avoir assisté entre temps, en spectateur curieux, à la prise de Constantinople par les Turcs, dont il décrivit toutes les phases dans son rapport au Saint-Père et ses lettres à des cardinaux amis. (Une partie des écrits d'Isidore se trouve dans la *Patrologie* de Migne, « Series græca Posterior », t. 159. V aussi : Strahl, *Der Russische Metropolit Isidor*, Tübingen, 1823 ; Ulysse Chevalier, *Répertoire des sources historiques du Moyen Age*, t. I, p. 2286. Paris, 1905 ; Hofmann (G.), S. J. *Kardinal Isidor von Kiev*, « Orientalia Christiana », n° 26. Enfin, sur le concile de Florence, I. D. Mansi, *Collectio S. Conciliorum*, t. 31ª, p. 459-1085.)

s'écroulait. Fallait-il s'en attrister outre mesure? Non, disait-on, car la disparition de Byzance ne signifiait point l'anéantissement définitif de l'Empire orthodoxe, pour la simple raison qu'un pareil Empire ne pouvait jamais disparaître. Du fait que l'amphore était brisée, il ne s'ensuivait point que son contenu se fût volatilisé. Le Seigneur avait pu permettre aux infidèles de triompher des Grecs, mais Il s'opposera toujours à ce que la vraie foi soit anéantie ou assujettie par les Latins et les Ismaélites.

La vraie foi est éternelle. Elle ne disparaîtra que le jour où tout sera consumé. Mais puisque, pour le moment, le monde continue d'exister, il faut remplacer l'amphore brisée par une amphore neuve, afin que l'eau vive de la foi qu'elle contenait soit dorénavant à l'abri de toute souillure. Cette nouvelle amphore sera donc Moscou, la « Troisième Rome ».

Telle était cette mystique à base politico-religieuse qui, au lendemain de la chute de Byzance, s'était emparée de l'esprit de beaucoup de Russes. Cependant il s'écoula un laps de temps assez considérable avant qu'elle prît une forme concrète et devînt une réalité. Celui qui lui facilita, par ses écrits, son entrée dans le monde, se nommait Philothée et était prieur du monastère d'Eléazar à Pskov (1).

Ainsi on était parvenu, à la fin du seizième siècle, à établir la filière qui, partant de la Rome des premiers empereurs chrétiens, aboutissait à la Moscou des premiers tsars. Encore fallait-il trouver le ou les symboles qui pouvaient affirmer d'une façon éclatante cette continuité, des symboles qui, aux yeux des simples mortels, eussent la valeur et le poids de dogmes indiscutables. Après maintes discussions, on tomba d'accord sur le sens symbolique de deux faits, plus une hypothèse, à savoir : le couronnement des souverains moscovites, l'appropriation par eux du titre de *tsar* (César) et des armoiries de l'Empire de Byzance (l'aigle bicéphale), enfin l'ensemble de trois légendes. La première de ces légendes concernait la couronne et les *barmes* (épaulières) qui furent reçues en présents par Vladimir Monomaque, grand prince de Kiev, de l'empereur de Byzance, Constantin IX Monomaque ; la seconde avait trait à la parenté de Rurick avec Prouss, frère de l'empereur Auguste,

(1) Malinine, *Staretz Eléazarova monastyria, Féofil i égo poslania* (Le vieillard du monastère d'Eléazar, Philothée et ses écrits), Kiev, 1901.

et la troisième et dernière se rapportait à la capuce blanche qui fut remise par Constantin le Grand au pape Sylvestre comme symbole de l'indépendance de l'Église. Mais les successeurs de Sylvestre, « ne se sentant pas dignes de la porter », la remirent au patriarche de Constantinople. Elle échut plus tard aux évêques de Novgorod pour être portée en définitive par le métropolite de Moscou (1).

Le nouveau titre et les nouvelles charges que s'étaient appropriés et imposés les souverains moscovites exigeaient une nouvelle orientation politique et un nouveau concept du rôle que devait jouer le tsar dans le maintien des prérogatives et les splendeurs de l'Église orthodoxe.

Une Russie autocrate-tsariste et orthodoxe-autocéphale était obligée de veiller au maintien des principes qui formaient les bases de la vraie foi et de combattre, s'il le fallait, les ennemis de cette foi. Cependant cette obligation de lutter les armes à la main avec les adversaires de la religion orthodoxe ne fut envisagée par les souverains moscovites qu'à partir des premières guerres avec les Turcs. Et même alors elle ne prit point les apparences d'un programme bien défini. Mais une tout autre destinée échut au principe qui faisait du tsar le gardien suprême de l'intégrité de la foi et de la splendeur de l'Église. Basé sur la fameuse définition, legs de Byzance au temps de sa splendeur : « Il est impossible au chrétien d'avoir une Église sans avoir un tsar, la royauté (*tzarstvo*) et l'Église (*tserkov*) marchent de pair dans une étroite alliance ; on ne peut séparer l'une de l'autre, » ce principe s'affirma plus tard dans la cérémonie du sacre qui, aux yeux du Russe, avait toute la signification d'un nouveau sacrement. Car il voyait dans les paroles prononcées au moment de l'onction : *le sceau du don du Saint-Esprit* (petchiat dara Doukha Sviatogo), l'octroi d'une charte divine ou d'une grâce extraordinaire, qui transformait la dignité impériale en une sorte de ministère religieux semblable au sacerdoce (2).

(1) Le mariage du tsar Ivan III avec Sophie Paléologue, nièce et, pour ainsi dire, héritière de la couronne du dernier empereur de Byzance, avait de son côté contribué puissamment à justifier ce transfert à Moscou de l'autocratie suprême des « basileus » de Constantinople (P. Pierling, *le Mariage d'un tsar.* (*Revue des questions historiques*, 1er octobre 1887.)

(2) Berdiayev, *le Royaume de Dieu et le royaume de César* (la revue « Pout » (*la Voie*), nº 1, 1925.

Là réside l'origine de ce césaro-papisme dont l'idéologie, si elle n'était point goûtée par Pierre le Grand, le fut grandement par ses successeurs mâles, c'est-à-dire aussi bien par le « grand maître de l'ordre de Malte », Paul Ier (n'est-ce point sous son règne que le tsar fut officiellement nommé dans les lois russes, chef de l'Église, « Caput Ecclesiæ »?) que par son fils, « l'Agamennon de l'Europe », son successeur, Nicolas Ier, et les héritiers de ce dernier (1).

L'avènement probable et prochain du césaro-papisme dans sa forme la plus aiguë, fut-elle pressentie par le célèbre patriarche Nikone? En tous cas il agit pour défendre les droits de l'Église et les prérogatives de l'autorité ecclésiastique comme s'il le voyait venir (2). Mais son mérite n'était pas bien grand, car il avait affaire à un souverain (Alexis Mikhaïlovitch, père de Pierre le Grand) timide et indécis, par surcroît son « ami le plus cher », ainsi que le tsar se qualifiait lui-même. Au surplus, les extravagances de Nikone, son air hautain et ses prétentions sans bornes précipitèrent l'avènement de ce césaro-papisme intégral qu'il redoutait, plutôt qu'ils ne l'éloignèrent en fortifiant l'autorité du patriarche.

Pierre le Grand, homme prudent et méfiant, en dépit de son caractère véhément et de son énergie indomptable, faisait bien peu de cas de l'idéologie byzantino-moscovite. Il ne voyait dans l'Église qu'un des rouages — essentiel il est vrai — de la machine gouvernementale ; aussi sa lutte avec le patriarche fut-elle menée rondement.

A son avènement au trône (1682), il trouva le siège patriarcal occupé par un être timoré et ignorant, ennemi juré de toute relation avec l'Occident et de tout emprunt à son mode

(1) Karsavine, *O souchnosti pravoslavia* (De la nature de l'orthodoxie), p. 144.

(2) Ce ne fut pas le cas de ses successeurs qui, tous, s'inclinèrent devant la volonté impériale. Le P. Kologrivov C. I. cite à ce propos, dans un article des *Orientalia christiana* (vol. VI-3, mai 1926), un passage très significatif d'une lettre particulière du célèbre slavophile Samarine : « ...Un jour... on proclamera chez nous l'infaillibilité du tsar... Ce jour-là, se trouvera-t-il chez nous un seul évêque, un seul moine, un seul prêtre pour protester? J'en doute. » Et le P. Kologrivov d'ajouter : « Je suis heureux de recueillir ces paroles, car je ne connais pas beaucoup de prophéties de ce genre qui se soient réalisées d'une manière aussi exacte. La proclamation de l'absolutisme césaro-papiste en Russie, le silence profond et la soumission complète du clergé... tout cela s'est passé comme Samarine l'a prévu. »

de pensée et d'existence. Son successeur (Adrien) à qui il avait fait jurer, sur son lit de mort, qu'il suivrait son exemple, c'est-à-dire qu'il continuerait la lutte contre l'Occident et ne permettrait point aux orthodoxes de fréquenter les hérétiques, en interdisant à ces derniers de construire des églises et en faisant détruire celles qui existaient en Moscovie, essaya de suivre ses conseils, mais reçut immédiatement du tsar une forte semonce.

Il mourut dix ans plus tard ayant perdu toute autorité et tout prestige. Quand on pria le tsar de désigner son successeur, il répondit : « C'est moi qui serai dorénavant votre patriarche. » Et il tint parole.

La mainmise gouvernementale sur le corps ecclésiastique, inaugurée par Pierre, fut poursuivie et complétée par la Grande Catherine. Déjà en possession du *jus Episcopale*, l'amie de Voltaire et de Diderot sécularisa les biens ecclésiastiques en 1764, en assignant à chaque fonctionnaire et office un traitement fixe, mais fort minime pour les simples curés et desservants.

Ainsi coincée entre le pouvoir suprême et l'immense masse du peuple, l'Église russe n'en menait pas large. Elle l'avait bien voulu, car personne ne fut autant qu'elle-même l'artisan de sa défaite. C'est elle seule qui s'érigea pendant de longs siècles en porte-parole de l'idée du pouvoir absolu par droit divin et permit à ce pouvoir de s'immiscer dans le domaine spirituel. Elle venait donc de récolter ce qu'elle avait semé, par manque de dignité et de sentiment de la haute mission apostolique dont elle était nantie.

Après les réformes de Pierre et de Catherine, le clergé russe devint un collège ecclésiastique payé et nourri par l'État et ne recevant que de lui ses directives et sa ligne de conduite dans ses rapports avec ses ouailles (1).

Aussi comme le fait remarquer le philosophe orthodoxe N. Berdiayev, l'Église russe ne se mêla jamais au mouve-

(1) « Chez nous, écrit le comte S. Witte dans ses *Mémoires*, l'Église s'est transformée en une institution morte et bureaucratique, le culte religieux en service rendu non plus à Dieu mais aux dieux terrestres, toute orthodoxie en une idolâtrie orthodoxe. Voilà en quoi consiste le plus grand danger pour la Russie. Nous devenons progressivement moins chrétiens que les adeptes de toutes les autres confessions chrétiennes ; nous devenons graduellement les moins croyants de tous. » (Cité par le P. Kologrivov, *Orientalia Christiana*, vol. VI-3, mai 1925.)

ment des idées religieuses et, dans la grande majorité des cas, leur opposa une indifférence totale.

Certes, l'Église russe avait eu au cours de ces trois derniers siècles un nombre considérable de prédicateurs et de théologiens, mais c'était surtout des pasticheurs et des compilateurs. Tel est le caractère des œuvres du métropolite Macaire, farcies de rationalisme théologique, d'un Nicanore, d'un Philarète et de tant d'autres. Parmi tous ces hommes qui représentaient l'Église officielle, hiérarchisée et laïcisée, il n'y eut jamais un seul penseur et bien rares furent ceux qui s'intéressèrent aux aspirations religieuses de la masse russe, ou qui essayèrent de leur donner une direction et une discipline. Aussi N. Berdiayev croit-il pouvoir affirmer que c'est un laïque, un ancien officier de la garde à cheval et gentilhomme campagnard, A. S. Khomiakov, qui fut le premier théologien du monde orthodoxe, tandis que le romancier Dostoïevsky et le philosophe Vladimir Soloviev en furent les premiers prophètes (1).

III

L'évangélisation de la Russie exigea plusieurs siècles et, en somme, ne fut jamais complètement achevée. Cependant, bien qu'imposée, dans la majorité des cas par la force ou acceptée par crainte (2), la nouvelle religion ne suscita des

(1) N. Berdiayev, *Rousskaia religuioznaia idéa* (L'idée religieuse russe), p. 73. Ext. du recueil intitulé : *Problemy rousskago religuioznago soznania*. The Y. M. C. A. Press Ltd, Berlin, 1924. Une analyse très détaillée de cet ouvrage a été publiée sous la signature de Konrad Weber dans les *Benediktinische Monatschrift*, nos 3-4 et 5-6, 1925.

(2) « La Russie, a écrit A. Leroy-Beaulieu (*l'Empire des tsars*, t. III, p. 29), n'est ni le seul État de l'Europe où le christianisme ait été officiellement imposé par une sorte de coup d'autorité, ni le seul où la foi chrétienne soit longtemps demeurée toute extérieure, toute superficielle. Les Francs de Clovis et les Saxons de Charlemagne ne nous semblent pas avoir beaucoup mieux compris le christianisme que les droujinnikis de Vladimir et de Jaroslaf. Nous pourrions, à cet égard, faire de curieux rapprochements entre les Francs peints par Grégoire de Tours et les Slaves décrits par la chronique de Nestor. » C'est possible. Mais depuis, le christianisme en Europe occidentale joua un grand rôle historique et fut une remarquable force civilisatrice, tandis qu'en Russie l'Église fut mise à la porte de l'histoire dès la fin du dix-septième siècle et le sentiment religieux quitta très tôt ce corps sans vie pour se perdre dans les méandres d'un mysticisme touffu et superterrestre que Harnack, en parlant de l'orthodoxie russe, appelle *Jenseitsmotiv*.

luttes sanglantes et prolongées que dans les territoires habités par des non-Slaves ou des Slaves métissés de Finnois, de Germains et d'Iraniens, c'est-à-dire là où il existait déjà des formes religieuses définies, un collège de prêtres et aussi de nombreux lieux de réunions pour la célébration du culte. Mais rien ou presque rien de pareil n'existait chez les Slaves du « pays de Kiev » qui, en fait de croyances, ne pratiquaient qu'un vague naturalisme, auquel venait s'ajouter dans les villes le culte des idoles. Quelques Russes fort distingués sont enclins à admettre la survivance de certaines idées ou pratiques religieuses de l'Hellade dans la religion primitive de leurs lointains ancêtres. Que la Russie méridionale ait été un certain temps sous l'influence de la Grèce antique, par l'intermédiaire des colonies doriques et ioniques de la mer Noire, il n'y a pas à en douter. Même on peut affirmer qu'elle avait eu à faire, à une certaine époque, à des influences venues de bien plus loin encore, de l'Égypte par exemple, et que le culte d'Osiris, de Thot et d'Anubis n'était point inconnu sur les bords du Dnieper (n'a-t-on point trouvé en Sibérie une figure d'Osiris en bronze?) (1), mais tout cela s'était passé bien avant que les Slaves eussent pénétré dans le sud de la Russie. Quand ils s'y établirent, tout ce passé respectable n'était déjà plus qu'un palimpseste indéchiffrable, tout au moins pour eux, à l'exception de quelques traditions orales qui trouvèrent leur place dans le rythme de certaines vieilles chansons et dans les thèmes d'un petit nombre de contes populaires (2). Tout cela d'une façon bien fragmentaire et déformée.

Quoi qu'il en soit, ce fut ce paganisme informe et fuyant des Slaves au pays de Kiev que le christianisme dut, en premier lieu, combattre et assujettir. Déraciner brusquement de l'esprit de ces populations encore grossières tout souvenir des cultes idolâtres, traditionnels, supprimer net les vieux usages païens, faire disparaître d'un coup les penchants superstitieux si vivaces de la race, on ne pouvait y songer. L'Église fit en Russie ce que fort légitimement elle avait fait partout ailleurs. Elle essaya de garder ce qui pouvait

(1) Touraiev, *Objets égyptiens et égyptisants trouvés en Russie*, Paris, 1911. V. aussi mon étude sur *les Origines de la Russie historique*. (*Revue des questions historiques*, janvier et avril 1925.)

(2) V. notre article du *Monde musical* (juin 1923) : *les Chants profanes et les chants sacrés du peuple russe.*

être gardé de ces forces religieuses mal appliquées pour les purifier progressivement et les employer à une intelligence et à une pratique croissantes de la foi nouvelle. Bref, elle remplaça les vieilles idoles par des saints chrétiens et les anciens sacrifices païens par des cérémonies chrétiennes, elle substitua au culte des fétiches la dévotion aux icones et aux reliques des saints.

L'Église russo-byzantine réussit-elle dans son œuvre? A moitié seulement, car le paganisme russe ne fut point la religion d'un peuple civilisé, mais une sorte de sentiment dionysiaque, une force psycho-physique élémentaire. Il était bien difficile d'extirper de l'âme et du corps ce qui les prolongeait dans le réel et dans le fictif. Il est donc aisé de retrouver chez le peuple russe une survivance de sa religiosité primitive. Dans certains gestes de sa foi, sa dévotion aux icones et aux reliques, par exemple, sa crédulité trop facile aux miracles, quelque chose passe de son âme d'autrefois ; il y a encore en lui, baptisé, du païen. D'un païen, ajouterons-nous, qui est russe, c'est-à-dire chez qui, beaucoup plus que dans d'autres peuples, le sentiment prime la raison, l'instabilité est la règle, et chez qui les montées subites et violentes de l'instinct secouent l'être jusqu'à approcher la démence.

Cette particularité de la religiosité russe a été notée et mise en lumière par le philosophe N. Berdiayev. « L'antique paganisme russe, écrit-il, s'est mêlé au christianisme russe et lui a donné une physionomie toute spéciale. L'orthodoxie russe recèle en soi un certain dionysisme chrétien qu'on ne rencontre pas dans l'orthodoxie byzantine. Il existe quelque part un point de contact entre l'orthodoxie russe et l'extraordinaire secte mystico-dionysiaque des flagellants russes (*Khlisty*), secte au sein de laquelle le christianisme s'est mêlé d'une façon bizarre, terrifiante même, au vieux paganisme russe. Dans le culte que professent les Russes pour la mère de Dieu, qui voile bien souvent l'image de son fils divin, s'aperçoit aisément le culte de la terre russe. Et l'image de cette terre russe, mère nourricière, et celle de la mère de Dieu se confondent parfois dans l'esprit du peuple. Le christianisme russe est bien plus une croyance d'essence féminine qu'une religion de sexe masculin (1). »

(1) N. Berdiayev, *op. cit.*, p. 63-64.

Un christianisme pareil, ou même plutôt un pareil syncrétisme religieux, n'a pu jamais rentrer dans le cadre d'une doctrine théologique, n'a su jamais se plier à aucune discipline morale et intellectuelle, n'a jamais voulu se contenter de remettre à l'Église le soin d'être son interprète auprès de l'autorité céleste. Bref, « la foi russe » s'affirma et s'exerça toujours en marge de l'Église (1). Il s'était produit là le même phénomène qu'on a pu remarquer dans le domaine politique : la non-recevabilité par le peuple russe de toute autorité instituée (2). Le « droit d'ignorer l'État », que s'était arrogé le peuple russe se mariait étroitement dans sa pensée au droit d'ignorer l'Église, émanation et créature de ce même État. C'est pourquoi l'hostilité ou même le mépris

(1) La revision des livres liturgiques, entreprise fort timidement par le patriarche Joseph, fut poussée à fond par son successeur, le turbulent Nikone. Elle donna naissance au sein même de l'Église russe orthodoxe à un schisme (*raskol*) qui ne fit qu'élargir le fossé qui séparait déjà l'Église officielle des conceptions religieuses de la masse des croyants. Car, si le nombre des Russes, qui, ouvertement et d'une façon intransigeante, ne voulurent pas accepter les textes sacrés purgés des interpellations qui les défiguraient ne fut qu'assez restreint en comparaison de la masse des orthodoxes, bien plus nombreux furent ceux qui blâmèrent ces innovations dans leur for intérieur, mais n'en soufflèrent mot par faiblesse humaine. Les « Raskolnikis » (appelés aussi « vieux croyants ») étaient en général des hommes têtus et farouches. Persécutés pendant des siècles, ils surent être les martyrs de leurs convictions religieuses. A la face des autorités civiles et ecclésiastiques, ils jetaient l'anathème à l'Église, qu'ils aimaient comparer à la femme publique de l'Apocalypse. La haine innée de la race pour toute retenue et toute contrainte se manifestait ici par des paroles, comme elle se manifestait ailleurs par des actes. Ergoteurs et très habiles, ayant, semble-t-il, hérité ou emprunté aux grammairiens byzantins leur goût des subtilités dialectiques et les discussions théologiques, les prédicateurs et les écrivains vieux-croyants passaient leur temps à diffamer et à bafouer l'Église officielle, faisant remarquer, par exemple, que ce n'est pas en comparant de vieux textes slaves que Nikone fit la revision des livres sacrés, mais en pillant des livres grecs « imprimés chez les Allemands », c'est-à-dire à l'étranger (allusion à l'*Eucologe* grec publié à Venise en 1602). Mais l'esprit de chicane et la passion des chefs spirituels des Raskolnikis pour les controverses dogmatiques firent que bien vite ils ne purent plus s'entendre entre eux et qu'il se forma, en marge de leur communauté principale, un grand nombre de sectes dont l'évolution intérieure et les rites n'ont bien souvent rien de commun avec l'esprit du christianisme, mais penche plutôt vers le chamanisme ou une sorte d'orgiasme sadique. Aussi les historiens russes modernes admettent-ils volontiers que toutes ces manifestations soi-disant religieuses ne sont que des déformations de différents penchants politico-sociaux des masses russes.

(2) L'autorité suprême du tsar n'entre point ici en ligne de compte. Le tsar fut, pour la masse de son peuple, l'oint du Seigneur, celui qui, comme nous l'avons déjà fait remarquer, portait sur son front auguste l'immortelle empreinte du sceau du Saint-Esprit.

dont il faisait preuve en général à l'égard du clergé séculier, ne s'expliquait pas par la dépendance économique de ce dernier vis-à-vis des paroissiens, par sa situation matériellement bien précaire, non plus que par sa cupidité et son avidité qui donna naissance à ce dicton populaire : « Il a les yeux d'un pope », mais encore et surtout par l'impossibilité dans laquelle se trouvait ce clergé, astreint qu'il était à une certaine ligne de conduite et empêché par l'enseignement qu'il avait reçu au séminaire, de précéder ou même de suivre le peuple dans la voie que lui traçait sa mystique.

Mais qu'est-ce donc que cette mystique, quelle en est l'essence et en quoi et par quoi se manifeste-t-elle extérieurement? A ces questions répondent ceux qui sont ou qui croient être les interprètes du sentiment religieux russe.

Remarquons ou répétons tout d'abord ceci : le christianisme russe, plus exactement « la foi russe », n'admet « aucune morale ni aucune civilisation sécularisée (1) », parce qu'elle est la religion de l'au-delà et non d'ici-bas. C'est-à-dire que son devenir se trouve dans le monde transcendantal et non point dans le monde des réalités tangibles. Pour le Russe, la vraie vie ne commencera qu'au ciel, c'est-à-dire dans le royaume eschatologique au sens absolu du mot. Aussi, jusque-là (autrement dit en attendant la possession glorieuse et béatifiante de Dieu), l'homme devra s'appliquer à ce que son corps, quand il ressuscitera, ne soit pas lourd d'attaches terrestres, mais léger et diaphane. Et cet état ne pourra être obtenu que par le mépris des jouissances et des biens terrestres, par l'indifférence vis-à-vis de toutes les acquisitions de la civilisation, par la non-obéissance aux lois et aux devoirs imposés par la contrainte.

Une pareille mystique, si détachée de tout ce qui nous entoure dans ce monde, devait créer un état d'âme proche de l'ascétisme. Et de fait, toute la religiosité du peuple russe porte une empreinte purement monastique. Cela explique très bien pourquoi, au cours des âges, les cénobites eurent un tel prestige aux yeux des Russes, et pourquoi aussi la vie cénobitique a un tel attrait pour eux. Il est vrai que beaucoup de moines, de ceux qu'on nomme en Russie « startzy » (vieillards), possédaient des vertus et une sagesse

(1) C'est le terme que Berdiayev, l'auteur de cette affirmation, emploie pour remplacer le mot « laïcisation ». *Op. cit.*, p. 56.

remarquables. Il n'y a qu'à se rappeler la vie d'un Nile Sorsky (quinzième siècle), le vrai fondateur en Russie de la vie monacale contemplative, ou l'existence bien plus proche de nous de saint Séraphin de Sarov. Ce qui plaisait surtout en eux au peuple, ennemi juré de toute contrainte aussi bien matérielle que morale, c'était l'absence dans leurs entretiens et leur enseignement de toute dureté de langage, de toutes remontrances, de parti pris et d'intransigeance dans la pensée. C'est un des paradoxes, et non le moindre, de la réalité russe, que la statique de son Église officielle, en comparaison de la dynamique de la vie intérieure multiple et cahotée du peuple. En somme, l'ascétisme des « startzy » qui fut plutôt un système de psychothérapie qu'une école d'abstinence, « n'avait point de nerf », comme le remarque Rozanov. « Les saints russes, écrit-il, n'ont jamais rien reproché à personne ; à peine une petite larme, une légère admonition, comme en passant, presque sans mot, comme en eux-mêmes (1). »

Ces « vieillards » furent les vrais conducteurs des âmes russes. Ils habituèrent le Russe à regarder le ciel par-dessus les clochers dorés des belles cathédrales orthodoxes. D'une tournure d'esprit très orientale, ils communiquèrent à leurs disciples une manière tout orientale aussi de concevoir les choses d'ici-bas et les relations avec Dieu. Mais « l'Orient est plus proche que l'Occident des sources religieuses, c'est à l'Est que le soleil se lève, et ce n'est que là-bas que Dieu parle à l'homme face à face, sans aucun intermédiaire (2) ».

Ainsi c'est vers ce Dieu très clément et tout proche que la Russie court depuis des siècles par monts et par vaux. « Ils errent (les pèlerins), ils vagabondent d'une région à l'autre, à travers la vieille Russie, par les forêts et les landes, chassés par le vent des steppes. Et tout ce monde étale ses haillons, ses plaies, ses ulcères et chante : c'est le vieux plain-chant de l'Église bulgare, ce sont des basses grossières, des altos de castrats : ils braillent l'histoire de Lazare, le pustuleux, d'Alexis, l'homme de Dieu, qui, dans sa soif

(1) V. Rozanov, *op. cit.* C'est là, du reste, un principe franciscain de la première heure. *Le Poverello* « recommandait aux Frères, nous rapporte la *Légende des trois compagnons*, de ne juger personne ». Il leur disait encore : « Que votre douceur attire tous les hommes vers la paix, la bonté, la concorde. »

(2) N. Berdiayev, *op. cit.*, p. 55.

d'indigence et de martyre, quitta la maison paternelle pour aller on ne sait point où (1). »

Mais que sont les haillons, les plaies et les ulcères pour ceux qui rêvent de la Jérusalem céleste? « Nous sommes tous ici-bas des pèlerins sans feu ni lieu, » s'écrie N. Berdiayev. « C'est de la cité future que nous avons faim et soif. Le vagabondage spirituel est un des traits les plus saillants du caractère national. Il correspond parfaitement à ce qu'on peut appeler « l'idée russe ». Le type du pèlerin sorti du peuple est un des plus remarquables spécimens que la terre russe ait engendrés (2). Mais nous eûmes aussi des pèlerins qui appartenaient à l'aristocratie de naissance et du talent. Tous les penseurs et tous les écrivains russes sont des pèlerins à la recherche de la vérité divine. Le vagabondage russe est le revers de notre désintéressement des choses d'ici-bas. Il est l'antipode de l'esprit bourgeois (3). »

Et parce qu'ils confondent, dans leur ignorance ou leur présomption, cet esprit bourgeois, qui est leur bête noire, avec toute la civilisation occidentale, un grand nombre de Russes feignent de l'ignorer ou la haïssent franchement. Ils voudraient la détruire, ou tout au moins assister à sa destruction, les uns, parce qu'ils croient qu'elle retarde ou même empêche par son rationalisme et utilitarisme la réalisation vraie du christianisme et l'avènement de l'humanité de la « dernière heure », celle à qui reviendra la mission glorieuse de préparer le chemin à la venue du Christ « roi et pontife » et ce sont là tous les mystiques ; les autres, par simple esprit de négation et de révolte ou par haine pour

(1) Ivan Bonnine, *Bouche close* (tr. Maurice), Paris, 1922.

(2) Parmi ces pèlerins, certains sont des simples innocents, des « hommes de Dieu », comme on les appelle là-bas, mais il y en a aussi qui ne sont que de vulgaires vagabonds ou des mendiants, uniquement en quête d'un gîte et d'une pitance gratuite. Autrefois, il n'y a pas bien longtemps, ils trouvaient une paillasse et une miche de pain de seigle avec quelques concombres dans les monastères qui, après les avoir hébergés quelques jours, les mettaient à la porte. Alors ils recommençaient leur manège ailleurs. C'est exactement ce qui se passait sept ou huit cents ans de cela dans l'Europe latine, quand les abbayes étaient envahies par des frères vagabonds, qui voulaient bien manger à leur faim et se reposer sous un toit, mais qui n'admettaient pas qu'on les forçât à travailler et à prier. Dès qu'ils s'apercevaient qu'on voulait leur imposer une règle d'existence, ils quittaient le monastère et « s'en allaient transporter ailleurs leur appétit et leur paresse ». (Johannes Joergensen, *Saint François d'Assise, sa vie et son œuvre.*)

(3) N. Berdiayev, *op. cit.*, p. 98.

les *beati possidentes* et par vengeance pour les souffrances réelles ou imaginaires subies jadis. Et ce sont là les « prêtres du Néant ».

Il semble que ces derniers tiennent actuellement en Russie le haut du pavé. Mais parce qu'il y a parmi eux un grand nombre de gens appartenant à une autre race que les vrais Russes, il ne s'ensuit point, comme le pensent certaines personnes, que c'est uniquement ces gens-là qui remplacèrent la « Troisième Rome » par la « Troisième Internationale ». Le peuple russe est pour beaucoup dans ce jeu de bascule, car il semble bien qu'il ait trouvé dans son âme un écho puissant aux cris de révolte et aux anathèmes poussés par les représentants d'un peuple qui, sous d'autres rapports, lui est complètement étranger. Que le Russe se désintéresse facilement des choses d'ici-bas et que « la vie pour lui ne revête des couleurs claires et ne prenne un rayonnement qu'aux approches de la mort », ainsi que l'affirment les écrivains mystiques de son pays, d'accord. Encore faut-il trouver pour expliquer cet état d'âme du Russe autre chose que sa soif de la Jérusalem céleste. Ne serait-ce point que dans ce détachement et cette aspiration vers l'au-delà (qui, du reste, ne sévit chez lui qu'à l'état sporadique) un grand rôle est joué par la géographie, l'histoire et le climat? Tout est extrême, chaotique et accidentel dans le mélange de races dont il est le produit, dans ce climat, dans l'évolution de son histoire, dans la structure du sol. Aussi le Russe, en lutte continuelle contre les conditions hostiles de l'existence, contre un climat rigoureux, contre un pouvoir oppresseur et privé au surplus, depuis des siècles, d'une ferme direction morale ou religieuse, a-t-il déréglé son âme. Il l'a mise en pièces et il est incapable d'en rassembler les morceaux. Toute sa tragédie est là. Sa tragédie qui est la lutte sans trêve entre les parties disjointes de son âme. Aussi c'est pour supporter cette lutte qui se poursuit au fond de son être, qu'il cherche continuellement un dérivatif ou un stimulant, et qu'il les trouve tantôt dans la souffrance et la mortification, tantôt dans le crime et le blasphème, tantôt encore dans un renoncement complet de soi. De là, cette manie ambulatoire qui le saisit à tout moment et le fait pèleriner à travers l'immensité d'un pays dont il ne connaît point les limites. Mais qu'y cherche-t-il au juste? La cité céleste? Oui, si cette cité céleste se nomme la paix de l'âme.

Rien ne s'oppose à ce qu'on appelle le climat où se meut cette pauvre âme russe « une atmosphère d'Apocalypse (1) ». L'Apocalypse étant obscure, il s'ensuit que l'atmosphère apocalyptique ne l'est pas moins. Et de fait tout est brumeux, désordonné et inachevé, aussi bien dans le ciel que sur la terre russe. C'est ainsi. Jamais personne n'a pu et ne pourra y remédier.

N. Brian-Chaninov.

P.-S. — Les données que nous possédons sur l'évangélisation de la Russie méridionale sont fragmentaires et contradictoires. La chronique russe, dite de Nestor, place tout à la fin du dixième siècle (988) la conversion au christianisme du prince russe Vladimir et de ses sujets. Cependant nous savons, grâce aux historiens juifs et arabes de l'époque (Cf. Harkavi, Ibn Dasta, etc.), que bien avant cette date, dès la fin du neuvième siècle, il existait à Kiev une petite communauté chrétienne du rite orthodoxe, dont les membres avaient été évangélisés par des missionnaires venus du pré-Caucase et du sud-est de la Russie, où existait encore alors le royaume oriental des Khazars, habité par un nombre considérable de Juifs. Ces chrétiens possédaient dans la capitale de Vladimir une petite église dédiée au prophète Elie, le saint judéo-chrétien par excellence. Elle était située sur le haut du rivage qui surplombait le Dniepr au coin du lieu servant à l'entrevue des Russes et des Khazars.

Cependant ce n'est point aux prêtres desservant cette communauté de Russes et de Varagues (Normands) que Vladimir s'adressa lorsqu'il se décida à embrasser le christianisme. L'annaliste russe veut nous faire croire que Vladimir avait des doutes quant à la pureté de la doctrine chrétienne apportée de l'Orient. Ces scrupules le poussèrent à procéder à une large enquête avant de se convertir. Il envoya donc une nombreuse ambassade en Bulgarie, en Allemagne, à Constantinople et même à Rome, à en croire certaines chroniques (E. de Muralt, *Essai de chronographie byzantine*, St-P., 1855). Rentrés dans leur patrie, les envoyés de Vladimir présentèrent leur rapport

(1) N. Berdiayev, *op. cit.*, p. 130.

duquel il ressortait que c'était Constantinople qui se trouvait être le berceau de la vraie foi et que ce n'était que là que les cérémonies du culte fussent empreintes d'une véritable magnificence. Cependant, Vladimir hésitait encore. Entre temps, il lui arriva de pousser avec ses armées jusqu'à la ville grecque de Korsoun (Khersonèse), au sud de la presqu'île de Tauride, et là se produisit le miracle qui décida définitivement Vladimir à se convertir. Telle est du moins l'explication que donne la chronique russe au choix et au geste de son prince. Cependant, il n'est pas difficile de discerner sous cette interprétation voulue des faits, les vrais motifs qui poussèrent Vladimir à embrasser le christianisme selon le rite grec. Ces motifs n'étaient nullement d'ordre dogmatique et canonique, mais purement politique et économique. C'était d'abord la possibilité de se rapprocher de Byzance en épousant la princesse Anne, sœur des empereurs Basil et Constantin, secondement un moyen puissant de procurer de nouveaux débouchés aux produits bruts ou demi-ouvragés du « pays de Kiev », enfin, l'occasion d'introduire à la cour princière les principes politiques que l'Église d'Orient se faisait un devoir d'appuyer de toute son autorité. Car, ne l'oublions pas, tous les premiers princes de Kiev furent, avant tout, des marchands et des hommes d'affaires toujours à la recherche de nouveaux marchés et de nouvelles acquisitions territoriales. D'autre part, étrangers au peuple dont ils étaient les chefs, ils ne supportaient que difficilement les limitations de pouvoir que leur imposait la commune russo-slave et les libertés municipales dont elle jouissait. Tout cela, évidemment, l'annaliste, porte-parole dévoué de la foi orthodoxe et de l'idéal byzantin du pouvoir personnel, ne pouvait que le passer sous silence. Au surplus, il écrivait à une époque où les principes monarchiques et les dogmes de la nouvelle religion n'étaient encore que bien faiblement ancrés et imparfaitement compris par la masse des Russes. Il ne fallait donc pas effaroucher les bonnes volontés et semer le doute dans les consciences encore chancelantes. C'était aussi une des raisons pour laquelle il fit tout son possible pour nous dépister dans la question de la conversion au christianisme d'un autre personnage princier de la Russie primitive : la veuve du prince Igor, l'intelligente et énergique Olga (Ilelga = *clarté*, dans le langage des premiers Germains). Que savons-nous de positif sur cette princesse, tout au moins en ce qui concerne ses velléités d'embrasser le christianisme? La chronique de Nestor, cela va de soi, la fait aller à Constantinople et y recevoir le baptême des mains du patriarche de Byzance. Cependant, l'empereur Constantin VII Porphirogénète se rappelant dans ses écrits (*Œuvres*, édit. Reiske, 3 vol. dans le *Corpus Scriptorum Historiæ Byzantinæ*. Bonn,

1829), de la visite qu'Olga fit à la cour de Byzance, ne parle nullement de son baptême à Constantinople. Mais il existe un document historique de tout premier ordre (Mabillon, *Acta SS. Ord. S. Benedicti*, 1685. Salc. V, p. 573-584) qui rapporte ce qui suit :

La princesse Olga, veuve du grand prince de Russie Igor, avait dépêché une députation à Othon le Grand pour le prier d'envoyer des missionnaires au « pays de Kiev ». L'empereur, homme pieux et fort zélé pour l'évangélisation des païens, demanda à l'archevêque de Mayence, Guillaume, un missionnaire éprouvé. Ce prélat tira du monastère de Saint-Maxime de Trèves, Adalbert, fils du comte Mosellan de Remiche (ancien duché de Luxembourg), personnage de grand mérite. Sacré en 962 à Mayence, Adalbert partit aussitôt pour son nouveau poste. Mais il se trouva que les grands du pays et le peuple russe n'étaient pas dans les mêmes dispositions que leur souveraine : loin de pouvoir les instruire, Adalbert ne reçut d'eux que de mauvais traitements ; plusieurs de ses compagnons furent massacrés et lui-même contraint de regagner l'Allemagne.

Évidemment, les historiens orthodoxes ne pouvant admettre qu'une princesse russe, même d'origine étrangère, ait pu songer à s'adresser pour la propagation de la foi à d'autres qu'à des Grecs, mettent en doute la véracité du document cité par nous. Pour eux toute sagesse venait et devait venir de Byzance, exemple le voyage que, selon eux, fit le philosophe Cyrille, de Constantinople à Kiev, expressément pour catéchiser les Russes. En réalité Cyrille n'alla jamais à Kiev, mais fut envoyé par le patriarche chez les Khazars. Il y eut un certain succès de prédication et retourna à Constantinople en contournant les possessions des princes russes (*Zivot sv. Koustantina, Recenègo Cyrilla*, ch. VIII-XI « Fontes Rerum Bohemicarum », t. I, Praze, 1873). Quant à Kiev, cette ville dut se contenter de la doctrine de Cyrille, que lui envoya, quelques dizaines d'années plus tard, le patriarche Nicolas le Mystique (E. de Muralt, *Essai de chronographie byzantine*. S. P. 1885, t. I, p. 568).

Ainsi, vu tout ce qui a été dit plus haut, ce n'est qu'avec la plus grande circonspection que nous pouvons accueillir les dires des anciens chroniqueurs russes et byzantins sur les soi-disant sympathies des princes russes pour l'Église de Byzance au détriment de toute autre. Évidemment plus tard, mais bien plus tard, ces préoccupations terrestres furent remplacées par des considérations dogmatiques. Cependant l'idée politique subsista toujours dans l'attachement que la Russie manifesta au cours des âges à l'Église d'Orient. C'est que le mirage de la « Troisième Rome », ce rêve d'un pieux moine du seizième siècle, repris depuis par Dostoïevsky et les Slavophiles,

s'était dressé devant ses yeux au lendemain même de transformations en un grand État autonome.

Quant à Byzance, son penchant pour la Russie n'avait jamais eu rien de désintéressé et de bien noble. Le mépris des historiens du Bas-Empire pour l'ancienne Sarmatie se manifesta constamment dans ce qu'ils confondaient volontairement ou par inadvertance le pays de Kiev avec le royaume voisin des Khazars judaïsant, assimilant les princes russes aux chefs khazars et appelant les uns et les autres du même nom de *Khagan* (Khan). Plus tard ce mépris se transforma en une sorte de protection assez humiliante, qui dura des siècles et ne disparut définitivement qu'avec la chute de Byzance. Alors les Grecs envahirent la Moscovie ; ils étaient devenus moins arrogants, mais toujours aussi empressés à se faire valoir et à trouver à se caser.

N. B.-C.

Catherine-Paris[1]

Le Mal d'Amour.

Catherine-Paris était née à Bucarest, d'un père ancien élève du lycée Louis-le-Grand, et d'une mère qui avait des visions.

— Je t'ai vue souvent en rêve, avant que tu sois au monde, ma fille, lui disait-elle.

Et Catherine allait apprendre où sa mère avait rêvé d'elle. Bien que sa ville natale fût, sur la carte, plus près d'Yalta que de Moscou, quand elle naquit, ce 28 janvier 1889, les thermomètres marquaient trente degrés Réaumur au-dessous de zéro, les bocaux des pharmaciens avaient éclaté, et les cochers russes eux-mêmes, n'y tenant plus, les rues étaient sans voitures, les tapis des quais sans marchands. Sourde, muette, paralysée, frappée par l'une des malédictions de son climat calamiteux, Bucarest était aveugle aussi. Une taie de gel s'étendait sur ses doubles fenêtres que les habitants condamnent deux fois par an : l'hiver, en collant aux chambranles du papier journal et de gros bourrelets ; l'été, en fermant les persiennes, les stores, les rideaux, pour se protéger contre cet autre ennemi du dehors : l'air incandescent.

(1) Copyright 1927 by Bernard Grasset. — Le nouveau roman de Mme la princesse Bibesco, dont nous publions la première partie, est l'histoire d'une petite fille étrangère conçue en France, née d'un père et d'une mère qui l'ont voulue Française, « non seulement prédestinée, mais préméditée ». Catherine-Paris subira un destin cruel en redevenant étrangère par son mariage, peu d'années avant la guerre et en aimant un Français pendant la guerre.

— Ouvrez les fenêtres toutes grandes, jamais on ne les ouvre ici ! gémissait, dans son délire, la mère de Catherine.

Mme Philophté, la sage-femme, qui délivrait depuis quarante ans les dames bucarestoises de leurs grossesses, sans que sa grosseur en fût diminuée, alla vers l'une des croisées hermétiques, qui se trouva davantage bouchée, et fit le simulacre de l'ouvrir. Elle secoua la poignée, tira sur le pare-brise, et profita de l'occasion pour regarder longuement dans la rue. A travers les algues d'une vitre que le givre avait transformée en aquarium blanc, elle vit ce spectacle inusité : la Calea Victoria déserte à midi, et balayée dans toute sa longueur par une rafale venue de la mer Baltique, sur mille cinq cents kilomètres de pays plat.

Entre deux murailles de neige vierge, un homme avançait péniblement. En bonnet de fourrure, le col de son manteau relevé sur ses oreilles, il ressemblait à un grenadier perdu de la Grande Armée. Il serrait contre sa poitrine, en guise d'arme, un grand bouquet rouge et jaune d'œillets d'Italie et de mimosa, dont le vent déchirait le cornet de papier-dentelle. Il passa sans lever les yeux sur la maison. C'était le prince Jean Dragomir, grand-père de l'enfant qui venait de naître. Son cocher Lipovan, de la secte des Très-Pures-Colombes, lui ayant refusé ses services, il s'en allait à pied par ce mauvais temps souhaiter bonne fête à sa maîtresse.

* * *

Dans les bras d'une mère qui croyait aux songes et dont elle était la fille rêvée, Catherine fût emportée loin du lieu et du temps de sa naissance. Dès le commencement de la nuit, dans la fièvre qu'elles s'étaient communiquée, la mère murmura ses secrets à l'enfant :

— C'est à Paris que j'ai pensé à toi pour la première fois, ma fille lui disait-elle ; c'était au joli mois de mai, quand le muguet court les rues en petite voiture ; quand les arroseurs sortent ; quand il pleut un instant et que le soleil brille dans le même instant ; quand il y a tellement de feuilles nouvelles aux vieux arbres, avenue Gabriel, avenue Marigny, et dans le faubourg du Roule, où ta grand'mère habite, qu'il y fait vert comme dans un bois !

« D'abord je t'avais vue en songe... La première fois, c'était à la sortie des magasins du Louvre... Il y avait une émeute d'enfants ; ils montaient à l'assaut d'un vendeur chargé de leur distribuer des ballons ; il n'en restait plus qu'un seul à donner, tous voulaient l'avoir, tous levaient les mains pour l'obtenir... tu passas, en

levant seulement la tête ; je vis ton visage : Voilà cette petite fille que j'aurai, me disais-je. Le vendeur t'offrit le ballon sur lequel était peint un coq. Ce coq chanta, et je me réveillai...

« Une autre fois, je t'ai vue courir dans le jardin des Tuileries, autour du grand bassin où les enfants lancent leurs bateaux à voiles, qui toujours chavirent. Le tien ne chavirait pas, malgré le vent fou qui fronçait l'eau, fouettait tes jambes nues et t'arrachait des cris inquiets. Tes longs cheveux, comme une onde, couvraient ton visage, mais je te reconnaissais à la grâce de ton cou. Tu ne m'apparaissais plus seulement dans mon sommeil ; je te vis d'autres fois au théâtre et dans la rue. Tu sortais de l'enfance ; je te rencontrais adolescente et femme. Après notre mariage, je te montrai à ton père ; c'était dans un restaurant des Champs-Élysées, où nous dînions, pour la première fois de l'année en plein air, un soir de mai, qui devait être celui où tu commenças d'exister ailleurs que dans mon âme. Ton père tournait le dos à l'apparition. Je lui dis : « Regardez derrière vous, à la troisième table, à droite, cette jeune femme en rose et noir. » Il changea de place pour ne plus quitter des yeux son visage, qui était le tien, mon enfant... L'histoire des brebis de Jacob serait-elle vraie des hommes? Est-ce le regard qui d'abord conçoit? »

Toutes les jeunes femmes malheureuses sont des poètes lyriques, même celles qui n'écrivent pas en vers. Marie Romulesco, la mère de Catherine, appartenait à cette catégorie d'êtres charmants qui font de la poésie sans le savoir.

Fille d'une visionnaire, Catherine allait apprendre ce que d'habitude les enfants ne savent jamais : elle allait connaître sa genèse ; elle saurait les raisons profondes et les incidents futiles qui avaient amené, entouré et déterminé son incorporation à la vie. Espagnole, on l'eût baptisée Conception, Incarnation, ou mieux encore Annonciade, chez ces catholiques qui savent que la salutation de l'ange est tout, mais Roumaine, elle s'appela Catherine, comme sa grand'-mère, l'absente, qui vivait dans le faubourg du Roule, et Catherine-Paris, en souvenir d'une sœur de sa mère qui, née pendant le siège, et morte en 1872, n'avait porté qu'un an ce beau nom-là.

Elle connut jusqu'à l'itinéraire que ses parents avaient suivi la nuit de l'annonciation. Ils passèrent sous le velum vert qui couvre, en mai, ces transepts, les bas côtés des Champs-Élysées ; ils longèrent ce parvis, la Concorde. L'asphalte brillait ; il avait plu. Arrivés devant les Chevaux de Marly, ils traversèrent l'avenue en se tenant le bras. Sans quitter le couvert des arbres, ils allèrent jusqu'au Cours-la-Reine, où la forêt citadine prend, au voisinage du fleuve, une

agreste beauté. Ils s'assirent sur un de ces bancs doubles des bords de la Seine, qui prit aussitôt pour eux des airs de confessionnal. Par cette nuit douce, d'autres couples, arrivés à l'instant des aveux, occupaient des bancs pareils sur toute la longueur de la ville, en aval et en amont. De grandes charrettes à deux roues traînées par des percherons remontaient la berge vers Auteuil, portant des pierres de taille qui brillaient dans la nuit comme des cubes de phosphore.

C'est elle qui se confessa la première. Elle dit à Constantin ce qu'elle n'avait pas cru devoir lui dire jusqu'à ce jour : qu'elle ne l'aimait pas, mais qu'elle souhaitait avoir de lui un enfant qu'elle pourrait aimer. Elle désirait que ce fût une fille. Elle serait en tout pareille à l'apparition du restaurant. On la marierait à Paris. Son bonheur était la rançon de celui de sa mère. Ainsi, Marie pourrait demeurer fidèle et sage toute sa vie. Ce qu'elle n'avoua pas, c'était la peur qu'elle avait eue d'être infidèle ce jour-là même, en repensant à un jeune Français qu'elle avait aimé avant son mariage. Et Constantin admirait le courage et la franchise de sa femme. Il était bien plus coupable qu'elle, puisqu'il l'avait épousée pour obéir à son père, alors qu'il en aimait une autre. Cette autre était une jeune femme rencontrée au Quartier Latin, qui ressemblait, trait pour trait, à l'apparition du restaurant... Et, pendant qu'ils maudissaient les préjugés de leurs parents, dont leur union était l'ouvrage, ils se mirent à pleurer et à s'embrasser comme s'ils s'étaient aimés à force de se plaindre. Couple étranger, à travers le taillis parisien, ils regagnèrent leur gîte ; ils rentrèrent rue Matignon, chez la mère de Marie, la princesse Catherine, où ils habitaient pour un peu de temps. Arriveraient-ils à réaliser le rêve de leur adolescence qu'ils découvraient être le même : vivre à Paris?

Catherine le réalisera. Elle sera le péché de son père et la revanche de sa mère. Née à trois mille kilomètres de l'Ile-de-France, elle naîtra insulaire. Venue au monde pendant une de ces tempêtes de neige qui met Bucarest durant trente-six heures en état de siège, elle sera néanmoins appelée Mai d'Amour, en souvenir du pays où la conçurent, en un moment d'abandon heureux, un Valaque et une jeune Moldave qui, ailleurs, ne s'aimèrent pas.

— C'était le temps, lui dira sa mère, où, dans toutes les communes de France, on fête le Mai par des danses, des chants et des processions à l'église. C'était le mois de Marie.

Où Catherine saute à reculons.

La mort prématurée de ses parents fit sauter à Catherine une génération, et dans ce saut à reculons, elle devait gagner ce je ne sais quoi de sage que communique aux enfants la compagnie des vieillards. Elle avait trois ans lorsque son père mourut. Ce malheur traça dans sa vie une ligne de démarcation. En deçà, c'était le pays natal ; au delà, c'était Paris. Les souvenirs d'en deçà ne brillaient point par leur nombre, mais par leur intensité. De la langue qu'on y parlait, elle avait retenu deux mots : *asculta* et *foc*. Elle se souvenait aussi d'un coucher de soleil. Dans les bras de sa nourrice, le nez écrasé contre une vitre, elle avait assisté à ce quelque chose de beau comme un incendie, de long comme une tragédie qu'est la fin d'un jour clair sur la plaine valaque. De ce soleil couchant, son imagination fit une patrie ; sa mémoire datait de là.

Catherine n'avait jamais vu l'occident ; la chambre où elle logeait était exposée au soleil du matin ; en ce jour où son père mourut, l'ordre avait été donné de la conduire dans un petit réduit servant d'office aux domestiques, pour qu'elle n'aperçût point, sur la façade, les ouvriers clouant les tentures funèbres ; ce débarras s'ouvrait sur le ciel du soir. Ainsi l'attention de Catherine, toute petite, fut détournée de la mort par un spectacle éclatant. On réussit à lui cacher, pour la première fois, l'une des grandes affaires de la vie ; plus tard, on s'ingéniera à lui cacher l'autre. Les bons parents ne sont jamais pressés d'apprendre à leurs enfants qu'ils leur ont donné la mort, infuse avec la vie, ni comment la vie se donne. Catherine, en perdant son père, perdait ses racines, et devenait une fleur coupée, mais elle n'en sut rien. Tout souvenir de lui s'effaça dans le fracas, la nouveauté, l'excitation du premier voyage. Une petite enfant qui traverse l'Europe a bu l'oubli dans sa timbale d'argent, où l'eau, agitée par le mouvement du train, comme par une tempête, a remplacé le lait. Pendant les quelques jours qui précédèrent le départ, elle a cherché autour d'elle, le soir, à l'heure du lit, qui était aussi l'heure du jeu, une caresse singulière qu'elle n'a pas reçue. Une moustache effleurait sa joue, la forçant à rire. Un être qui avait deux grandes jambes, entre lesquelles on pouvait fort bien tomber, et deux grandes mains auxquelles on ne pouvait pas résister, la saisissait, l'enlevait de terre et la plaçait sur ses genoux. Et le jeu commençait : d'abord lentement. On la secouait en cadence :

Quand papa va-t-à Paris,
Au pas! Au pas! Au pas!...

Mais bientôt elle s'impatientait, criait pour exciter sa monture et la frappait du talon. Alors les grands genoux montaient et redescendaient plus vite, cassant son rire. Elle trottait :

Quand maman va-t-à Paris,
Au trot! Au trot! Au trot!...

Puis les genoux terribles accéléraient leur mouvement et l'envoyant en l'air, la jetaient en pâmoison :

Quand Catherine va-t-à Paris,
Au galop! Au galop! Au galop!...

Ce jeu, qui s'achevait par une chute, était une préfiguration, comme tous les autres jeux d'enfants. Les petites marionnettes annoncent l'agitation de la vie et sa brièveté ; Cache-Cache, la recherche des émotions ; le furet, les poursuites du désir ; colin-maillard, l'amour aveugle et ses tâtonnements.

Selon la marche ordinaire du cœur, Catherine oublia la feinte quand la réalité surgit. Elle n'eut plus besoin de jouer au voyage, elle voyagea. Le train, pendant trois jours et trois nuits, fit ses délices, allant au pas dans les villes, au trot sur les ponts, au galop dans la campagne. Et dans les gares sonores, il rua. Il l'emportait loin du pays où les occupations de son père l'eussent ramenée, si ce père avait vécu. En prenant possession de sa couchette suspendue, avec des cris de joie, elle ignorait qu'elle laissât derrière elle, dans un compartiment plus sombre et plus bas, sur lequel aucune lampe bleue ne versait sa lumière rassurante, l'auteur de ses premiers plaisirs. Cette chevauchée à travers l'Europe la renvoyait à son point de départ qui était Paris. Elle savait, depuis toujours, qu'elle irait là. Fille non seulement prédestinée, mais préméditée, Catherine était vouée à la ville dont elle portait le nom, comme d'autres enfants sont voués à la Vierge.

Quand, le 15 février 1893, elle franchit avec sa mère les marches de la gare de l'Est, ce fut, en quelque sorte, pour une présentation au Temple. Il pleuvait. L'aube d'hiver était noire ; derrière la glace en pleurs d'un landau de louage, des lumières passaient. Elle ne vit d'abord que ces larmes étincelantes. Mais ses oreilles étaient flattées par un bruit immense auquel son cœur se mêla. Rue Matignon, sous la voûte de la porte cochère, elle fit connaissance avec la Révolution française, en l'espèce, Mme Fenouil, tricoteuse et concierge. Cathe-

rine ne trembla point ; elle tendit sa main au loup déguisé en tireuse de cordon : Mme Fenouil s'attendrit :

— Oh ! la jolie enfant ! C'est Madame Princesse qui va être contente !

Alors, par l'escalier ténébreux qui sentait la fuite de gaz et le café-filtre, on monta en cortège jusqu'à l'entresol, où Madame Princesse attendait, sur le pas de sa porte, entouré de ses femmes : Maria Robinet et Angèle la cuisinière.

La gaieté, la bonté et la pauvreté accueillaient Catherine au seuil de sa nouvelle demeure. Son arrivée dans ce petit appartement sombre et bas, surnommé tendrement par sa mère « le coin Matignon », marquait une victoire de l'esprit sur la matière, dans une lutte conjugale soutenue depuis trente-trois ans par une femme de bonne humeur contre un furieux. Cette guerre s'était étendue des parents aux enfants, jusqu'à la seconde génération, prenant toutes les formes, et surtout la forme économique. La querelle de ménage avait commencé vers 1860, à Miroslava, sur les bords du Pruth, dans une vieille et vaste maison moldave, entourée d'un chapelet d'étangs. C'était là que le prince Jean Dragomir avait enfermé sa femme pour toute la durée de leur lune de miel, qui brillerait encore, s'il n'eût tenu qu'à lui. La chasse au marais, ouverte indéfiniment dans ces déserts, le retenait auprès de la princesse, dont ce domaine paludéen était la dot, et s'il ne pensa jamais au divorce, pas même durant la onzième année de leur mariage, qui fut pour lui la seule mauvaise, c'est qu'il ne voulait point perdre la jouissance d'une terre plus riche en roseaux, plus peuplée de canards sauvages, d'oies, de cygnes, de hérons cendrés et de hérons butors, que le delta du Danube lui-même. Sa canardière en joue, il oubliait les femmes ; tuer des oiseaux le calmait. C'était sa façon de refréner ses instincts. Aussi canardait-il tant qu'il pouvait. Pendant onze ans, il alla tous les soirs à la passée, et coucha chez sa femme cinq jours sur huit ; les jours qui lui restaient, y compris le jour du Seigneur, il inspecta ses autres terres et vécut avec ses maîtresses. Mais quand la onzième année fut écoulée, profitant d'un dimanche, la princesse Catherine partit pour la France, en emmenant ses huit enfants. Elle laissait une lettre, posée sur l'étui de la canardière. Elle annonçait clairement ses intentions : elle partait sans esprit de retour ; elle s'installerait à Paris pour y veiller sur l'éducation de ses fils, et pour que sa fille apprît à s'habiller. Elle y recevrait la visite de son époux, s'il lui plaisait d'y venir. Il y vint. Il n'entreprit pas de changer sa résolution. Il ne se brouilla pas avec elle : sa vengeance en eût été empêchée. Il la traita en épouse graciée, et, quand il partit, elle était

enceinte pour la neuvième fois. Avant de la quitter, il lui signifia que sa pension serait de mille francs par mois, qu'elle eût à s'en contenter, et qu'il reviendrait la voir tous les ans, à l'improviste.

L'investissement de Paris épargna, en 1871, cette visite redoutable à la princesse Catherine. Elle mit tranquillement au monde son dernier enfant, pendant les horreurs du siège, et lui donna le nom de Catherine-Paris. Peu après, elle quitta l'hôtel du Rhin, où elle était descendue, et s'installa boulevard Saint-Michel, à proximité des Écoles. Elle vécut là, sans soucis, hormis le souci d'argent. Mais pour une femme de son caractère, c'était peu de chose que la pauvreté. Elle changea de classe, sans changer de cœur, et rien ne lui parut plus simple que de vivre médiocrement parce qu'elle n'était pas médiocre. Traverser les rues à pied était la seule nouveauté qui lui fît peur. Dans son enfance, qu'elle avait passée à Paris, elle n'allait jamais qu'en voiture. Elle sortit peu ; mais lorsqu'elle avait quelque raison de le faire, et qu'elle se voyait dans l'obligation de traverser le boulevard, elle avait sa méthode : elle s'adressait gracieusement à un gardien de la paix, alléguant qu'elle avait la vue basse, et lui demandait son bras, ce que jamais agent ne lui refusa. Alors, sous le nez des chevaux arrêtés, et des passants surpris, la main posée sur la manche de son cavalier vêtu de bleu, elle avançait, légère, comme dans son salon. Depuis sa vingt-neuvième année, elle n'eut que deux robes, comme en ont les vieilles, noires toutes deux : l'une de laine, pour toujours aller, l'autre de soie, pour les dimanches. Ses fils grandirent dans ses jupes, jusqu'à leur entrée au collège ; sa fille ne la quitta jamais. Ils l'adoraient parce qu'elle était bonne, moqueuse et tendre, et qu'elle les amusait avec des riens. Sa douceur et sa gaieté ravissaient jusqu'aux domestiques qui formaient, avec ses enfants, et M. Beau, leur répétiteur, toute sa société. L'arrivée inopinée du père de famille jetait annuellement la terreur dans cette bergerie. Il tentait chaque fois, par des menaces, ou par des raisons si fortes qu'elles ressemblaient à des menaces, de ramener la fugitive. S'il la condamnait à la pénurie, c'était pour qu'elle comprît que sa place était ailleurs. Pourquoi s'entêter davantage? Puisqu'elle était mariée sous le régime dotal, elle savait bien que, seul, il disposait de ses revenus et qu'il en disposerait jusqu'à sa mort.

Elle écoutait les raisons de son mari, sans donner les siennes. Rien ne lui ferait réintégrer son marécage : sa douce résistance le rendait fou. Il divorcerait? Que non pas ! Elle savait bien qu'alors il devrait rendre la dot, renoncer à ses hécatombes d'oiseaux et s'ôter des mains le pouvoir de la contraindre, de la réduire, même à distance.

Elle écoutait ses adjurations avec un air de dire : Tonnez toujours, je suis sauve ! Plus il était hors de lui, plus elle se possédait. Elle avait une façon à elle de clore la discussion quand ses enfants survenaient au cours d'une scène : elle les entraînait et leur soufflait à l'oreille sa conclusion : « Turlututu ! Chapeau pointu ! » C'était sa manière de les rassurer, de leur prouver, en même temps que l'inanité des colères paternelles, la liberté d'esprit dont elle jouissait. Jurait-il de faire intervenir la diplomatie, la police ; criait-il qu'il lui prendrait ses enfants, qu'il ferait d'elle une mendiante? « Turlututu !... » Il y avait du lutin en elle, et les éclats d'un brutal ne prévalaient pas contre ce lutin. Reprenant un mot célèbre de la princesse de Conti, elle lui avait dit un jour : N'oubliez pas que je puis avoir des princes sans vous, et que vous ne pouvez pas en avoir sans moi ! De ce jour, un des moyens qu'il avait eus de la punir lui manqua. Ses visites annuelles se firent de plus en plus courtes, bien qu'il n'en omît aucune, de crainte peut-être qu'elle oubliât qu'il était là pour lui gâter la vie. Mais huit jours par an lui suffisaient pour le convaincre qu'elle se privait de tout, qu'elle avait perdu sa beauté et qu'il n'avait rien à craindre d'une femme qui se contentait de deux robes par an, et d'une promenade au Luxembourg tous les dimanches.

L'âge venant, il crut qu'elle se lasserait. Il n'arrivait pas à comprendre le secret de sa résistance, ni comment, habituée aux douceurs d'une maison opulente, une femme comme elle pouvait vivre dans un étroit appartement, sans un meuble à soi, sans un vestige de ses habitudes passées, se servant plutôt qu'elle n'était servie, et renonçant, pour une lubie, au luxe, dont le moins qu'on en puisse dire est qu'il prolonge la jeunesse. Il ne savait pas que Paris étant « le lieu du monde où l'on se passe le mieux de bonheur », il était juste qu'elle s'y trouvât bien. Il ignorait l'avoir rendue malheureuse. Logicien comme sont les fous, il se croyait impeccable : n'avait-il pas la loi pour lui? Jamais il ne trompait sa femme sous le toit conjugal.

Un à un, il lui reprit ses fils, à mesure qu'ils passaient leur dernier examen. Elle savait ces départs inévitables. Comme toutes les mères, elle se résignait à la cruelle métamorphose de ses petits garçons en hommes faits. Ils deviendraient, là-bas, dans le marécage, des chasseurs comme était leur père ; elle ne les verrait plus, ou bien à peine de loin en loin. Et si elle les revoyait, ce serait pour chercher avec le désespoir de Latone, dans ses enfants devenus grenouilles, les traces de moins en moins visibles de leur humanité. Quand son dernier fils partit, elle quitta le boulevard Saint-Michel avec la fille qui lui restait, pour s'installer rue Matignon, plus petitement encore, mais

dans le quartier des jardins. Elle crut qu'elle garderait sa fille. A peine sortie de l'adolescence, Marie s'était éprise d'un jeune Français, le camarade préféré de ses frères. Louis Philipon était fils d'un professeur à la Faculté des lettres, grand ami de M. Beau. Son charmant visage, sa facilité, ses talents, — il jouait la comédie, faisait des vers, et dessinait sur les nappes des caricatures des acteurs célèbres qu'il imitait, — subjuguèrent les jeunes Moldaves au point qu'ils l'amenèrent chez eux un dimanche, et puis, tous les dimanches. Ils devinrent les satellites de leur brillant condisciple. Ses succès d'études les grisaient. Il était de leur classe en rhétorique, mais en rhétorique seulement. De cela, nul d'entre eux ne se souciait. Marie intimidée, Marie éblouie et conquise, ne rêva plus qu'à devenir Mme Philipon. La princesse Catherine, dans la simplicité de son cœur, n'y voyait pas d'inconvénient. Les mœurs et les habitudes d'une famille de professeur ne différaient guère de celles en usage rue Matignon. Ici et là, c'était le régime de la bonne à tout faire, le plat posé au milieu de la table, les promenades à pied le dimanche, les musées tous les jeudis, le théâtre une fois par mois ; c'était la douceur de vivre des petites gens au cœur d'une grande civilisation. Demeurer avec l'admirable Philipon rue de Condé, à deux pas du Luxembourg, paraissait à Catherine le sort du monde le plus enviable. On continuerait sur la rive gauche de la Seine la vie charmante que mènent à Paris tant de Parisiens obscurs. Marie n'en connaissait pas d'autre.

L'indignation du prince Jean, quand cette demande en mariage lui fut transmise, éclata en paroles superbes. Mais elles ne trouvèrent pas d'écho chez ses fils, élevés libéralement. Sa fureur s'accrut d'être solitaire. Il comprit que sa vengeance s'était retournée contre lui-même, puisqu'elle avait eu pour effet de transformer sa famille en une nichée de petits bourgeois. Il quitta tout : ses affaires, ses plaisirs, sa chasse. On était en novembre : les bécasses venaient d'arriver. Il partit. Il tomba rue Matignon, sans s'être annoncé. La scène qu'il fit à sa femme fut écourtée par celle qu'il allait faire chez les Philipon. L'entrée de ce grand vieillard indigné, dans la salle à manger où le professeur préparait son cours, jeta l'épouvante dans le cœur de la bonne d'abord, dans l'âme plus ferme de son maître ensuite. Prié de s'asseoir, le prince Jean resta debout. Sachant qu'il s'adressait à un professeur, il parla d'histoire. Il dit qu'il descendait, par les femmes, du consul Maximus, connu à Rome l'an trois cent avant Jésus-Christ. Puis il parla littérature : Voltaire, dans l'*Histoire de Charles XII*, vante Cantémir, prince de Moldavie, son trisaïeul. Avant de contracter l'alliance dont on avait osé l'entretenir, il demandait à connaître les rapports existant entre les Philipon et l'his-

toire romaine, entre les Philipon et la littérature. Le silence effaré du professeur lui prouvant qu'il n'en existait aucun, il poursuivit : sa fille était l'héritière d'une terre de six mille hectares. Combien d'hectares M. Philipon, le fils, apporterait-il au contrat?

Trois jours après cette algarade, le prince Jean repartait pour Miroslava, emmenant une Marie navrée de n'avoir pu déchoir. La rupture était venue du jeune Philipon lui-même. Il avait écrit à Marie que n'étant pas le fils du roi, il renonçait à la main de Peau-d'Ane. On rendit les cadeaux : c'étaient, de part et d'autre, des livres, des lettres, et des vers inédits. Six mois plus tard, Louis Philipon faisait un beau mariage : il épousait la fille d'un professeur au Collège de France. Marie, au bout d'un an, fut épousée, dans son pays, par Constantin Romulesco, qui descendait, en ligne directe, des derniers princes de Valachie. Les noces se firent à Bucarest, ville où les familles moldaves de quelque importance avaient acheté des demeures, depuis que l'union des Principautés lui donnait rang de capitale unique. Le prince Jean venait d'y acquérir, outre la maison d'un riche Arménien, les bonnes grâces d'une femme d'avocat, la dernière en date de ses maîtresses. Le mariage fut célébré de nuit, avec toute la pompe de l'Église d'Orient, qui fait de l'union entre chrétiens un sacre et un couronnement. Le marié, récemment sauvé par sa famille du péril de mésalliance, trouva dans la fille du prince Dragomir une femme très douce, encline à la rêverie, plus que simple, sotte, disaient les gens, mais telle que pouvait la souhaiter un homme ayant cessé d'aimer depuis peu. La mariée voyait en son époux un compagnon de route qui voulait bien la ramener à Paris, chez sa mère, sous le prétexte admis du voyage de noces.

C'est ainsi que la princesse Catherine, demeurée rue Matignon, se vit rendre sa fille par un inconnu ; il la lui rendit une première fois pour un peu de temps. Il la lui rendit encore, et pour toujours, quelques années plus tard. Constantin mourut en 1892, lors d'une terrible épidémie de fièvre typhoïde qui désola Bucarest et sa banlieue. Sur l'oreiller où il expira, entre deux délires, il recommanda doucement à sa femme de fuir cette ville avec son enfant, et de retourner à Paris, le seul lieu du monde où l'on pût vivre.

Ainsi la mère, la grand'mère et la petite-fille furent rassemblées en ce jour où Catherine, âgée de trois ans, franchit pour la première fois le seuil du vieil immeuble parisien qui allait devenir pour elle : la maison.

— Dieu réunit dans une même demeure ceux qui ont un même cœur, dit la princesse Catherine, quand elle reçut dans ses bras, sur le palier de l'entresol, les deux transfuges.

En ralliant le coin Matignon, Marie s'engageait dans le parti de la résistance. Elle optait avec sa fille pour la liberté contre la tyrannie paternelle. L'enfant vivrait à Paris de la bonne petite vie qu'elle aurait eue si elle était née Philipon. Elle grandirait en République, sous l'influence de cette grand'mère qui avait fait la Révolution dans son ménage. Elle serait libre d'aimer qui elle voudrait ; sa mère la croyait faite pour le bonheur. C'est ce que les mères croient toujours de leurs merveilleux enfants. L'existence qu'elles ont manquée, leur réussira. Elle les veulent impénétrables au malheur, comme si elles leur avaient transmis autre chose que la vie !

***

L'éducation de la petite Catherine fut commencée par des femmes sans éducation. Maria Robinet la couchait et la réveillait. C'était elle qui l'emmenait à la promenade, elle qui l'envoyait jouer dans la courette, dès que sa mère avait ses crises, quand le médecin venait, quand l'appartement s'emplissait d'une odeur de fumigation ; et s'il pleuvait, Angèle la cuisinière l'invitait dans sa cuisine. Il est des enfants qui perdent tout contact avec le peuple dès qu'ils ont perdu leur nourrice ; séparés de lui par le tiers ordre des gouvernantes, ils n'ont pas connu la chaleur de l'amitié populaire. Elle leur a manqué dans l'âge où les pauvres, les humbles et les petits, rassurés par la taille de leurs maîtres, ne se méfient point d'eux, les aiment et les enseignent. Maria Robinet, qui ne savait pas lire, fut pour Catherine un livre parlant : à la fois bible, cosmographie, sottisier, bestiaire, code d'honneur, charte d'amour, méthode pour apprendre ce qui se doit, et le fondement de sa religion. Cette vieille paysanne des environs de Bourges, qui pensait en cathédrale, mit dans l'âme d'une petite fille daco-romaine le sentiment du mystère français. Par elle, Catherine eut son moyen âge ; son imagination naissante fut peuplée de diables rouges et d'anges blancs ; les agissements de la malebête la terrifiaient ; mais elle invoquait Jésus-Maria, et tout aussitôt le rideau qu'elle avait vu bouger retombait en plis innocents. Elle ne s'endormait qu'après avoir échangé avec la vieille domestique le bonsoir en usage chez les religieuses du Saint-Sauveur, où Maria Robinet avait servi dans sa jeunesse. — Loué soit Jésus-Christ ! disait la servante. — A jamais ! répondait l'enfant. Sur cette assurance que quelque chose de divin ne finirait pas, Catherine fermait les yeux. Un Dieu l'aimait, qu'elle aimait aussi, pour toujours. La tête d'une petite fille qui ne doutait de rien se posait délicieusement sur l'oreiller. Si le sentiment de l'amour infini fut inculqué à Catherine par

Maria Robinet, c'est d'Angèle la cuisinière qu'elle apprit à bien vivre, à jouir de l'heure. Elle eut son XVIe siècle après son moyen âge. Cette femme excellait à lui faire la vie douce. Elle suscitait des goûts qu'elle savait satisfaire, ce qui est tout l'art du bonheur domestique. Catherine fut nourrie de petits plats et comblée de prévenances maternelles. Souvent les serviteurs adoptent les enfants de leurs maîtres, qui leur rendent rarement la pareille. Angèle avait perdu une petite fille dans sa jeunesse, et voyant que celle-ci allait perdre sa mère, elle l'adopta. Elle fit pour elle bien plus qu'elle n'aurait fait pour l'autre. Comme elle la croyait d'essence différente, elle se la figura éprouvant des désirs qu'un enfant ordinaire n'aurait pas eus. Aussi, dans les soins qu'elle lui prodiguait, entrait-il toujours une pointe de poésie. Orpheline, loin de sa patrie, d'origine un peu fabuleuse, venant d'un pays indéterminé, Catherine excitait l'imagination de cette femme simple, qui, elle, venait de Pontoise. L'hiver, au retour du marché, elle lui rapportait de chez la fruitière niçoise des oranges et des mandarines pendues à leurs branches vertes, qui portaient en même temps leurs fleurs et leurs fruits. Le matin, au réveil, à côté du pain mollet réchauffé dans le four, elle mettait des violettes. Catherine, que sa grandmère tenait éloignée de sa mère, appréhendant pour elle la contagion, trouvait dans la cuisine d'Angèle, par les après-midi pluvieuses, bonne et nombreuse compagnie. Il y avait le chat, il y avait les serins, il y avait Angèle qui faisait à elle seule l'ouvrage de plusieurs personnes, et le bruit ; il y avait aussi des miracles : les serins et les chats s'échappaient les uns des autres. C'était comme la multiplication des pains, dans l'Évangile, narrée par Maria Robinet. Des deux serins qu'elle avait eus à l'origine, serins fameux, primés par la société sérinophile *la Parisienne*, Angèle se vantait d'avoir tiré des douzaines de serins. Elle en faisait des politesses. La descendance des lauréats emplissait de trilles le faubourg du Roule. Il y en avait chez Mme Fenouil, dans la loge ; il y en avait chez le crémier, chez le libraire, chez le boucher, et jusque dans l'officine pieuse du bedeau de Saint-Philippe. Et cela n'était pas fini. Catherine avait la surprise de voir chaque printemps des oiseaux neufs dans la cage. Deux fois par an, des petits chats survenaient dans le panier du chat. C'était merveille de les voir. D'où venaient-ils? Angèle, questionnée, refusait de répondre. Elle disait qu'elle n'en savait rien, n'étant pas savante. Maria Robinet, consultée à son tour, déclarait que les serins obéissaient au commandement du bon Dieu : Croissez et multipliez ! Cette explication avait le grand mérite d'être une affirmation. Catherine qui voyait l'enfer dans le fourneau ne demandait pas mieux que

de voir le ciel dans la fenêtre où pendait la cage. Croître? c'est ce qu'elle-même faisait ; multiplier? c'est ce qu'elle essayait de faire sous la direction d'Angèle : deux et deux font quatre... Mais non ! les serins bouleversaient l'arithmétique : deux serins en font cinq, et même six ! Et ce qui est encore plus fort : un seul chat dans une corbeille en fait cinq autres !

La cuisine d'Angèle ressemblait au paradis terrestre, en ceci qu'il s'y passait des choses incompréhensibles et qu'on y goûtait de grands plaisirs. D'abord celui d'écosser des pois ; c'était, de tous, le plus charmant. La joie d'ouvrir un écrin s'ajoutait à l'excitation du pari. Les perles vertes seraient-elles paires ou impaires? Catherine apprit à parier en écossant ; elle apprit en même temps les délices du toucher ; elle donna leur bain aux radis. On les débarbouillait comme des enfants, pour leur ôter ce peu de terre printanière qui les souille. Et c'était le bonheur de jouer avec l'eau. Plus tard, quand elle fut devenue adroite, on la laissa jouer avec des couteaux. Elle pela des pommes en spirales. Elle fit, avec les pelures, des colliers dont elle se para. Pendant qu'elle s'amusait à travailler, Angèle lui chantait des rondes. Elle savait un grand nombre de chansons, mais Catherine lui demandait indéfiniment les mêmes. Les enfants ne se lassent jamais. Ils aiment ce qu'ils ont aimé ; ce qui les a fait rire une fois les fait rire toujours ; quoi qu'on fasse, ils veulent qu'on le recommence, et si leur compagnie est excédante pour les grandes personnes, c'est parce qu'ils sont constants. Angèle ressassait volontiers, comme tous les gens du peuple. Espèce de mère nourricière, pleine de verdeur et de gaieté plébéiennes, elle avait de grandes délicatesses quand il lui fallait donner à Catherine, dont elle respectait le caractère privilégié, des vues sur l'existence. Si l'enfant demandait : — Où donc est votre mari, Angèle? elle répondait fièrement : *A Pampelune... Dans la lune...* pour ne pas lui dire qu'il était mort. Si Catherine découvrait un ver vivant dans une pomme, et poussait des cris d'horreur, son mentor de cuisine lui donnait une première leçon de philosophie : Il faut de tout pour faire un monde, lui disait-elle, et l'enfant s'accoutumait à l'idée qu'il est bon que chacun vive, y compris les vers dans les pommes.

Quand sa première éducation fut terminée, elle avait la foi de Maria Robinet, qui était celle d'une paysanne du XIII^e^ siècle, et son mysticisme était tempéré par les enseignements épicuriens d'Angèle la cuisinière. A sept ans, Catherine passa du gouvernement des femmes à celui des hommes. Ce changement capital se fit tout naturellement. Sa grand'mère voulait qu'elle apprît à lire : Angèle ne savait que compter, et Maria Robinet, qui connaissait toutes choses,

les avait apprises par ouï-dire. Tandis qu'on cherchait une institutrice, M. Beau se trouva là. L'ancien professeur des Dragomir, bien qu'il fût à la retraite, n'avait rien changé à ses habitudes. Il venait chaque soir rue Matignon, à l'heure du réverbère, et la princesse Catherine le recevait auprès de la table de palissandre où ses fils étudiaient autrefois leurs leçons. C'était le moment où l'allumeur en blouse bleue, ayant passé avec sa perche, le petit salon, à hauteur de la lanterne, se trouvait illuminé aux frais de la ville de Paris. Les habitudes d'économie de la princesse Catherine étaient sévères au point qu'elle se contentait pendant l'avant-dîner de cette lumière d'emprunt ; elle suffisait à son tricot. Ses doigts agiles continuaient leur ancien travail, mais comme ses enfants n'avaient plus besoin de son industrie, le bas terminé, elle le défaisait pour en recommencer un autre. M. Beau apportait les nouvelles. Il apportait aussi ses hommages ; il demeurait une heure, puis il s'en allait, après avoir salué, sur son lit de douleur, la pauvre Marie qu'il avait vue grandir, et qui diminuait à présent. M. Beau donnait ingénument pour motif à son assiduité quotidienne l'intérêt qu'il portait à ses élèves d'autrefois. Une partie de sa postérité spirituelle avait essaimé dans cette province extrême de l'empire romain qu'il appelait encore de son vieux nom : la Dacie Heureuse. La princesse Catherine lui lisait les lettres de ses enfants. Il s'entretenait longuement avec elle des fils de son intelligence, seuls descendants qu'il aurait jamais. Boiteux, et d'une laideur qui ne laissait rien à désirer, M. Beau avait renoncé à la femme en faveur des justes Muses, dès qu'il avait eu l'âge de choisir, ou plutôt d'être choisi. Trop pauvre pour faire un mari, affligé d'une disgrâce qui ne lui permettrait pas de se faire prêtre, il était devenu professeur. Mais les infirmités qui l'avaient empêché de monter à l'autel ne le quittant pas, les rires qui saluèrent son ascension lorsqu'il se hissa pour la première fois en chaire le firent aussitôt souhaiter d'en descendre. Ceci se passait dans le vieux collège de Dijon, sa ville natale. Il la quitta pour aller à Paris se perdre dans une foule si grande, si distraite, si précoupée, qu'elle en oublie de ricaner sur le passage d'un boiteux. Il eut des amitiés universitaires et des recommandations ; il ne cherchait plus à professer en public. C'est ainsi qu'il obtint la place de répétiteur dans plusieurs familles étrangères, et qu'il entra chez les Dragomir. A dater de ce jour, il devint amoureux sans le savoir et, pour ne l'avoir pas su, après trente-quatre ans il l'était encore. Ce proscrit de l'amour vécut dans le ravissement des bienheureux : « Ils ont ce qu'ils désirent, et ils désirent ce qu'ils ont, » dit l'Écriture. M. Beau voyait chaque jour la princesse Catherine : même il était seul à la voir.

Nul homme hormis lui ne pénétrait auprès de cette recluse volontaire. Il y avait bien la visite annuelle du prince Jean ; ce n'était qu'un orage : rien de plus terrible, mais rien de plus bref que cette calamité. M. Beau avait à peine le temps de se questionner sur son malaise que déjà il avait fini de le subir. Cette famille fut sienne comme était à Maria Robinet la Sainte-Famille. Mais la Vierge avait eu une fille au lieu d'un fils, et sainte Anne souriait à sa descendance féminine. Quand, pour la première fois, Catherine grimpa sur ses genoux inégaux, il sentit obscurément qu'il aimait Dieu en trois personnes : la mère, la fille et la petite-fille.

Professeur d'histoire et de philosophie, docteur en droit, licencié ès lettres, M. Beau était tout cela ; il mit humblement sa science au niveau de la petite Catherine. De tous les chefs-d'œuvre qu'il connaissait, il retira l'alphabet, qui les contient tous, et le lui apprit. Il la fit épeler ; elle ânonna, puis elle lut. Alors il lui donna l'Histoire de France préparatoire, qu'elle devait apprendre mot à mot, comme une prière. Elle dit : « Nos ancêtres les Gaulois... » Elle se trompait sur ses origines, et M. Beau se garda bien de la détromper. Bientôt ils ne se quittèrent plus. Il l'emmena promener aux Champs-Élysées. Catherine ayant un gouverneur, au lieu d'une gouvernante, ne s'y lia pas avec d'autres petites filles. Ces sortes d'amitiés naissent toujours des visites que se font, en plein air, les institutrices et les bonnes. Ainsi elle n'eut pas d'amies d'enfance, et s'en passa. Ce boiteux et cette belle enfant allaient, solitaires, sous les grands arbres. Ils musaient autour des petites boutiques. M. Beau tirait son porte-monnaie : Catherine pouvait acheter tout ce qu'elle voulait chez la marchande de coco : ballons, sucres d'orge, toupies, cordes à sauter : toupies surtout ! Elle se livrait corps et âme à ce jeu vertigineux. Assis sur une chaise de fer, il l'admirait. A l'aide d'un fouet à lanière de parchemin enroulée comme un serpent autour de son toton, elle tirait d'une main sûre. Et fouette, et fouette ! danse mon sabot ! ronfle, ma toupie ! Le toton éperdu tourne en chantant, et plus on le bat, plus il chante. Quand le bras qui le châtie se fatigue, il vacille, il oscille, il va mourir ! Pour le ranimer, l'enfant s'acharne sur son agonie, et parfois le ressuscite. M. Beau hochait la tête avec satisfaction. Il appelait Catherine échevelée, Catherine fouettante, « mon Erynnie ». Bonne d'enfant improvisée, il ponctue d'anecdotes philosophiques leurs promenades. Il la mène au spectacle, la fait asseoir au premier rang chez Guignol, et se tient debout, derrière elle. On rosse le commissaire : première leçon d'irrespect qui met en joie les enfants parisiens. C'est là qu'elle apprend à se moquer du gendarme, et qu'elle contracte les défauts salutaires du peuple français : la malice et la curiosité, si utiles à sa grandeur.

Les dimanches, ils allaient jusqu'aux Tuileries. Dès les premiers beaux jours, on installait la pauvre Marie dans ce lieu abrité, où, contre un mur tout revêtu de lierre, les enfants, les nourrices et les vieux forment un espalier vivant : la petite Provence.

Pour arriver jusque-là, il fallait une expédition : la princesse Catherine et Marie montaient dans l'antique landau de louage, avec les châles. Dans un fiacre, Angèle partait en flèche. La traversée de la Concorde faisant peur à ces dames, la cuisinière, tapie dans son Urbaine, avec les couvertures, les ombrelles, les pliants, pratiquait une trouée. M. Beau et Catherine suivaient bravement à pied par les Champs-Élysées. Ils rencontraient la voiture aux chèvres. Catherine y montait et se faisait traîner jusqu'au dernier marronnier, devant les Chevaux de Marly. En route, M. Beau lui racontait la vie du roi de Rome, qui, lui-même, avait succédé au petit Louis XIII, dans la voiture aux chèvres. Elle apprit les Enfants de France avant d'apprendre les rois. M. Beau, professeur d'histoire, ne promenait la petite Catherine qu'à travers l'Histoire. A la Concorde, il lui montrait des piques, où il n'y a que des réverbères ; un roulement de voitures, c'était le tambour de Santerre ; l'eau débordait de la fontaine qui lave constamment le sang de Louis XVI ; qu'un pigeon passât, allant du Palais-Bourbon à la Madeleine, c'était l'âme du fils de saint Louis remontant au ciel. L'Obélisque, pointe du cadran solaire parisien, disait les heures aux villes de France. Marie-Antoinette, en arrivant de Vienne, se penchait au balcon du ministère de la Marine : à l'hôtel Crillon, il y avait un pendu : celui d'Arques : « Pends-toi, brave Crillon ! » La statue de Strasbourg était la seule qui parût vivante, parce que sur elle remuaient au vent des moires violettes, des rubans tricolores et des crêpes endommagés. A la grille dorée des Tuileries, entre le charmant Mercure assis en amazone sur son cheval ailé et la Renommée trompettant, le fiacre d'Angèle attendait Louis-Philippe.

En arrivant au rendez-vous de la petite Provence, l'enfant et son précepteur trouvaient ces dames installées : la princesse Catherine tricotant, et Marie, oisive, comme ceux que la mort travaille. M. Beau contemplait les trois âges de son amour. Bientôt lasse de se reposer, Catherine Seconde courait à la marchande de bateaux, dont la flotte en cale sèche s'abrite sous les platanes. M. Beau courait derrière elle, tirant la jambe et traînant une chaise. Au bord du grand bassin où les enfants lancent leurs bateaux à voiles, qui toujours chavirent, il l'enseignait encore. Il baptisait son petit voilier aux ailes d'ange *la Belle Poule*, en souvenir de cette frégate victorieuse dont l'Autrichienne portait la copie dans sa chevelure, du temps qu'elle était patriote.

— C'est ici, disait M. Beau en montrant le centre du bassin octogonal, que fut dressée par les ci-devant artificiers du roi, cette hydre de la Tyrannie, faite d'étoupe, et fort ressemblante, à quoi Robespierre dut mettre le feu, lors des fêtes de la Raison.

Ainsi, Catherine, tout en jouant dans ces jardins, se nourrissait d'histoire et de mythologie gauloises. Elle lisait les Tuileries à livre ouvert. Quand sonnait la demie après quatre heures, ramassant les miettes de son goûter, elle courait vers le Louvre, qui fermait l'horizon, bleu comme une chaîne de montagnes. Catherine savait que l'Arc du Carrousel est une volière toute peuplée d'oiseaux. Les Victoires pépiaient. Elle jetait du pain à ces moineaux glorieux qui nichent avec les aigles.

Maître d'une imagination neuve, M. Beau lui transmettait doucement une tradition qui était la sienne. Il changeait Catherine de passé. En lui faisant une mémoire française, il triomphait en secret de ces générations d'hommes d'une autre race qui l'avaient engendrée. En lui communiquant cette immortalité à rebours qu'est l'histoire, il la tirait à lui. Tous les actes dont elle eut souvenir, comme s'ils eussent été des faits de sa propre vie longue de dix siècles, furent des actes français. Si Paris était propre sous ses pieds d'enfant, Catherine le devait à Philippe Auguste : elle fut reconnaissante à ce roi et à tous ceux qui aménagèrent la ville, d'avoir ordonné ces pavés sur lesquels elle avait grandi. Depuis Clovis jusqu'au baron Haussmann, elle se sentait redevable de quelque chose à chacun. Sujette aux métamorphoses, comme sont tous les enfants qui deviennent cheval, locomotive, Bas-de-Cuir, ou Robinson, pour peu qu'ils y jouent, Catherine, hallucinée d'histoire, fut Roland à Roncevaux, sainte Geneviève veillant sur Paris, Jeanne d'Arc et le tambour Barra. Elle entra dans la peau de tous les personnages dont elle apprenait les vies. Relapse, elle se laissait brûler vive ; Sans-Reproche, elle perdait son sang par toutes ses blessures, couchée sous un arbre d'Italie ; on la faisait prisonnière à Pavie. Elle eut cette sorte d'impartialité dont s'honore l'imagerie d'Épinal : elle prit parti pour tout le monde, violemment. Elle pleura des larmes fraîches sur Louis XVII au Temple, chanta *la Marseillaise*, et courut à la frontière en sabots. Un 14 juillet, elle fit acheter par M. Beau tous les ballons de la vendeuse ambulante des Tuileries. Avec les ciseaux empruntés à la loueuse de chaises, ils coupèrent les ficelles : on égrena dans le vent cette grappe fabuleuse. Rouges et bleus, les grains libres s'élevèrent dans le ciel pur. Catherine délivrait les ballons captifs en signe de réjouissance pour la prise de la Bastille.

*
* *

A douze ans, elle connut le mal de Paris. Il fallait à sa mère, pour expirer, un air encore plus doux que celui de la « Petite Provence » ; les médecins choisirent Arcachon. Entre les pins salubres, dans ce sous-bois triste, on loua une de ces villas vermoulues qui servent d'avant-dernière demeure aux mourants. Catherine y ressentit les affres de l'exilé. Elle regretta tout du coin Matignon : les bonnes odeurs et les mauvaises, et jusqu'à l'allumeur de réverbères, et jusqu'au goût du pain, autre à Paris que partout ailleurs. Sa mère, voyant sa détresse, sut qu'elle lui laisserait un double héritage : la passion de la ville, et le moyen de la satisfaire. Marie, pressée par la mort, n'eut que peu de temps pour convaincre sa fille qu'elle serait heureuse ; elle la persuadait en lui racontant avec beaucoup de mystère qu'elle l'avait mise au monde pour cela. C'est alors qu'elle lui reparla ingénument des visions qui précédèrent sa naissance. Catherine écoutait cette mère expirante qui lui disait, en la caressant seulement de la voix et des yeux : « Toi qui es ma vie, tu vivras à Paris... »

Quand la fin fut proche, on éloigna Catherine. Une seconde fois, on lui dérobait la vue du châtiment réservé à cette chair dont elle était issue. Distraite par le bonheur du retour, elle reprit avec M. Beau le chemin de la rue Matignon. Elle y attendrait sa mère et sa grand'-mère.

C'est Maria Robinet qui lui dit un matin, en ouvrant les rideaux pour faire entrer le jour : Madame est au ciel ! Catherine joignit les mains, se mit à genoux aux côtés de la vieille servante, et désira mourir pour être avec sa mère. Maria Robinet lui prodigua les assurances d'une foi solide ; elle mourrait certainement, et elle irait au ciel, si elle s'efforçait de plaire à Dieu. Alors elle pleura encore plus fort à l'idée de quitter la vie. On la mena rue Daru, à l'église russe, où elle n'était jamais entrée. Jusqu'à ce jour, elle avait cru qu'elle appartenait à la paroisse de Saint-Philippe : il fallut la détromper. Orthodoxe sans le savoir, elle apprit enfin qu'elle n'était pas catholique. Devant un écran d'or qui cachait Dieu, on la fit agenouiller près d'une longue boîte enfouie sous les mimosas. L'odeur de ces fleurs, qui lui rappelaient Arcachon, mêlée à celle de l'encens, lui faisait tourner le cœur. Qu'avait-on mis dans cette malle? Sa mère? Tout au plus la robe de sa mère. Elle répétait intérieurement les mots de Maria Robinet : Madame est au ciel ! comme pour s'en convaincre. Debout dans une stalle, entre son grand-père, le prince Jean,

arrivé la veille, et un parent inconnu, l'oncle Charles-Adolphe, elle écoutait, étonnée, sans larmes, ces chants liturgiques étrangers. On la ramena dans la maison, n'ayant rien compris aux paroles de ces mages en manteau d'or, voilés de noir et barbus. Le lendemain, à l'aube, comme six heures sonnaient, elle alla en cachette entendre, avec sa grand'mère, à Saint-Philippe-du-Roule, une messe basse que Maria Robinet y faisait dire pour l'âme de sa jeune maîtresse, et comme Angèle la cuisinière pleurait, elles pleurèrent toutes. M. Beau était venu de son côté. Dans cette église, qui ne contenait ni fleurs, ni cercueil, eurent lieu les véritables funérailles de Marie.

A dater du jour où Catherine perdit sa mère, l'oncle Charles-Adolphe entra dans sa vie. D'où venait-il? Du Quartier Latin. Il y terminait ses études depuis une quarantaine d'années. On n'ignorait pas, rue Matignon, l'existence de ce parent de la rive gauche, frère aîné de Constantin Romulesco, mais on ne l'avait jamais vu. C'était un original qui vivait à sa guise et brouillé avec sa famille. Marie, qui connaissait son histoire, s'était souvenue de lui en écrivant son testament. Elle en avait fait le tuteur de Catherine. N'ayant que ce moyen d'enlever au prince Jean la garde de sa petite-fille, elle en avait usé. Elle voulait que l'enfant fût libre, qu'elle épousât surtout qui bon lui semblerait. Elle n'avait pas oublié de quelle force on l'avait arrachée jadis à l'amour de Philipon. En matière de fantaisie sociale, l'oncle Charles-Adolphe offrait des garanties. Il était veuf d'une personne dont la mère tenait une pension de famille au Quartier Latin. Il donnerait à sa pupille toutes les libertés, les ayant toutes prises : ne s'intitulait-il pas, dans ses lettres à sa famille : licencié ès licences? Il les permettrait toutes, sauf les poétiques et celles que de mauvais écrivains prennent avec la grammaire ; l'oncle était puriste et libre-penseur. Mais fort d'esprit et faible de santé, il menait dans la révolte une vie modeste et régulière. Sa rébellion datait de loin. Il avait quitté le bas Danube dans un âge encore tendre, sur l'ordre d'un père qui l'envoyait à Paris pour terminer son éducation. Il y fit de belles études, si belles qu'il ne rêva plus que de les poursuivre. Quand on l'avait rappelé dans sa famille pour l'établir, il n'était point revenu : il n'avait pas fini d'apprendre. Sa désobéissance entraîna le châtiment ordinaire de ces sortes de crimes : il fut laissé sans argent. Il en gagna : il s'engagea chez un libraire pour y tenir des écritures. Il subvenait ainsi à ses premiers besoins qui étaient la lecture et la conversation. Ses dimanches, il les passa chez les bouquinistes des quais, et lorsque son père mourut, la passion du Quartier Latin fut la plus forte. Il échangea les terres qu'il possédait en Valachie contre une rente que ses frères lui ser-

virent. Il leur vendit son droit d'aînesse pour un fonds de bibliothèque.

Dès lors, il s'établit sur la rive gauche, non plus en meublé, mais chez lui, dans ses livres. Il logeait à deux pas du Luxembourg. Il y vivait en humble amant des lettres. Son nom, aveu sonore d'une origine étrangère, l'ennuyait. Pour lui ôter de son étrangeté, il l'amputa, orthographiant le tronçon qu'il gardait à la française : Lescaut. Il fut M. Lescaut, tout court, pour sa concierge. C'est sous ce vocable que le connaissaient ses amis des bibliothèques publiques et des cafés de la rive gauche, voltairiens comme lui. Avec ce tuteur, Catherine n'aura rien à craindre : Paris est à elle, le Paris des hommes qui se nourrissent de textes, fréquentent les palais nationaux, et s'endettent chez les libraires. Le nouveau Philipon peut venir ! Catherine a désormais un professeur de plus, son oncle le grammairien. Il vient la voir d'abord une fois la semaine, pour le plaisir, puis tous les jours, pour le travail. Il lui fait aimer Larive et Fleury, sa beauté, sa logique et ses bizarreries. Il l'emmène au Luxembourg, et leurs promenades se passent en dissertations sur les verbes irréguliers. Il signe ses billets : « Ton oncle à héritage, » et lui promet solennellement de lui léguer son grand Littré. Il corrige ses compositions françaises et la menace : « Un néologisme, et je te déshérite ! » Désormais Catherine est gouvernée par deux maîtres qui se disputent son intelligence : l'oncle classique, et le romantique M. Beau. L'un et l'autre déposent dans ce jeune esprit qui s'ouvre le trésor de leurs connaissances. Elle fait à leur école ses humanités. Elle apprend le grec, le latin, la prosodie, l'analytique, comme si elle était Héloïse, née dans une famille de clercs, ou Marguerite de Valois, née au Louvre. Elle reçoit l'enseignement sacré, réservé aux hommes. Sa tête charmante sera formée avant son corps.

Mais on n'épouse pas une ville

L'adolescence de Catherine fut à la fois hâtive et prolongée, comme sont les printemps de Paris. En savoir, elle grandit vite ; son intelligence se développait à la manière des larves d'abeilles, mâles ou femelles, selon la nourriture qu'elles reçoivent : admise à la table des hommes, elle se fit homme. Mais, d'apparence, Catherine demeura, plus longtemps que d'autres, une enfant. Elle était instruite par deux bons maîtres, mais elle était élevée par trois vieilles femmes. Les grand'mères n'ont jamais que des petites-filles ; la princesse Catherine et ses antiques servantes la traitaient et l'habillaient comme si elle

ne devait pas sortir de l'enfance. Précoce ou tardive, suivant qu'on l'écoutait ou qu'on la regardait, Catherine lisait Homère, commentait Tacite, traduisait Virgile, et continuait de porter des tabliers roses, et d'être embrassée par la cuisinière. Passé quinze ans, elle s'asseyait encore sur un tabouret aux pieds de Madame Princesse, pour écouter lire M. Beau. Il lisait infatigablement les *Mémoires d'outre-tombe*. Il vêtait son amour de ce linceul splendide fait d'un tissu de mensonges passionnés. C'était le moyen qu'il avait inventé, lui, chétif, pour parler son amour à celle qui l'avait inspiré. Et quand il s'écriait, fermant les yeux : « Longues habitudes d'aimer, si nécessaires à la vie ! » sa voix tremblait. L'imagination de Catherine prit feu, sans prendre corps. Elle aima René et la Sylphide, à l'âge où les filles n'aiment communément que le frère de leur amie et cette amie elle-même. Elle fut Amélie, elle fut Atala ; elle entonna le chant de mort de Chactas, et se questionna sur l'état de son cœur, comme les filles des guerriers Muscogulges : « Elles me demandaient si j'avais vu une biche blanche dans mes songes, et si les arbres de la vallée secrète m'avaient conseillé d'aimer... » Elle corrigea son romantisme en lisant, avec son tuteur, Montaigne, Montesquieu, La Bruyère, et même un peu Rabelais. Pour guérir son mal du siècle, l'oncle lui mit dans la mémoire ces pointes de feu, les *Maximes* de La Rochefoucauld. Avec d'Alembert et Diderot, elle devint une jeune encyclopédiste, résuma l'*Essai sur les mœurs*, de Voltaire, et continua d'être bordée dans son lit par Maria Robinet, qui lui faisait réciter sa prière du soir. Ensemble elles soupiraient : « Mon Dieu, je crois en vous ! Mon Dieu, j'espère en vous ! Mon Dieu, je vous aime de tout mon cœur ! » Son athéisme du matin n'empêchait pas sa prière du soir. Ses jupes raccourcissaient, ses jambes allongèrent. On l'envoyait les dégourdir, la classe finie, dans la courette derrière la loge de Mme Fenouil. Elle y sautait à la corde, en compagnie de Rose, la fille du marchand de vin, et d'Antoinette, la petite-fille de la concierge. Si la grâce s'enseigne, c'est avec ces filles du peuple que Catherine acquit la justesse et la liberté de ses mouvements. Elles sautaient toutes trois, et chantaient en comptant. De la fenêtre où pendait la cage aux serins, Angèle surveillait leurs ébats.

Les jeudis d'été, elle visita Paris avec son professeur d'histoire, comme on visite Rome, dans ses églises et jusque dans ses catacombes. Les dimanches d'hiver, l'oncle Charles-Adolphe l'emmena en Odéonie, et le théâtre apprit à Catherine la théorie des passions dans la pratique des chefs-d'œuvre. Déjà M. Beau et l'oncle Charles-Adolphe, sentant qu'ils se la disputeraient, avaient conclu à son endroit une espèce de pacte. Chacun respectait les attributions de l'autre,

avec bonne foi et mauvaise humeur. Catherine verrait *Hernani* en compagnie de M. Beau ; en compagnie de son tuteur, *le Cid* et *Bérénice*. Il en fut de même pour les œuvres d'art et les environs, ils se les partagèrent ; elle allait à Cluny avec l'un, au Louvre avec l'autre ; Vaux et Versailles furent du ressort de l'oncle, et non pas Meaux, Senlis et Saint-Denis. Le préposé aux cathédrales fut M. Beau.

Elle suivit tantôt les partis pris de l'un, tantôt ceux de l'autre, balança et finit par acquérir de la modération. Son esprit s'affina. D'élève qu'elle était, elle devint arbitre ; déjà elle régnait tout naturellement. Sur un seul point, ses maîtres rivaux s'accordèrent : l'éducation de la pudeur. L'oncle libertin et le platonique M. Beau se prêtèrent main-forte pour expurger les textes *ad usum Delphinæ*. Les mythes érotiques qui peuplent les palais et les jardins, les passions des dieux et des rois de France, lui communiquaient cette espèce d'enthousiasme glacé, d'amour de tête, qui endort les sens. L'activité de son esprit favorisait ce sommeil. A mesure qu'elle grandissait, ce fut à qui de ses deux professeurs épaissirait son ignorance ; ils n'avaient garde de dissiper ce mystère que jamais un homme ne révèle à sa fille. Animés de la peur sainte qu'inspirent les vierges, on eût dit qu'ils faisaient l'éducation d'une vestale. A quinze ans, Catherine avait vu, non pas une biche blanche, mais ce que Maria Robinet appelait : *voir*. Elle se crut blessée, elle se crut morte. La honte suivit la peur, une honte inexplicable. La vieille domestique qui avait pris à charge de lui remontrer la vie, penchant sur elle son visage austère, lui avait dit gravement : C'est la tache originelle. Et pour la consoler : C'est aussi la preuve que le bon Dieu vous donnera des enfants, Mademoiselle, quand vous serez grande et mariée. Cette idée ne la quitta plus ; elle porterait fruit, comme la femme bénie entre toutes les femmes, dans sa prière du soir. Et de ce cœur qui se formerait dans son corps, comme les fruits au fond du calice des fleurs, ce qu'elle voyait était le signe. Mais elle crut avec une entière bonne foi que la robe de mariée suffit à créer l'état de mariage : elle avait vu des cerisiers dans la vallée de Montmorency.

Cette même année, elle releva ses cheveux, ses jupes tombèrent jusqu'à ses pieds. On était en 1906. Elle commença de suivre les cours du matin à la Sorbonne, et les cours du soir au Collège de France. A dix-sept ans, elle eut la seule maladie qu'elle devait jamais avoir, la rougeole. Commencé en février, son mal passa comme les giboulées. Puis, un jour de printemps, coiffée d'un chapeau dont elle devait se souvenir, Catherine crut, pour la première fois, que tous les passants la reconnaissaient. Ils la regardaient venir en souriant, avec une surprise, avec une insistance qui se muait en persistance, aussitôt

qu'elle avait passé. Comme elle marchait à contre-jour, au grand soleil, elle vit à ses pieds, sur l'asphalte éblouissante, l'ombre des hommes qui se retournait. Elle fut saisie d'une joie subite ; il lui semblait tout à coup n'avoir plus que des amis. Cette sensation de nouer connaissance avec toute une ville lui fit aimer les promenades à pied, la mode et le printemps. Elle-même ressemblait à ces interminables printemps de Paris, serre froide où l'on obtient des ormes et des marronniers qui portent leur verdure en mars et la gardent, molle comme un foulard, jusque tard en juin. Maintenant, quand elle accompagnait l'oncle Charles-Adolphe dans sa chasse aux livres, à peine s'arrêtaient-ils devant l'une de ces boîtes qui s'ouvrent comme huître au soleil sur les quais charmants de la Seine, qu'aussitôt cette boîte était achalandée. Un passant s'arrêtait, puis deux ; des têtes d'amateurs s'avançaient pour examiner le volume que tenait Catherine, des mains se tendaient pour le saisir sitôt qu'elle l'aurait quitté. Tuteur bousculé, l'oncle Charles-Adolphe perdait pied dans la foule. Furieux, il dut emmener sa pupille avant d'avoir fini de marchander *les Héroïdes* et *Pièces fugitives*, de Dorat, en veau fauve, à peine rogné. Une autre fois, ayant exhumé d'un cartonnier sordide *les Grimaces*, de Boilly, il eut le déplaisir d'entendre un jeune ouvrier, à deux pas de Catherine, lire à haute voix la légende d'une lithographie : « Quand je vous vois, mon cœur joue du violon ! » Et la foule s'était mise à rire. L'oncle avait bondi sur sa nièce et l'avait entraînée. Tout philosophe qu'il était, il maudissait les effets de Catherine, malgré qu'il en aimât la cause, et désormais il renonça à ce plaisir dominical qui était depuis trente-cinq ans le sien, quand les beaux jours recommençaient. M. Beau connut aventure toute semblable dans les bureaux d'omnibus, et quand il stationnait avec Catherine devant un guichet de théâtre. Lui, dont le rêve était de passer inaperçu, promenait maintenant sa bosse et son pied-bot en compagnie d'une personne qui forçait les gens à se retourner. Alors la crainte commença de se glisser au cœur de ses vieux maîtres, devenus ses gardiens. Puisqu'elle était ainsi, puisque les dieux avaient voulu qu'elle fût ainsi, ils ne la garderaient pas longtemps. Ravissante, elle serait ravie ; un mari viendrait la leur prendre. Où? Quand? Comment? Ils n'en savaient rien, mais ils montaient maintenant autour d'elle une garde mélancolique de chien du jardinier. Seule la princesse Catherine, qui ne sortait plus du coin Matignon depuis la mort de Marie, ignorait que sa petite-fille fût devenue un danger public. Elle continuait à ne voir en elle que l'enfant de son enfant. L'attitude de Catherine, pliant les genoux devant sa grand'mère, et fidèle à son tabouret, l'entretenait dans cette illusion. La

pensée d'un mari pour sa petite-fille ne lui était encore jamais venue. D'ailleurs, quel embarras s'il fallait qu'elle lui vînt ! La princesse Catherine n'avait à Paris ni relations, ni parenté, ou du moins elle agissait depuis quarante ans comme si elle n'en avait pas eu.

Jadis, en acceptant la pauvreté d'une âme égale, elle s'était juré de n'en point faire part à ses amis, et encore moins aux quelques parentes que les Dragomir comptaient dans la société parisienne. Elle avait trop de finesse pour ignorer que plus les alliances sont brillantes, plus il faut briller pour les maintenir, faute de quoi elles s'éteignent. Encore voit-on parfois, dans certaines familles, des parents pauvres de toute utilité jouer le rôle de satellites. La princesse Catherine, pour qui l'indigence était non pas fatalité mais choix, n'entendait tourner autour de personne. Ni elle, ni ses enfants ne décrivirent jamais le moindre petit orbe aux environs de la rue de Grenelle et de la rue Saint-Dominique, où les dames de leur parenté menaient, entre cour et jardin, des existences de planètes. Le prince Jean avait bien essayé autrefois de mettre sa femme sous la surveillance humiliante de ces proches lointaines. Mais la princesse Catherine s'était montrée intraitable sur le chapitre des visites. Elle n'en fit point. Une femme qui a neuf enfants, et seulement deux servantes, peut se fier à ses fils pour défaire le jour le travail qu'elle fera la nuit.

— Je suis la Pénélope de la chaussette, avait-elle coutume de dire en montrant sa corbeille à ouvrage débordante de bas d'enfants. Et jamais elle ne revint sur son refus.

Ainsi les bonnes alliances qui aident à en contracter d'autres manquèrent à Catherine. Elle n'entendit parler de ses grand'tantes Montgiron, Commaille et La Feuillade, de ses cousines d'Entragues et de Dombes que lorsque son mariage fut décidé. Quant à l'oncle Charles-Adolphe, égalitaire, il n'avait pour ami que de pauvres étudiants, comme lui sexagénaires, et toujours avides d'apprendre. Il voyait ses labadens chez les bouquinistes, et n'entretenait de commerce véritable qu'avec des gens de librairie. Le temps était venu où le nouveau Philipon se serait montré s'il y avait eu un nouveau Philipon...

Mais la pauvre Marie, qui avait cru refaire sa vie en mettant une fille au monde, n'oublia qu'une chose : Catherine n'avait point de frères et, par conséquent, aucun collégien, pas le moindre élève de rhétorique ne la venait voir le dimanche, et n'écrivait de vers pour elle. Et si, dans les cours sombres du lycée Louis-le-Grand ou de Stanislas grandissait alors un de ces jeunes Français passionnés, spirituels et bavards qui l'aurait séduite, il n'était pour elle aucun moyen

de le connaître ; tant il est vrai qu'une histoire d'amour ne se répète pas, et que les mères sont folles qui s'imaginent qu'elles revivront dans leurs filles.

A dix-huit ans, Catherine n'avait pour galant que le peuple de Paris ; elle n'allait dans le monde qu'en allant par les rues. Comme les jeunes femmes de la Révolution, elle paraissait seulement dans les fêtes publiques. Elle ne prenait part, depuis son enfance, qu'aux liesses populaires. Elle avait vu les illuminations et les feux d'artifice de l'alliance russe, crié « vive Kruger ! » sur les boulevards, au temps des Boers, inauguré l'Exposition de 1900, et assisté, du haut d'une échelle, aux cortèges de la mi-carême, comme à l'arrivée des rois.

Maintenant, c'était à elle d'arriver par les Champs-Élysées. Elle eut le sentiment qu'on donnait une fête pour elle, dans Paris, mais elle ignorait le nom de ses amis nouveaux qu'elle rencontrait à chaque pas, et si tous lui souriaient, ce n'était cependant jamais les mêmes. Au lieu d'une demande, elle en eut mille, de celles que les yeux font et que les yeux refusent. Mais tant de partisans ne son pas un parti, et l'on n'épouse pas une ville.

Princesse Bibesco.

(A suivre.)

les idées & les faits

LA VIE A L'ÉTRANGER

LE RÉVEIL DE L'ANGLETERRE

« *Wake up England* — réveille-toi, Angleterre, » s'écriait, il y a quelques mois, le prince de Galles, au retour d'un de ces voyages où le futur pilote apprend à élargir ses horizons. La réponse à l'appel n'est pas venue tout de suite. Les Anglais n'ont pas l'esprit prompt. En revanche, ils ont de l'énergie et de la ténacité. S'ils ont vraiment compris que, pour sauver un Empire qui repose sur les affaires, il fallait briser l'assaut mené dans tous les domaines contre le régime capitaliste, on peut être certain que la réaction ne s'arrêtera pas à des manifestations verbales et à des projets de loi. La lutte sera menée jusqu'au bout.

Si les Anglais n'avaient pas compris, on se demanderait ce qu'il faut vraiment pour leur ouvrir les yeux. La campagne des Soviets en Asie, la grève générale, le ralentissement continu de l'activité commerciale, le déficit budgétaire : quels avertissements ! Le langage des chiffres devait frapper particulièrement un peuple pour qui la régularité financière est plus qu'une tradition, un dogme.

L'an dernier déjà les dépenses avaient dépassé les recettes de 14 millions de livres. On n'y avait pas attaché autrement d'importance. N'y avait-il pas de la marge après le grand effort de compression de la Commission Geddes, après deux magnifiques excédents de 101 et de 48 millions de livres qui avaient permis de ramener le sterling à la parité du dollar? L'orgueil d'un tel succès n'en était pas à s'émouvoir d'une déception momentanée qui s'expliquait au sur-

plus par une subvention de 19 millions accordée aux mines. Le retour au pouvoir des conservateurs n'avait pas modifié la politique qui se flattait de limiter le chômage et de franchir l'étage pénible de la restauration économique du monde par le seul effort des contribuables. La grande crise des charbonnages a dissipé l'illusion. Elle a fait apparaître la menace de ruine d'une industrie vitale, le péril des coalitions ouvrières, les effets redoutables de la propagande soviétique. Un effort patient a brisé la résistance des grévistes, mais au prix de quelles pertes !

Le déficit de 36 millions de livres, enregistré par l'exercice financier clos le 31 mars dernier, n'est qu'un début de liquidation. Le plus dur reste à faire. La baisse des revenus se traduira seulement dans les rentrées de cette année. M. Churchill a sans doute évité de souligner le mal. Un ministre des finances cède volontiers à l'optimisme quand il s'agit de ménager des payeurs mécontents. L'homme a d'ailleurs plus d'adresse que de fond. Sa carrière n'est qu'une série de tours d'acrobatie où tout autre que lui se serait cassé les reins. Mais les financiers de la Cité ne se contentent pas de cabrioles. Ils crient casse-cou. On ne rétablit pas des finances en dévalisant la caisse de réserve des routes, en faisant payer treize mois d'accises aux brasseurs et dix-huit mois de revenus aux propriétaires fonciers. C'est ce qu'on appelle manger son blé en herbe. Pratique doublement condamnable quand, à l'inconnue de la crise économique, s'ajoutent les dépenses trop certaines de l'aventure chinoise. Le rétablissement financier suppose d'autres moyens et, avant tout, l'assainissement de la situation industrielle et commerciale.

L'Angleterre s'épuise à soutenir un train qui ne correspond pas à ses moyens. Les revenus de la nation, qui avaient monté de 2 445 à 3 477 millions de livres de 1919 à 1921, sont en diminution constante depuis lors. De 3 214 millions en 1922 ils sont tombés à 2 950 millions en 1925. Le chiffre de 1926 est certainement très inférieur encore. Le budget d'État à lui seul absorbe plus du quart de ses revenus. L'Angleterre, déjà désaxée par la campagne radicale d'avant-guerre qui a détruit les grandes fortunes, saignée à blanc par le formidable effort fiscal de la guerre, privée de l'émigration, menacée dans ses plus riches marchés, concurrencée par ses colonies elles-mêmes, ne peut s'offrir le luxe d'un budget de plus de 100 milliards de nos francs. Des coupes sombres s'imposent. La réforme de 1922, qui a supprimé 200 millions de livres de dépenses, n'a élagué que quelques parasites qui avaient foisonné sur un humus arrosé de sang. Les budgétivores d'outre-Manche ont encore une voracité dont on ne se fait pas une idée chez nous. L'administration civile, qui coûtait à

'Angleterre 54 millions de livres en 1913, s'inscrit aujourd'hui au budget pour 236 millions, 400 pour 100 d'accroissement, alors que l'augmentation du coût de la vie résultant de la dévalorisation de l'or n'a pas dépassé 80 pour 100. Des industriels et des commerçants qui gagnent beaucoup moins, des fonctionnaires qui coûtent beaucoup plus : la fortune la mieux assise ne résiste pas à un tel paradoxe. Il faut revenir à la logique des affaires : réduire les frais d'administration, augmenter les ventes en diminuant les prix de revient.

Diminuer les prix de revient : ce devrait être chose aisée avec une surabondance de main-d'œuvre qui, depuis neuf ans, se traduit par plus d'un million de paires de bras croisés. Nous touchons ici au facteur essentiel de la crise britannique. Ce qui a faussé toute la machine, c'est la politique démagogique de la subvention au chômage. Certes, la détresse des travailleurs aux prises avec les répercussions d'un formidable bouleversement réclamait des ménagements. On est parti, on part souvent d'un juste sentiment de commisération pour arriver à la méconnaissance des intérêts de ceux-là mêmes qu'on veut défendre. La meilleure manière de venir en aide aux ouvriers n'est-elle pas de leur procurer du travail, non pas le labeur stérile, précaire des ateliers nationaux, mais le labeur fructueux et sûr d'une expansion normale?

C'est bien le raisonnement que tenaient les champions de la restauration économique de l'Europe. Le malheur a voulu qu'ils s'y prissent de la plus étrange manière. Ils ont rétabli la concurrence allemande. Ils n'ont pas ouvert le marché russe, mais ils ont introduit en Angleterre la propagande soviétique. Ils ont entretenu des habitudes d'oisiveté au lieu de se servir du levier des sans-travail pour favoriser l'ajustement des salaires. Naturellement il ne fallait pas compter sur l'abnégation de ceux qui peinaient pour résister aux entraînements de ceux qui avaient des loisirs à consacrer à la politique. N'était-ce pas un avantage pour tout le monde, pour ceux qui touchaient de gros salaires et pour ceux qui faisaient de la bonne propagande électorale? Pour tout le monde, sauf pour les contribuables saignés aux quatre veines, et pour l'industrie obligée de manger ses réserves. En d'autres temps, les unions ouvrières auraient été les premières à voir le péril. L'heure n'est plus où les Trades-Unions bataillaient à l'avant-garde des saines doctrines économiques. Elles se sont laissé embrigader par les politiciens qui les ont conduites aux catastrophes.

Le bon sens ouvrier est aujourd'hui réfugié en Amérique. C'est là que les Anglais sont allés en rechercher la graine. Le contraste de leur détresse et de la prospérité américaine aurait suffi à stimuler la curiosité. Il s'y est ajouté l'irritation du règlement des dettes. Les

Anglais sont trop beaux joueurs pour avouer qu'ils plient sous le poids d'annuités de 30 millions de livres. Ils se rendent parfaitement compte que la solution de l'affaire n'est ni dans l'ordre sentimental, ni dans l'ordre politique, mais dans l'ordre commercial. Les Américains seront bien obligés de se montrer raisonnables quand ils se rendront compte qu'il faut choisir entre la concurrence et le coup d'éponge. Pour hâter la démonstration, le meilleur moyen est de se mettre en mesure de lutter sur les marchés du monde, mieux encore sur le marché américain lui-même. La chose n'a rien d'impossible, étant donné la cherté de la main-d'œuvre transatlantique qui ne peut que s'aggraver avec l'arrêt de l'immigration. Encore faut-il savoir discerner les supériorités de l'adversaire pour tâcher de se les approprier.

Une série d'enquêtes privées et officielles ont toutes abouti à la même conclusion. La fortune de l'Amérique s'explique par beaucoup d'avantages auxquels notre vieille Europe ne peut plus prétendre. Un continent neuf, un immense marché intérieur centralisé, toutes les matières premières en abondance, des conditions d'espace propices à l'exploitation intensive du machinisme et plus encore la mécanisation de la main-d'œuvre. Tout cela contribue à la bonne marche de la machine. Pourtant le secret de la prospérité est ailleurs. Le facteur décisif du succès est la collaboration intime de tous les éléments de la production : capital et travail. Les Américains ignorent le socialisme et la lutte des classes. Plus exactement, ils n'en ont pas subi la contagion et se sont organisés pour la combattre méthodiquement. On aurait tort, en effet, d'imaginer que les évangiles selon Karl Marx et Lénine n'aient pas tenté de franchir l'Océan. Mais ils ont prêché dans le désert, parce que les ouvriers ont su discerner leurs intérêts et aussi parce que les grands capitaines d'industrie ont su les leur faire comprendre. Dans un pays où le nombre des petits capitalistes a augmenté de 250 pour 100 en un quart de siècle, où les placements atteignent plus de 2 milliards de dollars par an, où les syndicats ouvriers gèrent trente-deux banques coopératives, où plus de la moitié des ouvriers de la *General Electric* sont actionnaires de la maison, les apôtres du chambardement ne trouvent pas d'écho. Au point de vue social, comme à beaucoup d'autres, l'Amérique est en arrière de l'Europe d'un bon demi-siècle. Le tout est de savoir s'il est possible de remonter la pente sur laquelle on s'est imprudemment engagé et que l'on découvre, un peu tardivement, ne pas être précisément la voie du progrès.

L'expérience est passionnante. C'est celle que l'Angleterre veut tenter. Après beaucoup d'hésitation, — bien naturelles, car c'est

une grosse partie, — le cabinet Baldwin s'est décidé à tâcher d'affranchir les organisations ouvrières de la politique. La conception est juste. On ne peut lui reprocher de porter atteinte à aucune liberté, puisque les partis politiques pourront conserver leurs organisations et leurs caisses. Bien mieux, la réforme tend à créer, ou plus exactement à rétablir des libertés, puisqu'elle se propose de soustraire les travailleurs à la tyrannie des politiciens en les ramenant au sentiment de leurs intérêts professionnels. Les circonstances pourraient difficilement être plus propices. Les ouvriers ont vu où les conduisaient les mauvais bergers. Ils sont assez intelligents pour comprendre la situation difficile des entreprises et les solidarités qui les lient aux patrons. N'est-ce pas le cas ou jamais de tenter un retour au bon sens? Il n'en reste pas moins que, pour cela, il faut défaire exactement ce qui a été fait pendant vingt-cinq ans, il faut réagir contre une évolution qui a été présentée aux classes laborieuses comme la plus précieuse des conquêtes.

Ceux qui ont vécu cette période n'en ont pas oublié les péripéties. Le tournant décisif est le fameux arrêt de la vallée de la Taff en 1901, arrêt qui va jusqu'à proclamer la responsabilité pécuniaire des syndicats en cas de grève illégale. C'est le chant du cygne de l'ère victorienne. Déjà s'annonce la rafale qui va balayer les conservateurs. Les radicaux ne peuvent souhaiter un meilleur prétexte pour entraîner dans la bataille politique les phalanges disciplinées des Trades-Unions. Après la victoire, le partage des dépouilles. Aux petits bourgeois radicaux, la mise en coupe réglée de la grande propriété ; aux travailleurs, une véritable révolution de leur statut juridique. Le mot est-il trop fort pour qualifier le régime établi par l'acte de 1906? Jugez-en. Toute mesure qui, en temps normal, relèverait des tribunaux est assurée d'impunité quand elle est pratiquée par un groupement ou même un individu en fonction d'un conflit du travail. Interdiction de tout recours légal contre les Trades-Unions pour des actes, même portant atteinte aux biens et aux personnes. Les administrateurs des syndicats échappent à toute responsabilité, en cas de conflit ouvrier. Pas de répression pour les ruptures de contrat. Le racolage de grève est non seulement toléré, mais encouragé.

En 1913, nouvelle étape qui accentue la mainmise de la politique sur le syndicalisme. Cette fois encore l'évolution est déterminée par une tentative de réaction légale. La fameuse affaire Osborne a posé la question de savoir si le membre d'une union peut être astreint à contribuer au soutien du Labour Party. La cour d'appel et la Chambre des lords ont déclaré la pression illégale. Alors un nouvel acte du Parlement est intervenu pour autoriser les Trades-Unions à utiliser

leurs ressources à des fins politiques sous certaines réserves. Théoriquement la décision doit être approuvée par la majorité des membres au scrutin secret. Les dissidents ne peuvent être obligés de contribuer à des versements politiques, ni voir de ce chef leur activité syndicale restreinte. Cette fois la porte est grande ouverte aux politiciens. On a vu l'an dernier comment ils en ont usé pour déclencher la grève générale en escamotant la consultation des travailleurs. C'est la manifestation la plus frappante, ce n'est pas la seule. Bien plus caractéristique encore est la statistique des journées de travail perdues par suite de grève : 16 millions en moyenne en 1906 ; 38 millions avant 1913 ; 71 millions de 1913 à 1918 ; 183 millions de 1918 à 1923. Autre trait non moins curieux, la plus grande partie des versements des Trades-Unions passe aux fantaisies démagogiques de leurs administrateurs. Ainsi les recettes des syndicats des chemins de fer se sont élevées en 1925 à plus de 700 000 livres dont 203 000 seulement ont été dépensées au profit des membres de l'Union.

Pour tenter de ramener les Trades-Unions aux sages traditions d'autrefois, le projet Baldwin ne s'embarrasse pas d'équivoques. Interdiction de toute grève politique et de toute grève de solidarité. Liberté absolue du travail individuel. Aucun syndiqué ne pourra être inquiété pour refus de participer à une grève. Interdiction des manœuvres de racolage et d'intimidation sous peine d'amende et de prison. Les cotisations politiques doivent être distinctes, avec des comptes publics qui permettront de dévoiler les subventions étrangères. Défense aux fonctionnaires de se syndiquer. Obligation pour les communes de ne faire aucune distinction entre les ouvriers syndiqués et les autres.

Le gouvernement anglais a la majorité voulue pour faire voter la réforme. Réussira-t-il à la faire passer dans les mœurs? C'est avant tout une question de durée. Le socialisme ne manquera pas de chercher sa revanche devant les électeurs qui décideront en dernier ressort. M. Baldwin l'a compris. Ce n'est pas par hasard qu'il annonce l'intention de donner le vote aux femmes en même temps qu'il déclare la guerre aux fauteurs de désordre. Du moment qu'il s'agit de sauver la marmite, n'est-il pas logique d'appeler les ménagères à la rescousse?

SAINT-BRICE.

LES LETTRES

LES LIVRES NOUVEAUX

Je pense que M. Henry Bordeaux a mis dans *le Barrage* toutes ses complaisances. Les idées qui lui sont les plus chères y sont défendues avec éloquence, et avec poésie. Il y célèbre la fidélité à la terre natale, la beauté de la vie agricole, la pureté des mœurs anciennes, et l'autorité des morts innombrables sur la petite troupe des vivants. Il y dénonce les méfaits du progrès matériel, les bassesses de la politique, le péril des cités, et la tiédeur religieuse. Voilà, pour un seul livre, bien des thèmes ! Il est vrai qu'ils sont naturellement liés ensemble, et se renforcent l'un l'autre. Pour cadre, c'est encore la montagne, l'Alpe baignée d'air frais, trempée de rosée et d'eau de neige, et baignée dans les aromes des herbes et des fleurs. Elle est propice aux méditations, et les symboles qu'on y construit participent de sa majesté. Elle a souvent bien inspiré Ramuz, comme M. Henry Bordeaux. Se souvient-on de cette *Séparation des races*, où l'on voyait comment des hommes, nés sur les versants opposés d'un mont, diffèrent de langage, de pensées, de coutumes, et se haïssent de ne pas se ressembler? *Le Barrage* m'a souvent fait songer à cette *Séparation des races*. Il est moins lyrique. Mais il est plus plein d'idées, et d'idées claires.

Dans les hauteurs, près du torrent de la Capucine, il y avait Vallon-le-Vieux, un village d'une trentaine de feux, dont les habitants, accoutumés à leurs masures, vivaient simplement, bien défendus contre les gens d'en bas par la difficulté des chemins. Ils n'avaient

pas beaucoup changé, depuis les ancêtres qui étaient venus, voilà des siècles de cela, se grouper autour d'un monastère. Ce n'était pas un village improvisé. Il s'était formé lentement. Et son cimetière était plein de morts.

Par décret d'utilité publique, Vallon-le-Vieux est condamné à disparaître. Il faut capter les eaux de la Capucine, les amasser dans un réservoir, au moyen d'un barrage plus fort que celui d'Eguzon ; et ainsi, on aura de la force motrice pour les trains qui relient Paris à la Méditerranée, et du courant pour éclairer la capitale. Mais Vallon-le-Vieux sera « noyé ». Cette menace bouleverse les montagnards. Peuvent-ils résister? Un vieil entêté comme Nicolas Hagard, le chasseur de chamois, les y engagerait bien. Mais ils seraient vaincus. Mieux vaut accepter une des trois propositions qui leur sont faites : indemnité en argent ; — reconstruction du village, plus bas, tel qu'il était ; — construction d'un nouveau village modèle, clair, hygiénique, bien tracé, pourvu, comme on dit, de tout le confort moderne, et soumis aux lois de l'urbanisme, une science nouvelle qui, depuis quelques années, devient très impérieuse...

La troisième solution prévaut ; et l'ingénieur Max Gal se met aussitôt à l'œuvre. Avant qu'on en arrive là, il y a eu des démarches du maire, Joachim Rebut, qui hésite, tergiverse, veut échapper aux responsabilités ; et les discours du sénateur et du député, Mariton père et fils, devant les montagnards assemblés. M. Henry Bordeaux a dû avoir les modèles de ces bonshommes sous les yeux de ces faux chefs qui, ou bien suivent leurs troupes, ou bien ne pensent qu'à eux-mêmes et se moquent des intérêts moraux de leurs électeurs. On ne voit qu'une figure intéressante, dans cette galerie de portraits : celle de l'ingénieur, homme d'action, homme d'aujourd'hui. Le romancier n'aime pas ces hommes-là, peut-être... Mais il les respecte.

Nicolas Hagard, le chasseur, s'est fait, vainement, l'avocat du passé, des traditions. Éloquent comme le paysan du Danube, il a montré le rôle de l'histoire dans la formation d'une patrie. M. Bordeaux a choisi pour épigraphe une phrase de Barrès dans ses *Cahiers* inédits : « Une terre n'est habitable que si elle a des morts. » L'ignorant Hagard a senti cela aussi. Et c'est une belle pensée, et juste et profonde. Nous autres, qui avons le cœur tendre, et qui nous tournons avec plus d'émotion vers le passé que vers un avenir qui ne peut être que ce vilain présent enlaidi, aggravé, nous sentons comme Hagard et comme Barrès.

Vallon-le-Jeune est né. Et tout va mal. Le passé est oublié, par des ingrats. Ici, le romancier a imaginé un beau symbole. Au moment

où l'eau a envahi Vallon-le-Vieux, les croix du cimetière se sont détachées de la terre molle, et se sont mises à flotter sur le lac. Alors, les montagnards se sont sentis pleins d'épouvante et de remords. La scène est impressionnante, et farouche. Elle irritera fort les architectes urbanistes qui déclareront que pas un d'entre eux n'est capable d'oublier le cimetière, sur les plans d'un nouveau village. On se demandera aussi si les paysans, qui allaient visiter les morts, ont pu ne pas penser à demander pour eux un nouvel asile. Oui, cela est invraisemblable. Mais quelle belle allure !...

Tout va mal. Les habitants de Vallon-le-Jeune, que nul souvenir n'attache à leurs maisons neuves, désertent peu à peu. Le village ne sera bientôt plus qu'un but pour les touristes. Déjà, les auberges s'y multiplient, en attendant les palaces. Les mœurs se gâtent. Vallon-le-Vieux était à l'abri des émigrants. Mais, pour bâtir Vallon-le-Jeune, on a fait venir des ouvriers étrangers. Deux d'entre eux ont attiré dans un fourré la jolie Josette Bize, qui s'impatientait de l'absence de son promis Gaspard, et qui prenait goût à la danse... Quand Gaspard revient, Josette, pleine de honte, court se noyer dans le lac ; elle est sauvée par le saint abbé Berger, qui meurt presque aussitôt, car il s'est jeté en sueur dans l'eau glacée. Il meurt en murmurant : « Le Décalogue, le Décalogue ! »

En effet. Contre le Progrès industriel il n'y a rien à faire. Les Max Gal l'emporteront toujours sur les Nicolas Hagard. M. Bordeaux a mis les deux hommes face à face, dans un tragique colloque, aux bords d'un lac où Hagard a entraîné l'ingénieur pour lui loger une balle dans le corps. Ce sont, avec la scène du cimetière, les pages capitales du livre. Hagard a compris que la résistance était vaine. Et il n'a pas tué l'ingénieur, parce qu'il s'est souvenu de Dieu. Oui, rien à faire contre l'envahissement du mécanisme. Mais contre les progrès des péchés capitaux, qui ont envahi Vallon-le-Jeune, il y a le barrage du Décalogue. Et le roman s'achève sur l'évocation de la foi religieuse, qui préserve les forces spirituelles.

*
* *

On peut admirer le génie de Dostoïevsky et de Tolstoï, et avoir horreur de leurs personnages, de ces âmes troubles et faibles, amoureuses de leur trouble, et de leur faiblesse, de ces êtres qui, à force de contempler la laideur de leurs péchés, finissent par les savourer avec gourmandise ; qui s'alanguissent voluptueusement dans le repentir, et dans l'humiliation ; et qui, peu s'en faut, commettraient des crimes pour goûter, ensuite, les joies amères de la pénitence...

Ces âmes, M. Robert de Traz a raison de les détester. Il vient de les maltraiter avec une vigueur exceptionnelle, et une sorte de cruauté qui ressemble à de la haine, dans un nouveau roman, *l'Ecorché*, extrêmement remarquable, et profond.

Une âme d'Occident, aveulie, dépouillée de toute fierté, de toute dignité sous l'influence pourrissante d'une âme dostoïevskienne, voilà son sujet. Pour que le microbe russe prospère, il lui faut un terrain propice. On ne saurait dire que l'étudiant genevois Marc Lepreux offre au mal une grande résistance. C'est un hésitant, un mou. Il prépare actuellement ses examens de médecine. Mais il avait, auparavant, beaucoup rêvassé. Il a voulu, un temps, convertir les nègres ; mais sa vocation n'a pas tenu. Il a donné ensuite dans le socialisme. C'est un inquiet... Il a son secret, qu'il soupçonne, et qu'il hésite à se révéler à lui-même. Il est lâche. Il a été lâche dès l'enfance, au collège. Ses actes, ses simulacres d'actes, ne sont pour lui que des *alibi*. Il ne veut pas laisser voir, ni voir son abominable lâcheté. Ces êtres-là, on en coudoie. Ils peuvent vivre et mourir honorés. Leur existence est appuyée sur le mensonge.

Quand Marc Lepreux a connu, à l'école de médecine, Olga, une étudiante russe, qu'il l'a aimée, et épousée, malgré sa pauvreté, son mensonge ne tiendra plus longtemps. Olga veut voir clair, en Marc. Pour pouvoir l'aimer davantage, qui sait? Elle cherche ses tares psychologiques ; elle suscite ses aveux, elle le dépouille, peu à peu, de tout ce qui lui faisait un vêtement d'être humain. En dessous, elle aperçoit la peur, l'ignoble peur. Oh! que cela est voluptueux ! Des pleurs, des frissons, le dégoût de soi-même, — quel ragoût... Elle introduit dans son ménage deux Russes, une brute et un traître. L'un humilie Marc par sa force physique, s'installe, menace, boit... L'autre le domine par sa ruse. Et à mesure, Olga le câline, le console, et l'aide à s'enfoncer dans l'ignominie. Elle accomplit là un travail soigné d'écorcheuse !

Jusqu'au jour où la nostalgie de sa race et de son pays, l'appel de la « mystique » russe font quitter brusquement la Suisse à Olga, elle s'enfuit avec le traître, un agent des Soviets.

Et la pitié? La sainte pitié tolstoïenne? La pitié russe? M. Robert de Traz m'a tout l'air de penser que c'est une comédie que les Slaves se jouent à eux-mêmes ; un petit plat dont ils se pourlèchent, mais dont ils ne donnent point à goûter aux Occidentaux.

Marc trouvera une consolatrice. Une jeune femme qui l'adore, et qui ne découvre en lui que des vertus. Et puis, il devient aveugle. Ainsi, il n'a pas besoin d'agir. Il a une excuse pour toutes ses lâchetés. « Aveugle ! Quel *alibi!* » L'Écorché a retrouvé une peau.

J'aime bien ce roman. C'est un bon révulsif contre le slavisme. M. Robert de Traz a écrit un livre utile, et qui est, de plus, un beau livre, dense et frémissant.

De ces Russes étranges, J. Kessel a su nous montrer quelques specimens bien caractérisés dans deux des trois nouvelles dont il a composé *les Cœurs purs*. La première nous fait faire la connaissance de *Makhno*. Makhno n'est pas un personnage imaginé. Son histoire a été contée, paraît-il, dans une revue russe publiée à Berlin ; et J. Kessel affirme que nous sommes exposés à le rencontrer à Paris, en ce moment. Je n'y tiens pas. Ce Makhno a été forçat. Il a eu des chaînes scellées aux poignets et aux chevilles. Quand il a été libre, c'était devenu un monstre. La révolution a fait de lui un chef, l'épouvante de l'Ukraine, un Attila, un Gengis-Khan. Il tuait volontiers ; il détruisait. Il faisait arrêter les trains, et prenait les voyageurs et les voyageuses, en troupeaux, pour divertir ses soldats. On hachait, à coups de sabre, ce bétail humain, et Makhno dansait sur les morceaux. Un jour, il trouve son maître. Une jeune Juive, d'une beauté admirable, qui ne se laisse pas effrayer ; qui lui caresse les mains ; qui rend soumis cet horrible fou. Il hait les Juifs, pourtant. Mais celle-ci... Et il l'épouse.

Dans *le Thé du capitaine Soghoub*, nous sommes à Paris. On y respire mieux. Un ancien officier de l'armée blanche, que la pauvreté a entraîné à de bien vilaines actions, rend visite à un ménage de vieux Russes, pitoyables et tendres. Sans doute, il se confesse, et il s'humilie ; mais ce n'est pas laid. Nous partageons la pitié des deux vieux. Cette histoire, en demi-teinte, — une silhouette dans un peu de brume, — est bien délicatement écrite.

La première des trois nouvelles est *Mary de Cork*, un épisode de la guerre d'indépendance irlandaise, brève et poignante. Elle a été publiée à part, voilà quelques années. C'est une manière de chef-d'œuvre.

Puisque nous sommes parmi des gens « estranges », comme eût dit Montaigne, signalons encore *le Fléau du savoir*, d'André Billy et Moïse Twersky. C'est comme le premier chant de l'épopée de Ménaché Foïgel, un petit Juif venu d'un de ces lointains « royaumes de Dieu », que les Tharaud ont si merveilleusement décrits. La documentation en est aussi exacte et riche que celle des Tharaud, et on la croirait puisée à la même source. Sur les rites, sur la dévotion passionnée, sur l'étroite et chaude existence familiale des communautés juives, immobiles dans le mouvant slavisme, que de renseignements pittoresques, et évidemment notés sur place...

Ce qui menace ces communautés, c'est le « fléau du savoir ». Il y a une jeunesse avide de connaître, à côté des vieillards en lévite dont les cheveux descendent en tire-bouchons sur les joues. Cette jeunesse-là ne croit pas que toute la science soit enfermée dans la sainte Thora et dans les livres rabbiniques. Elle a écouté la voix de l'Occident. Alors, elle se coupe les cheveux, elle s'habille comme les goïm ; et souvent elle s'enfuit vers les terres libres, vers l'Allemagne, et vers la France surtout, où l'on vit « comme Dieu ». Telle est l'aventure du petit Foïgel, qui quitte la Russie avec sa femme, au moment où il lui faudrait accomplir son service militaire. La façon dont il franchit la frontière, sous la conduite d'un bonhomme dont c'est l'état, est très curieuse et amusante. C'est un épisode de roman d'aventures, conté avec beaucoup d'humour. Voici Foïgel à Berlin ; voici Foïgel à Paris, dans le quartier de l'Hôtel-de-Ville. Il va essayer d'y vivre de son métier de tailleur. Les volumes qui suivront n'auront pas le même accent exotique, si singulier ; mais ils ne manqueront pas de nous intéresser. Après le livre de Bernard Lecache, *Jacob*, après le premier volume de Rabevel, il reste encore bien des choses à dire, sur cette petite colonie juive de Paris, timide, crasseuse, et ardente...

* * *

Une des meilleures biographies romancées qui aient paru en ces derniers temps est le *Hoffmann* de M. Jean Mistler. J'ai bien tort de dire biographie romancée. L'auteur nous avertit, dès la page de garde, qu'il a horreur de ce « genre bâtard, parodie de l'histoire et du roman. En vérité, la biographie romancée, quand elle n'est qu'une biographie « vivante », délestée de son appareil critique et du pédantisme bibliographique, et où l'auteur, par une sorte de divination, complète ce qu'il sait par ce qu'il pourrait savoir, ne mérite pas une condamnation aussi sévère... Le tout est de réussir. Et précisément, M. Mistler a réussi. Il n'a rien « ajouté » ; mais il a analysé, avec une pénétration remarquable, la formation du génie fantastique d'Hoffmann. C'est pour cela que, sans tomber dans les puérils excès du freudisme, il a longuement insisté sur l'enfance d'Hoffmann, dans le triste et froid Kœnigsberg. Hoffmann a été élevé par un vieil oncle bizarre ; il a grandi enveloppé de musique ; et une de ses tantes, si douce qu'il avait pu la surnommer Tourterelle, lui jouait du luth. Il a lu à douze ans les *Confessions* de Jean-Jacques, et les a relues, ensuite, une trentaine de fois. Son attention était telle, sur le texte mélodieux de l'enchanteur qu'une fois le lit du petit Hoffmann prit feu ; et lui, il continuait de lire. Il avait pour voisin un enfant, de

son âge, qui devint le poète Zacharie Werner, l'orageux auteur de *la Mère des Macchabées*. Mme Werner était folle. Et le petit Zacharie devait bien le devenir un peu.

Par là-dessus, une jeunesse pleine de misère, des semaines affamées, quelques amours malheureuses. Enfin, à trente-trois ans, Hoffmann rencontre celle qu'il allait aimer toujours. Mais il était marié. Et elle avait quatorze ans. On la donna à un goujat. Hoffmann rêva encore là-dessus. Et il se mit à écrire. Il avait une tête pleine de fantômes. Son fantastique, il le portait en lui-même. Ce n'était pas un thaumaturge, un magicien. C'était un homme dont l'imagination était fort échauffée par la vie, par la souffrance, et quelquefois par le vin du cabaretier Kunz. Un poète.

Le livre de M. Mistler démonte et classe tous les ressorts du génie d'Hoffmann de la façon la plus adroite. Son récit est constamment agréable, et d'un coloris fin.

La finesse, la délicatesse, la mélancolie, ce sont aussi les traits caractéristiques du dernier livre de M. Jean-Louis Vaudoyer, *Premières amours*. Trois récits. *Un vieil été*, c'est vraiment l'histoire d'un premier amour. Comment Robert Houssais, en vacances, est épris d'une petite Isaure, pendant que Jacquelain Lespinger, son ami, aime Gaby Houssais. Jolies amours ; fraîches tendresses. Mais un bellâtre sportif détourne à son profit l'attention des deux gamines ; et, pour se venger, — parce qu'ils sont aussi un peu curieux des mystères de la vie, — Robert et Jacquelain courtisent deux donzelles. M. Vaudoyer a l'art d'évoquer, en mots prudents et amortis, des réalités assez brutales... Bref, amours perdues, amours gâchées. Et on s'en souvient toute la vie.

La seconde, *Entre hier et demain*, est une sorte de « monologue intérieur ». Une femme jeune encore, mariée, maman, va revoir, ce soir, un homme qui lui plaisait, au temps des premiers bals ; qu'elle avait tout à fait oublié... Ce n'était pas de l'amour ; ç'aurait pu en être. Toute la journée, elle est troublée par l'idée de cette rencontre. Le romanesque endormi se réveille, remonte. Et puis l'homme paraît ; épaissi, médiocre, et, lui, ayant tout oublié. Déception. Apaisement. Sagesse. Le sujet n'est rien ; et sûrement pas neuf. La variation est bien jolie.

Enfin, *l'Amie du mort*. Un homme s'est tué pour une femme ; il n'a averti qu'un ancien compagnon de guerre, qui vient veiller à côté du mort. Cette femme, il la connaissait. Elle a été à lui ; il l'a dédaignée. Il sait ce qu'elle valait. Peu de chose. Mais celui qui est étendu là l'avait parée de tous les sortilèges de son imagination.

L'amour est illusion. M. Vaudoyer excelle à rajeunir de vieux thèmes, par un accent personnel, à demi étouffé.

M. Paul Renaudin a écrit un poétique roman, *le Maître de Froidmont*, qui, d'un certain point de vue, est une réplique au *Barrage*. Il oppose à une vieille race terrienne, enracinée depuis des siècles dans les Ardennes, celle des Berles, une jeune femme, une Roumaine, Mariora, amie de tout ce qui change, âme errante faisant son nid de toute chose. Guillaume de Berles, un rude homme, est pour ce qui dure, pour ce qui se transmet, pour les traditions inflexibles. Mariora, pour ce qui passe et ce qui change. Elle est le caprice et la poésie. Il est la raison pratique, et le préjugé solide.

Il se trouve que Mariora est devenue, malgré lui, sa belle-fille. Et puis son mari est mort, en recommandant à son père de veiller sur elle. Mais le vieux Berles la hait. Son fils est mort des suites d'un duel mystérieux, et il croit que Mariora a été infidèle. Il l'accueille mal. La grâce de la jeune femme adoucirait peut-être le vieux sanglier, si son second fils, Vivent, ne se mettait pas, à son tour, à aimer Mariora. La haine du vieux Guillaume se ranime, et il tue, non « par action », mais « par omission » Mariora, en ne la prévenant pas que le bateau sur lequel elle veut traverser un étang prend l'eau, et ne pourra pas la porter.

Il expiera son crime dans un couvent. M. Renaudin ne cache pas son antipathie pour les êtres durs, inadaptables, et rivés au passé. La grande loi, c'est qu'il ne faut pas faire souffrir, et, avant tout, il faut « avoir pitié du cœur des hommes », selon le mot du vieil Arkel.

Robert Kemp.

L'HISTOIRE

LE CARDINAL FRANÇOIS DE LA ROCHEFOUCAULD

Le cardinal François de La Rochefoucauld, l'un des princes que cette grande et illustre maison a donnés à l'Église, vit le jour sous Henri II et ne mourut que sous la minorité de Louis XIV. Maître de chapelle et évêque sous Henri III, cardinal et ambassadeur sous Henri IV, chef (on dirait aujourd'hui président) du Conseil sous LouisXIII, il eut encore cet honneur que, semble-t-il, il n'apprécia guère, de tenir sur les fonts baptismaux, le 4 octobre 1613, son petit-cousin, le futur auteur des *Mémoires* et des *Maximes*. En dehors de sa longévité, c'est une figure originale et attachante, et l'on doit savoir gré à son arrière-petit-neveu, le comte Gabriel de La Rochefoucauld, de nous l'avoir retracée (1).

L'histoire préfère ordinairement les grandes routes aux petits sentiers. Cependant, les visages connus s'éclairent souvent par les dessous inconnus, les paysages lumineux se colorent par des reflets de pénombre. Le cardinal François de La Rochefoucauld, ignoré des manuels, a vu de près les rois et les papes ; il a connu de plus près encore les favoris et les ministres, dont il a, pendant trois règnes, contemplé l'ascension et le déclin. Cet homme d'Église, par la distinction de son nom et le prestige de ses vertus (qui étaient réelles), fut amené lui-même à jouer un rôle politique, mais ce fut à son corps défendant, et voilà, sans doute, pourquoi sa mémoire a gardé quelque chose de terne et d'effacé.

(1) 1 vol. (Plon).

Dès son enfance, le jeune François de La Rochefoucauld fixa les yeux sur un modèle dont il ne devait jamais se détourner, et ce modèle fut un saint, Charles Borromée, dont sa mère était parente par alliance. Le grand et rude archevêque de Milan, tout embrasé de charité et de zèle apostolique, efface dans cette famille une tache de sang : le meurtre des représentants de la branche aînée des Pic de La Mirandole dont le grand-père maternel du cardinal, Galeotti Pic, n'avait pas craint de se rendre coupable. Crime qui n'était pas sans exemple dans la haute société d'alors. L'un des frères du cardinal de La Rochefoucauld, le baron du Luguet, devait, à son tour, être assassiné. Mais, à côté des figures ambitieuses et cupides, possédées par le démon du siècle, s'en montrent parfois d'autres qui expient et qui rachètent. La famille Borgia elle-même finit par produire un saint.

Lorsqu'en l'an de grâce 1579, le jeune François de La Rochefoucauld pénétra dans le palais archiépiscopal de Milan, il eut, dans une cellule, sous les combles, une vision inoubliable. Deux yeux le contemplèrent, « deux yeux bleus au regard droit et énergique, au milieu d'un visage affiné par les macérations, au teint pâle, au nez long et aquilin, encadré de cheveux noirs ». Trois ans auparavant, au cours d'une terrible épidémie de peste, tandis que le gouverneur avait fui, Charles Borromée n'avait cessé de parcourir sa ville, de visiter les malades, d'administrer les mourants. Pour n'être pas lui-même un agent de contagion, il se faisait précéder d'un porteur, chargé d'écarter les passants. Quand le fléau cessa, dans la ville dévastée, il fournit à plus de sept mille personnes des vêtements et un abri. Pour subvenir à ces besoins immenses, il vida son palais : meubles, tableaux, statues, fourrures, joyaux, tout alla chez les brocanteurs et les juifs. Dans la vaste et magnifique demeure élevée par Pellegrini, l'archevêque n'était plus que le premier des pauvres. On croit généralement que l'Église triompha sans peine de la Réforme, on s'imagine volontiers qu'elle n'eut aucun mal à préserver de l'hérésie les peuples latins. C'est qu'on ne soupçonne guère l'effrayant travail que surent accomplir autour d'eux — et, d'abord, sur eux-mêmes — les hommes comme Ignace de Loyola et Charles Borromée. Il fallut montrer que l'Église n'avait point dégénéré, et que, d'autre part, l'ancien idéal de pauvreté, de chasteté, d'obéissance, n'avait rien de chimérique, puisque des créatures de chair et d'os le réalisaient encore. Dur aux autres comme à lui-même, Charles Borromée n'eut de cesse qu'il n'extirpât les vices de son clergé, et ce zèle lui valut un jour un coup d'arquebuse dans le dos... Il n'est pas jusqu'à son peuple que l'archevêque n'entendît corriger. Usant

des droits temporels qu'il conservait encore, Borromée fit mettre en prison les concubins et les adultères... Voilà comment l'Église lutta contre la Réforme, en se réformant elle-même. Quand elle dit que la seule Réforme vraie fut celle-là, et que l'autre n'est que « prétendue », il faut bien convenir qu'elle est d'accord avec les faits. A l'exemple de son grand modèle, François de La Rochefoucauld devait être le promoteur et le principal exécuteur de la Réforme en France.

Le mérite de l'œuvre apparaît si l'on songe qu'à son retour de Milan, c'est à la cour d'Henri III que le jeune apôtre dut se rendre. Sa charge de maître de chapelle du roi l'y appelait. Il ne paraît guère y avoir apprécié qu'une seule personne, le grand aumônier, évêque d'Auxerre, c'est-à-dire le bon Jacques Amyot ; encore ignorait-il sans doute que le traducteur de *Plutarque* fût aussi celui de *Daphnis et Chloé*. Bien vite, le jeune abbé profita de sa nomination à l'évêché de Clermont pour invoquer un principe déjà singulièrement désuet, celui de l'obligation de la résidence. Réfugié dans son diocèse, il y trouva la guerre civile, dans laquelle, de l'humeur dont il était, il devait prendre aussitôt parti, sans le moindre ménagement. Comment demander à un catholique si ardent de n'être pas contre l'hérésie, contre le roi qui la tolère, s'il ne la protège pas, et, enfin, contre cet héritier du trône qui, ouvertement, la partage? Le jeune évêque de Clermont marche en tête de la Ligue ; il la susciterait, si elle n'existait pas. Ce n'est peut-être pas lui qui arme son frère aîné, le comte de Randau, gouverneur d'Auvergne, mais c'est lui qui le soutient et le relève aux heures de lassitude, et qui le rejette dans le péril, jusqu'à ce qu'il y meure. Même après l'abjuration du « roi de Navarre », François de La Rochefoucauld ne se rend pas et ce n'est qu'à la dernière heure qu'il daigne enfin se soumettre.

Henri IV, loin de lui en garder rancune (et c'est en de telles rencontres que l'on admire toute la sagesse et toute l'habileté du Béarnais), lui fait mille avances et n'épargne rien pour le gagner. Il demande et obtient pour lui à Rome le chapeau de cardinal. Mais est-ce le moyen de séduire cet homme intraitable, insensible aux grandeurs de chair? Le jeune prélat cherche longtemps un prétexte de refus honnête ; n'en trouvant pas, après des mois de silence, il se résigne enfin à prendre la route de Fontainebleau pour recevoir du roi la barrette. Au fond du cœur peut-être garde-t-il plus de méfiance que de gratitude. Jamais il n'aimera ce prince qui a tant de bâtards et qui le fait coucher dans une chambre décorée de femmes nues. C'est le roi, pourtant, et François de La Rochefoucauld est trop gentilhomme pour ignorer son devoir ou pour le méconnaître.

Le sens loyaliste s'alliera ici au sens chrétien pour suggérer la plus haute et la plus noble abnégation. Le cardinal de La Rochefoucauld saura faire taire ses répugnances et servir avec le plus humble dévouement. Il consentira le sacrifice le plus dur, celui de quitter son diocèse pour se rendre à Rome comme ambassadeur, et cet homme tout d'une pièce suivra docilement les instructions minutieuses qui lui seront données (car on l'a tout de suite vu, il n'avait rien d'un diplomate). Il s'agit de réconcilier le pape et le roi dans l'affaire de Clèves et de Juliers. La négociation est si longue et le pape a tant de plaisir à causer avec l'ambassadeur, que c'est à Rome que La Rochefoucauld apprendra l'attentat de Ravaillac.

Sous la Régence et le règne suivant, son influence, toute morale, grandira encore. Louis XIII, aussi pieux que son père était sceptique, éprouve pour le cardinal non seulement de l'estime, mais de la vénération. Comme c'est le personnage le plus éminent et le plus respecté du clergé, on le met sans cesse en avant, et dans les causes les plus ingrates, telles que les brouilles entre le jeune roi et sa mère. Ce rôle de conciliateur où un politique se fût brisé les reins, François de La Rochefoucauld l'assume avec une innocence tranquille et s'en tire, en somme, sans échec. La mère et le fils lui gardent toute leur bienveillance, et même toute leur gratitude. On s'habitue à le regarder comme un tampon, puis, si l'on ose dire, comme une sorte de vénérable bouche-trou, et dans la lutte des coteries et des clans de cour, lorsque l'on ne veut céder ni à l'un ni à l'autre, c'est au plus excellent et au plus désintéressé des neutres, au cardinal de La Rochefoucauld, que l'on fait appel. Entré ainsi au Conseil du roi, il est un jour invité à le présider, et ce serait un premier ministre s'il en avait, non seulement l'étoffe, mais les appétits. Il en est bien éloigné ; c'est d'abord un refus respectueux qu'il oppose au roi ; les scrupules de sa conscience lui font même se demander si les fonctions de ministre peuvent bien se concilier avec la robe épiscopale. Il ne se rend que sur un ordre formel de Louis XIII ; mais pas plus qu'il ne goûtera l'honneur de sa charge, il n'en soupçonnera les ressources ni les avantages.

Pendant ce temps, au bas de la rampe, un jeune ambitieux se morfondait. Armand Vignerod du Plessis, évêque de Luçon, que le cardinal de La Rochefoucauld tenait pour un simple parvenu, se demandait comment, de conseiller de la reine mère, il arriverait à être celui du roi. La réconciliation, entreprise par le cardinal, faisait admirablement son affaire ; il n'avait même pas d'autre « moyen de parvenir ». Aussi était-il plein de sollicitude et même de zèle obséquieux pour l'homme en place. La façon dont il réussit à se

faire bien voir de La Rochefoucauld est assez étonnante pour qu'on la rappelle : ce fut par des livres de théologie, par des écrits de controverse contre les protestants. Ce n'est pas Richelieu théologien qu'a retenu la postérité, mais c'est Richelieu théologien qui a su plaire au cardinal de La Rochefoucauld. A aucun moment, le prince de l'Église ne supposa que c'était pour tromper une ambition dévorante que ce jeune et obscur confrère s'appliquait ainsi à la science divine, et sans doute ignora-t-il toujours la devise italienne que le futur grand homme se bornait à pratiquer : *Infarinarsi di teologia, è fare un fondo di politica...*

Il ne faudrait pas connaître l'humanité pour s'étonner que Richelieu, bien que fort mielleux jusqu'à la fin envers son vénéré prédécesseur et collègue, lui ait, néanmoins, gardé rancune. Ses *Mémoires* en témoignent : il ne lui pardonna pas d'avoir attendu. A l'en croire, La Rochefoucauld n'avait été appelé aux affaires que pour l'en écarter. Il y a, d'ailleurs, beaucoup de vraisemblance dans cette conjecture, mais ce n'était pas de La Rochefoucauld qu'émanait le calcul, — il en était bien incapable, — c'était de La Vieuville qui, sous La Rochefoucauld, était le véritable premier ministre. Le pauvre cardinal ne fut, lui, qu'un instrument parfaitement inconscient entre les mains des deux intrigues opposées.

La revanche de Richelieu devait être prompte. Comment on démonte un à un ses adversaires, comment on démolit les hommes en place pour leur succéder, le grand politique va nous le montrer. La leçon est vraiment merveilleuse. Une campagne de presse (mais oui : déjà), un libellé commandé au pamphlétaire Langlois de Faucan, dépeint les ministres comme de vieux barbons, reproche à La Rochefoucauld d'avoir eu un grand-père et un père protestants (alors que c'étaient son oncle et son cousin), enfin accuse La Vieuville de rapines et d'exactions. Comme le roi n'entend pas raillerie en cette matière, La Vieuville est arrêté et la voie, devant Richelieu, s'ouvre toute grande. Il peut enfin parler au roi et, désormais, il le tient ; il lui montre la pusillanimité, les tâtonnements puérils de ses ministres dans l'affaire de la Valteline ; il le séduit en lui faisant entrevoir une ère de grandeur pour la monarchie. Jusqu'ici, les vieux conseillers d'Henri IV, les Brûlart, que Louis XIII a conservés, ont bonnement voulu la paix ; c'est à la guerre que Richelieu le pousse. Mais tandis que le cardinal de La Rochefoucauld, qui veut aussi la guerre, la comprend d'une façon simple et homogène, la guerre aux protestants à l'extérieur comme à l'intérieur, Richelieu, lui, conçoit un plan à renversement, audacieux et singulier, un jeu double et contradictoire : combattre les protestants à l'intérieur, les soutenir à l'exté-

rieur. On s'accorde généralement à reconnaître le succès de ce plan et même à célébrer sa grandeur, bien que certains lui reprochent de n'avoir paré au danger immédiat (le triomphe de l'Autriche) qu'en préparant pour l'avenir un plus grand péril (l'élévation de la Prusse).

En attendant, l'homme de génie n'avait fait du pauvre religieux qu'une bouchée. Jamais le cardinal de La Rochefoucauld ne se douta du tour que lui avait joué celui qui se disait et qui était vraiment, jusque-là, son protégé très humble. S'en fût-il même douté qu'il y eût peut-être souscrit. Richelieu et lui s'entendaient, au fond, sur ce point que La Rochefoucauld n'était qu'un homme d'Église peu fait pour la politique, à laquelle il était venu, malgré lui, tandis que le contraire était vrai pour Richelieu. Retourner à l'Église et, désormais, n'en plus sortir était le plus cher des vœux de La Rochefoucauld. Richelieu crut s'en débarrasser en ouvrant devant lui une carrière immense et qui devait, en effet, absorber ses dernières forces : la réforme des ordres religieux. Il combla d'aise ce grand et vigoureux vieillard, ramené ainsi à son premier but et à la seule mission pour laquelle il se sentît créé. Entre temps, le cardinal de La Rochefoucauld s'attachait à la censure des livres et c'est à sa demande, non pas à celle du P. Garasse, qu'une lettre de cachet fut lancée contre Théophile Viaud, ou de Viaud. Le dix-neuvième siècle s'est ému en faveur de ce poète, qui, en effet, ne manquait pas de talent. Mais quand on le représente comme une victime de l'Inquisition, et ses juges comme des Torquemada, on dépasse vraiment la mesure. Ce n'était pas pour ses œuvres avouées, celles que l'on admire aujourd'hui, que Théophile fut condamné, mais pour un recueil clandestin et obscène, *le Parnasse satyrique*, dont il n'était d'ailleurs pas le seul auteur (il y avait avec lui Colletet et un certain Berthelot). Or, ce recueil est indéfendable ; en dehors des diffamations grossières qu'il contient, sa crudité de style est telle qu'aujourd'hui encore, et malgré toutes les audaces auxquelles nous sommes habitués, sa publication intégrale serait impossible.

C'est ainsi que le cardinal de La Rochefoucauld, athlète infatigable, lutta jusqu'au bout et sans crainte de se faire des ennemis, contre les erreurs et les perversions de son temps. Pourquoi cette figure, énergique et belle, demeure-t-elle, malgré tout, de second plan? M. Gabriel de La Rochefoucauld, qui a su résister à la tentation de la mettre au premier, en distingue fort clairement les raisons. Les grands premiers rôles l'effacent : en politique, Richelieu, en science théologique et en littérature, Bellarmin (on pourrait ajouter saint François de Sales). Le cardinal de La Rochefoucauld n'avait ni génie, ni même peut-être de talent — il n'est pas jusqu'à

ce petit mauvais sujet de Retz qui ne l'éclipse. Mais c'était assurément un saint. En son temps, du moins, on fut unanime à le tenir pour tel et lorsqu'il mourut, le 14 février 1645, les religieux qui le veillaient firent chacun leur effort, dit le P. de La Morinière, « pour en avoir quelque relique : on lui coupa la barbe, les cheveux, les ongles. Ceux qui ne pouvoient en avoir autre chose y faisoient toucher du linge et des mouchoirs, tant on étoit persuadé de sa sainteté et qu'il étoit infailliblement dans la gloire des bienheureux ».

Cependant, jamais la cause de sa béatification ne semble avoir été introduite. Ici encore, François de La Rochefoucauld a peut-être été méconnu, effacé par une sainteté, sinon plus éclatante, du moins plus séduisante, celle du grand évêque de Genève, déjà nommé, saint François de Sales. Depuis, la pourpre du martyre a revêtu deux autres La Rochefoucauld, François-Joseph, évêque de Beauvais, et Pierre-Louis, évêque de Saintes, massacrés tous deux aux Carmes, en septembre 1792, et béatifiés le 17 octobre dernier. Les petits-neveux n'appelleront ils pas à eux le grand-oncle?

Paul Ballaguy.

LES SCIENCES

LE CINQUANTENAIRE DU PHONOGRAPHE

Cinquante ans ! Voici déjà cinquante ans que fut produite, pour la première fois, cette admirable machine parlante, cette merveille de géniale simplicité qu'est le phonographe, construit pour la première fois par Edison, en l'année 1877.

Je m'en souviens comme si c'était d'hier. J'étais alors (hélas ! cela ne me rajeunit pas !) élève de mathématiques élémentaires à la célèbre école de la « rue des Postes ». Un soir on nous annonça une conférence sur une invention nouvelle : le phonographe, machine qui, paraît-il, enregistrait et reproduisait la parole et la musique.

Nous étions tous dans une grande salle. Le représentant d'Edison, après une courte et substantielle explication, mit sur la table un appareil extrêmement simple : un cylindre mobile suivant son axe et autour de son axe, à l'aide d'une manivelle actionnant une vis. Devant ce cylindre, un petit organe, grand comme une montre, surmonté d'un cornet de carton. Sur le cylindre était enroulée une feuille de papier d'étain... et c'était tout.

Le conférencier s'approcha du cornet et, tout en tournant la manivelle, il prononça d'une voix éclatante, ces simples mots :

« Le phonographe a l'honneur de vous présenter ses respects. »

Cela fait, il tourna la manivelle en sens inverse pour ramener devant le cornet le commencement de la feuille d'étain. Alors il tourna de nouveau sa manette, et l'on entendit, au milieu d'un

silence de mort, ces mots articulés d'une voix de polichinelle enroué et qui semblait sortir des entrailles de la terre :

Le phonog...aphe a l'honneu... de vous présenter ses respects.

C'était donc vrai ! L'enregistrement de la parole était trouvé ! C'était donc la conservation de la voix des êtres chers qui pourraient ainsi se faire entendre après leur mort ; c'était le « pont » jeté entre le passé et l'avenir.

Oh ! l'appareil n'était pas, à son origine, ce que nous voyons aujourd'hui. Comme substance enregistrante, il y avait une feuille de fort papier d'étain enroulée sur le cylindre. Elle fut bientôt remplacée par un cylindre fait, tout entier, d'une substance plastique, d'une sorte de cire durcie, qui recevait l'impression du style fixé à la plaque vibrante, et qui, quand ce style repassait dans les inégalités du gaufrage qu'il avait ainsi reçu, reproduisait identiquement les vibrations originales. C'était déjà mieux, et « la voix de polichinelle » s'améliorait. Mais ces cylindres, ces « rouleaux » comme on les appelait familièrement, étaient encombrants. Aussi furent-ils remplacés par des *disques* que l'on installait sur l'appareil où ils étaient entraînés par un mouvement d'horlogerie ; l'appareil lui-même changeait de nom et s'appelait graphophone, puis gramophone. Les disques, plus faciles à conserver, moins encombrants, étaient en matière plastique pour l'enregistrement ; mais ceux qui étaient vendus pour la restitution des sons, pour l'audition, étaient en ébonite durcie, reproduits d'après les premiers par l'intermédiaire de moulages galvanoplastiques.

Jusqu'à ces derniers temps les auditions, bien que grandement améliorées, étaient cependant loin d'être parfaites. Certes, les morceaux de chant reproduisaient fidèlement la voix du chanteur ; il en était de même des soli d'instrument : violon, clarinette, violoncelle, etc... Mais l'enregistrement « avantageait » les solistes aux dépens de l'accompagnement. Les accompagnements de piano, en particulier, étaient ternes et étouffés. Cela tenait à ce que les solistes jouaient, pour ainsi dire, dans le pavillon de l'appareil enregistreur, tandis que le piano de l'orchestre d'accompagnement, forcément à distance, ne se faisait inscrire qu'imparfaitement par le style qui gaufre la plaque tournante.

Mais, depuis ces derniers mois, tout cela a changé, grâce au concours de l'omnipotente T. S. F. Maintenant, au lieu de chanter dans le pavillon de l'instrument, les solistes et les accompagnateurs chantent et jouent dans une pièce au milieu de laquelle se trouve un microphone, le même microphone qui sert d'organe collecteur des

ondes sonores pour la transmission des concerts par téléphonie sans fil. Ces ondes sonores sont toutes, également et sans privilèges, saisies et transmises par le microphone qui les envoie dans un circuit où elles peuvent être amplifiées par des lampes à trois électrodes, par les méthodes ordinaires de la T. S. F., et, de là, elles arrivent dans un haut parleur dont la membrane vibrante porte le style qui les inscrit matériellement sur le disque du gramophone.

Dans ces conditions, l'inscription est merveilleuse. Il faut entendre ces exécutions d'orchestre où l'on peut « suivre » individuellement chaque partie ; il faut entendre la reproduction des morceaux de piano où le timbre de l'instrument est reproduit avec la netteté et l'éclat de ses sons cristallins. Les concertos les plus difficiles, les plus chargés de traits rapides, qui exigent la virtuosité la plus grande sont rendus avec une fidélité sans égale. Et quand il s'agit d'un morceau de chant, l'accompagnement en est rendu exactement avec l'intensité que lui donne l'artiste, et non pas, comme auparavant, à l'avantage exclusif du chanteur.

La partie mécanique du gramophone a aussi reçu de notables perfectionnements. Au lieu d'un mouvement d'horlogerie qu'il fallait remonter après chaque morceau, c'est un petit moteur électrique, branché sur le secteur, qui entraîne le disque d'un mouvement parfaitement uniforme, par le simple jeu d'un commutateur. La forme, la nature du diaphragme auquel est fixée la pointe qui suit le tracé hélicoïdal gaufré sur le disque ont, également, été l'objet d'études patientes, et l'on peut dire qu'à l'heure actuelle l'instrument est bien près de la perfection.

Cependant, lui reste-t-il encore des progrès à faire? Oui, certainement. Tout d'abord il faut accroître la durée des auditions qui sont limitées aux dimensions des disques et qui durent tout au plus quelques minutes. Il est, à l'heure présente, impossible d'enregistrer une conférence d'une heure ou un acte d'opéra, à moins de le faire sur plusieurs disques consécutifs, ce qui coupe l'audition quand on la reconstitue. On peut bien, il est vrai, augmenter le diamètre de ces disques : mais ils deviennent encombrants et d'un maniement malaisé.

Ce qu'il faudrait réaliser, ce serait le phonographe enregistrant les sons sur une bande continue, comme les films cinématographiques : c'est d'ailleurs dans ce sens que sont tournés les efforts persévérants et éclairés des chercheurs. Il est vrai que la solution du problème est difficile ; mais nos physiciens sont assez ingénieux, nos ingénieurs assez savants, nos ouvriers assez habiles pour triompher de tous les obstacles.

*
* *

Quel est l'inventeur du phonographe?

La réponse à cette question que le cinquantenaire de l'instrument amène sur toutes les lèvres est assez délicate à donner.

Incontestablement, le premier appareil qui ait été construit et qui ait parlé est dû à Edison, qui l'a fait breveter à la fin de 1877 ou au commencement de 1878. Cela, c'est un fait historique, contre lequel rien ne peut aller : *contra factum, non valet argumentum*, disaient les philosophes scolastiques.

Mais ce qui est vrai également c'est que, huit mois auparavant, un Français de génie, Charles Cros, avait déposé à l'Académie des Sciences un pli cacheté dans lequel était contenue la description complète du phonographe. Tout y était, tout : le double mouvement de rotation et de translation du cylindre enregistreur, le style invariablement relié à la membrane vibrante et qui « gaufrait » la matière plastique dont le cylindre était recouvert, le tracé en spirale réalisé sur le cylindre lui-même. Ce n'était pas une vague conception : c'était un projet complet, parfaitement mis au point et minutieusement décrit. Mais ce n'a été qu'un projet, malheureusement. Le pli cacheté qui le renfermait était trop bien « cacheté », et Edison a pu prendre son brevet.

Assurément, c'est Cros qui a été le premier à concevoir le magique instrument aujourd'hui si répandu ; il ne lui a manqué que les moyens matériels de pouvoir l'exécuter. Et cela montre une fois de plus combien il est regrettable que dans une société moderne, qui se dit démocratique, il n'y ait pas possibilité pour un inventeur de pouvoir être mis à même de réaliser son idée.

Car, disons-le bien : la réalisation est la chose essentielle. Comme le disait le regretté capitaine Ferber, aux débuts de l'aviation : « Concevoir un avion, ce n'est rien ; le construire, c'est peu ; l'essayer, c'est tout. »

Charles Cros, si l'on considère la conception complète du phonographe, est donc bien le père de cette merveilleuse machine parlante. Mais celui qui l'a produite, qui l'a construite, qui l'a lancée, c'est toujours Edison.

Charles Cros était, d'ailleurs, un véritable génie précurseur : il savait tout, il s'occupait de tout, il trouvait tout ; il pouvait se montrer tout à la fois poète et homme de science. Et, puisque nous parlons de ses inventions, il en est une dont personne ne peut lui contester la priorité, c'est celle de la photographie en couleurs, par la

superposition de trois photographies monochromes, teintées chacune d'une des trois « couleurs fondamentales » et qui, par la combinaison de leurs teintes élémentaires, donnent à l'œil la sensation des teintes les plus complexes de l'objet à reproduire. Il avait découvert ce procédé en même temps qu'un autre chercheur, Ducos du Hauron. Tous deux, sans se connaître le moins du monde, avaient, chacun de son côté, cherché et *trouvé* cette solution si ingénieuse du problème de la reproduction photographique des couleurs naturelles.

Aujourd'hui, bénéficiant des progrès énormes réalisés dans la technique photographique et dans la fabrication des plaques, le procédé s'est perfectionné. Grâce aux recherches et à l'ingéniosité des frères Lumière, le *procédé trichrome* s'est simplifié : au lieu d'exiger la manipulation et le repérage difficile des trois plaques superposées, les grains de fécule colorés de Lumière permettent de réduire l'opération à l'exposition et au développement d'une seule plaque. Mais c'est toujours le principe des trois couleurs fondamentales qui est appliqué, et ce principe est dû, sans conteste, à Charles Cros et à Ducos de Hauron.

Mais tel qu'il a été conçu par Charles Cros et réalisé par Edison, le phonographe ne comporte aucun organe utilisant les découvertes récentes de la science moderne. Aucun détail, ni dans son principe, ni dans son exécution, ne fait appel, soit à l'électricité, soit au magnétisme, soit aux nouvelles radiations : il est uniquement basé sur les lois de l'acoustique, sur celles des vibrations matérielles des corps sonores. Et ces lois étaient connues à la fin du seizième et au commencement du dix-septième siècle : Descartes, le P. Mersenne, le P. Kircher les avaient développées et étudiées à fond. D'autre part, au point de vue des moyens d'exécution, on savait, à cette époque, construire d'excellents mouvements d'horlogerie et préparer des matières plastiques, cires et arcansons.

Le phonographe *aurait donc pu être inventé sous Louis XIII.* Pourquoi, malgré tant de savants qui brillaient à cette époque, ne l'a-t-il pas été? C'est que, pour susciter, pour faire naître, pour faire grandir une invention, il ne suffit pas d'un cerveau : il faut un « milieu inventif ». Ce milieu n'existait pas alors : il existe aujourd'hui ; et c'est, sans nul doute, la raison qui a fait retarder de plus de deux siècles l'invention de cet instrument à la fois simple et génial.

Alphonse Berget.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

M. L'ABBÉ JULES LEMIRE

La désignation de M. Daniel Vincent pour le siège vacant de sénateur du Nord a chagriné M. l'abbé Lemire. Ou du moins les amis de M. l'abbé Lemire. Ceux-ci pensaient, en effet, que leur candidat, après avoir pendant trente-cinq ans représenté à la Chambre le département du Nord, pouvait goûter au Sénat un repos bien gagné. Hélas, le siège vacant de M. Pasquet ne revenait point à la région des Flandres, et M. l'abbé Lemire va donc encore demeurer à la Chambre.

Cette petite affaire a ramené à une actualité assez fugitive, d'ailleurs, le célèbre « aumônier du bloc ». Peu de monde, en effet, se souvient de M. Jules Lemire, que son état de santé tient éloigné de la Chambre. Trop de collègues nouveaux sont dans cette assemblée, ignorant tout de son passé, retenus par des problèmes peu immédiats, par des préoccupations quotidiennes : c'est dire qu'il ne connaissent plus M. l'abbé Lemire. Et ceci encore est un petit chagrin pour celui-ci, car il aime mieux être discuté qu'inconnu, même si la sympathie qui l'entourait était de qualité médiocre, n'était même que de la curiosité bienveillante. Car — et c'est là le malentendu tragique de sa carrière — M. l'abbé Lemire ne fut jamais aimé vraiment par les gauches, qu'il aime tant, et il se méprenait profondément sur le sentiment qu'il inspirait aux radicaux et aux socialistes. Sa soutane étonnait un peu les nouveaux. Les primaires de l'extrême gauche, qui savent que le presbytérien ne peut être que l'abbé du château, regardaient avec des yeux étonnés ce prêtre qu'on leur avait dit être « républicain ». C'est cet étonnement flatteur qui perdit

M. l'abbé Lemire. Il siège à la gauche radicale, ce qui est une façon pour lui de montrer aux gauches, à sa chère gauche, qu'il n'a pas de préjugé, et qu'il déteste bien la droite, et même le centre, trop voisin de la droite. M. l'abbé Lemire, ayant donné ces gages, s'est réjoui que les gauches voulussent bien considérer qu'un prêtre pouvait tout de même être républicain, et il a essayé dès lors de leur prouver la gratitude qu'il avait de cette considération. De là son inscription à la gauche radicale. De là ce sourire ravi qu'il avait lorsqu'on l'appelait l'aumônier du bloc, de là bien d'autres manifestations comme celles qu'il fit contre les subventions aux écoles libres, ou en faveur des lois laïques qu'il appelait des lois de liberté. De là tous ces sacrifices, qui n'étaient pas pour lui des sacrifices, d'ailleurs. Il se passait en lui un peu de ce qui se passe chez M. Herriot, toutes proportions gardées, et sa faiblesse était la même faiblesse, et son illusion la même illusion. M. Lemire n'est pas un mauvais homme, et nous admettrons qu'il est incapable de transiger avec une vérité fondamentale dont il a la charge et la responsabilité. M. Herriot a, lui aussi, dans le fond de son cœur, un sentiment du devoir national qu'il déplore de ne pouvoir exprimer comme il conviendrait. Mais l'un et l'autre sont incapables de résister à l'acclamation de la foule, au suffrage de la masse, qui leur semble le fondement de tout droit et de toute mystique supérieure. Ils ne se rendent point compte que les gestes qu'ils multiplient dans ce but sont en pure perte, que cette foule, à laquelle ils ont tout sacrifié, est obscure, ingrate et brutale, que ni l'un ni l'autre n'ont trouvé, durablement, le chemin de son cœur, et que la moindre résistance à une capitulation plus complète, l'hésitation devant un geste plus hardi qui serait irréparable effaceront le patient résultat de tant d'illusoires faiblesses, et de tant d'imprudentes complaisances. Mais oui. Il convient de le répéter, au risque de chagriner M. l'abbé Lemire, car ceci marque toute l'inanité de sa carrière parlementaire. Cela dit au cas où M. l'abbé Lemire aurait cru vraiment remplir une mission parlementaire, et prétendrait être autre chose qu'un député d'arrondissement. Les sentiments de ses collègues de la droite et du centre ne lui étaient pas inconnus : une surprise attristée, une sorte de commisération pour des égarements regrettables, étaient autrement amers à M. l'abbé Lemire qu'une hostilité déclarée et qu'une truculente ou sévère appréciation. Mais il faisait profession de mépriser ces opinions de gens rétrogrades et attardés. Il escomptait être définitivement accepté par les « républicains » comme un homme de progrès. Et c'est là qu'il se trompait. Les déclarations de M. Lemire, exactement, amusaient les socialistes. Parmi les radicaux, je ne crois pas sûr qu'il n'en fût point qui ne se scandalisèrent parfois dans le fond de leur âme; les autres se divertissaient surtout comme

d'un passe-temps passager de ce prêtre qui faisait l'apologie de leur école, de leur politique, de leur conception morale de la société laïque, et ils se divertissaient franchement surtout de la tête que faisait la droite à toutes ces manifestations. Par ailleurs, M. Lemire, apôtre du bien de famille, du foyer ouvrier, des œuvres sociales d'hygiène et d'éducation, était connu comme une âme généreuse et respecté à ce titre : mais son erreur était de croire que la faiblesse reconnue de son caractère, et son goût un peu puéril des acclamations des gauches, fortifiassent, même et surtout auprès des gauches, ce respect et cette considération. Les socialistes sont de durs doctrinaires qui ne transigent pas avec leur doctrine, et l'on sait comme ils ont cruellement bafoué les radicaux : ils se servent des autres, et on les sert. C'est tout. M. Lemire pouvait de temps en temps corroborer une de leurs thèses et leur apporter un renfort précieux. Mais il n'était pour eux — à moins qu'il n'eût apostasié et reconnu la supériorité définitive, exclusive de l'évangile marxiste sur l'autre — qu'un clérical attardé dans une poussiéreuse routine. Eh! oui. Un clérical. Le cléricalisme ne se détaille point. M. l'abbé Jules Lemire est un clérical. Et je crois que ce sentiment de ses amis est ce qu'il peut y avoir pour lui de plus cruel. Être acclamé à gauche n'est rien. Une acclamation, c'est une manœuvre qui n'a de portée que pour un but déterminé. Mériter ces acclamations, c'est une opération à recommencer tous les jours, sur de nouvelles bases. On n'a jamais bien mérité de la révolution et de la libre pensée qu'à condition d'en être sans réticences, et d'être décidé à tout pour aller jusqu'au bout. M. l'abbé Lemire n'en est pas là. Aussi il n'est qu'un clérical, qu'un réactionnaire. Et pareillement les gens de la gauche radicale sont, pour les vrais libres penseurs et les vrais révolutionnaires, des cléricaux et des réactionnaires. Les vieux collègues, par courtoisie, ne diront pas cela à M. Lemire. Mais les jeunes, les nouveaux venus, ceux qui n'ont ni tradition, ni courtoisie, le penseront. Et M. l'abbé Lemire, s'il savait vraiment cela, ferait sur terre la partie la plus douloureuse peut-être de son purgatoire.

M. l'abbé Lemire est donc ainsi, à Paris. Il a rempli une carrière un peu vaine, et l'apostolat qu'il a tenté n'a point donné de fruits — comme le jardin du Phocéen. Mais M. l'abbé Lemire est-il vraiment un apôtre, a-t-il vraiment essayé une formule politique nouvelle, et tenté cette réconciliation impossible de la démocratie, fondée sur le nombre, le désordre et les instincts, et de la foi basée sur l'unité, la discipline intérieure, et l'ordre? D'aucuns, qui sont assurément des malveillants, affirment que M. l'abbé Lemire n'est pas autre chose qu'un excellent député d'arrondissement. Évidemment, c'est quelque chose que d'être un excellent député d'arrondissement. M. l'abbé Lemire est dévoué

à ses mandants. Il tient, presque autant qu'à son mandat législatif, à son écharpe de maire d'Hazebrouck, et encore plus — ce qui l'honore — au ruban rouge qui lui a été décerné, comme maire d'Hazebrouck, devant l'ennemi. Mais, tout de même, être un excellent député d'arrondissement, c'est tout un programme, et cela révèle un état d'âme.

Un prêtre catholique peut-il être un excellent député d'arrondissement? M. l'abbé Lemire, un jour, prit cordialement par le col un député de Paris nommé Levraud, un radical de la grande époque, qui avait conspiré contre l'Empire et qui avait fait de la prison, pour délit de société secrète, et comme on s'étonnait : « J'aime bien Levraud, dit-il, parce qu'il est arrondissementier. » Voilà donc le goût de M. Lemire : il aimait Levraud; à Hazebrouck, il s'était constitué une clientèle très démocratique. Il était contre le château. Il était exactement contre Plichon. Plichon, c'était le grand patron de Bailleul, l'autocratie industrielle. M. Lemire n'aimait pas du tout Plichon : « Plichon n'est pas un homme », disait-il. Et quand on s'étonnait qu'il lui préférât M. Émile Combes, il déclarait qu'il aimait M. Emile Combes en tant que citoyen et que républicain, et non pas en tant que prêtre. M. l'abbé Lemire professait donc le droit imprescriptible de l'homme à deux consciences, deux consciences parallèles et qui s'ignorent, et sa conscience républicaine était une asymptote qui se rapprochait de l'autre, sans la rejoindre jamais. Mais aussi bien M. l'abbé Lemire ne déclarait point tellement dans son catholique pays des Flandres qu'il aimait M. Émile Combes, ni M. Rouvier, ni M. Merlin. Il eut même une mésaventure cruelle. Lorsque le régime de son cœur cambriola les tabernacles, les Flamands catholiques résistèrent. Un boucher, à Ghywelde, fut tué. M. Lemire fut dans un grand embarras. Le Lemire républicain et député d'arrondissement vénérait le sous-préfet. Le Lemire prêtre ne pouvait réprouver le catholique qui était mort en martyr pour sa foi. Cependant qu'il tergiversait, Plichon, l'odieux Plichon, l'homme de la droite, vint apporter aux cendres du boucher de Ghywelde l'hommage ému de la Flandre catholique. L'abbé Lemire était dans l'assistance, comme député d'arrondissement, et les droites s'inquiétaient, mais les gauches demeuraient hostiles. L'alerte passée, l'abbé Lemire opta pour les gauches, c'est-à-dire pour le sous-préfet et pour les gendarmes. Il fit appel à M. Daniel Vincent pour le cautionner définitivement à gauche. M. Daniel Vincent accourut. Il ne voyait pas d'inconvénient à déclarer publiquement qu'il tenait M. Lemire pour républicain. M. Daniel Vincent est un galant homme et qui aime à faire plaisir. Comme c'est un esprit très fin, un philosophe et un humoriste, et l'un des psychologues les plus pénétrants du Parlement, il goûta certainement la saveur de cette situation, et en mesura le profit, qui n'était pas, intégralement, pour M. l'abbé Lemire.

Les droites flamandes en furent quittes pour admirer la souplesse ingénieuse de M. Daniel Vincent, sa largeur d'idées, son indépendance, son adresse et son sens politique, et pour lui donner leur sympathie. M. l'abbé Lemire en recueillit une estampille définitive. Il demeura brouillé avec les « réactionnaires », ce qui lui fit une assez curieuse situation. Et avec son évêque par surcroît. Mais M. Lemire n'aimait point non plus son évêque. Il ne le trouvait pas assez gallican. M. Lemire est gallican. C'est son droit. Il professe que le gallicanisme a sauvé la France d'un protestantisme national, ce qui n'est point sot, et quand il rencontre un prêtre qui manifeste à l'égard du pape son indépendance, il dit : « C'est un brave homme. Il a un rabat... » Du moins, il pensait ainsi. Depuis lors M. l'abbé Lemire s'est réconcilié avec Rome : la guerre a eu ce résultat d'aplanir bien des difficultés, et l'heure n'était plus où M. Lemire, interdit par son évêque, respirait avec délices le bouquet que ces dames de la Halle lui avaient offert en manière de consolation. A ce moment-là, M. Lemire mariait volontiers ses collègues radicaux et francs-maçons, qui pensaient qu'être mariés par lui c'était une manière en somme assez laïque de passer par l'Église. La messe de M. l'abbé Lemire, tout de même, ce n'était pas une vaine messe : c'était une façon de messe républicaine et laïque. M. Lemire n'était pas offusqué de cette appréciation qui était déjà pourtant une sorte de châtiment. De châtiment courtois et cordial. Il devait en avoir un autre : c'était de se rendre compte un jour que tous les adversaires de l'Église distinguaient entre le catholicisme et lui, et peut-être aussi d'avoir compris qu'il avait été obligé, pour se faire admettre dans l'armée des gauches, de se dédoubler : le citoyen était admis et le prêtre ne l'était pas. Mais est-il bien sûr que M. l'abbé Lemire ait jamais compris cela?

***

Le Théâtre : *les Flambeaux de la noce; Pluie; Masques et visages; le Revizor.*

On a soigneusement relevé cet hiver la juste part qui revenait aux deux théâtres d'État dans la grande crise engendrée par la rupture entre l'art dramatique et l'art d'écrire. L'Odéon accueillait *le Bonheur du jour* et la Comédie-Française *le Cœur partagé*. La maison de Molière est relapse : après *le Cœur partagé*, *les Flambeaux de la noce*. Ce serait drôle si ce n'était pas triste.

Une noble jeune fille, Mlle Monique de je ne sais plus quoi, mettons de la Grande Marnière, est fiancée à M. Robert, mettons Robert

Greslou, le richissime fabricant d'avions. Il a cinquante ans, Monique à peine vingt ; il a des manières de contremaître, Monique est une jeune aristocrate des plus distinguées. C'est pour son argent qu'elle a accepté ce lourdaud? Pas même : un aussi noble cœur est au-dessus de tels calculs ; mais elle veut fuir à tout prix la maison paternelle parce que la maman se conduit mal et étale à tous les yeux une liaison scandaleuse avec un gentilhomme, comme il en subsistait dans les provinces au temps de l'ordre moral. Si bien que pour éviter le spectacle d'un ménage qui marche mal, Monique ne trouve rien de mieux que d'en fonder un autre qui a toutes les chances de marcher plus mal encore.

Ce qui arrive en effet. Monique retrouve le matin de ses noces un ami d'enfance qui est devenu aviateur célèbre ; ils se querellent, donc ils s'aiment ; en effet, le soir, dans le parc, ils découvrent qu'ils ont été séparés par les sombres machinations de la mère indigne et ils sont en proie à la plus vive émotion. A point nommé, le mari les surprend, naturellement. Il fait à son tour une scène assez vive. Comme il est bon, il pardonne et veut prendre sa femme dans ses bras. Elle pousse les hauts cris, s'échappe, et pour ne pas succomber à son amour pour l'aviateur, elle va se jeter à l'eau.

On la repêche. Mais elle a attrapé une maladie dont elle meurt, le jour même. Au dernier moment, elle fait appeler Robert, son mari. C'est pour lui demander pardon de lui avoir fait passer une si fâcheuse journée de noce? Non pas. C'est pour le charger de remettre une lettre d'adieux à son rival l'aviateur.

Robert accepte. L'aviateur reçoit la lettre en Italie, où il tente de se consoler en lutinant les filles. Il est vivement touché et se promet de consacrer sa vie au service de l'idéal.

Excellent M. Saint-Georges de Bouhélier ! Le public ni la critique n'ayant suffisamment apprécié, à son sens, le chef-d'œuvre qu'il leur offrait, il s'est mis en colère et il a dit son fait à ses contemporains, dans un article de *Comœdia*. On a quelque scrupule à le railler, parce qu'il est de bonne foi. Il a cru faire une grande tragédie bourgeoise et il s'est appliqué de son mieux. On lui avait toujours reproché de détendre son intrigue, il l'a resserrée. On lui avait reproché les intempérances de lyrisme, il est resté à ras de terre. Il s'applique à poursuivre la grandeur avec une obstination qui serait touchante si ses malédictions contre ses obscurs blasphémateurs ne la nuançaient de ridicule. C'est un fort honnête écrivain, qui croit à l'idéal, ce qui n'est que moitié mal, et à son génie, ce qui est plus grave. Mais on peut être, hélas, fort honnête homme et fort ennuyeux. Si l'on voulait caractériser d'un mot le génie propre à M. Bouhélier, on écrirait celui d'inutilité. On a le sentiment assez désagréable que tout ce qu'il écrit n'a aucune espèce d'intérêt. On se demande pourquoi l'on perd son temps à l'écouter, pourquoi les acteurs de la Comédie-Française ont perdu leur temps, pourquoi la Comédie-

Française, premier théâtre d'État, a dépensé son argent qui est aussi le nôtre, et compromis une fois de plus son autorité en apportant une preuve complémentaire que l'art officiel se porte d'instinct au secours des formes les plus vieillottes, des œuvres les plus creuses, des auteurs les plus inutiles.

Pendant ce temps, les théâtres continuent à faire appel à l'étranger. Au théâtre de la Madeleine, Mme Blanchet et M. de Carbuccia nous ont révélé un auteur anglais d'un talent saisissant, M. Somerset Maugham. Ce n'est pas un auteur dramatique : son ouvrage, *l'Archipel aux sirènes*, est un recueil de nouvelles sur des sujets exotiques. Il a suivi la route ouverte aux écrivains par Loti et Stevenson, celle des mers du Sud. C'est bien un homme de notre temps, il ne s'attarde pas à décrire la nature tropicale ni à transcrire les émotions : les matériaux rapportés de là-bas par sa sensibilité ou ses sens, il les utilise pour construire un récit où l'exotisme n'est que le climat d'un petit drame âpre et condensé comme ceux des nouvelles de notre école réaliste : un conte de Maupassant dans un décor de Loti, avec un accent original.

Dans *Pluie*, il montre un pasteur protestant bloqué à la mauvaise saison dans un abri en planches d'une île du Pacifique, en compagnie obligatoire d'une fille à matelots des bas quartiers de San-Francisco. Immobilisés par l'eau qui tombe sans relâche, il entreprend de la convertir ; il y réussit grâce à une énergie farouche ; mais c'est lui qui succombe : une nuit, affolé par une nature qui chavire les sens, il pénètre de force chez sa pénitente. Le lendemain matin, la fille se croit exorcisée. « Ah ! les hommes, s'écrie-t-elle, tous les mêmes. » Et le mot, à cette place, ne fait pas rire. A ce moment, on rapporte le corps du pasteur, qui s'est coupé la gorge.

C'est rapide, serré, très agissant et très fort. Deux auteurs américains ont tiré de ce conflit entre la chair et l'esprit une pièce qui a passionné les pays puritains. Chez nous, les adaptateurs ont mené leur besogne avec une intelligence qui n'est pas si courante en pareil cas. Voilà au moins une pièce qui nous donne l'occasion de connaître un écrivain authentique.

Seulement, c'est un écrivain anglais.

Au théâtre de l'Avenue, c'est une pièce italienne. Elle ne vaut pas l'œuvre anglaise. Dans *Masques et visages*, M. Chiarelli a utilisé une situation macabre avec une adresse d'auteur dramatique qui a son prix, et des prétentions à la profondeur qui gâtent tout. Un mari a juré que si sa femme le trompait, il la tuerait. Il est trompé, il surprend les coupables qui lui échappent avant même qu'il ait eu le temps de rien décider. Mais il annonce qu'il a tenu sa parole et qu'il a tué sa femme. Quand celle-ci reparaît, il lui impose, à titre d'expiation de s'expatrier. Et tout le monde croit qu'elle est morte.

Il passe en justice, on l'acquitte (en Italie aussi). Il a choisi sans le savoir l'amant pour avocat : tête de celui-ci quand il se retrouve nez à nez avec l'assassinée. Précisément, on venait de repêcher dans un lac le corps d'une femme, on s'était convaincu que ce ne pouvait être que celui de la victime, on l'avait enterré en cérémonie et, dans son émotion, l'amant avait tout avoué au mari. Quant à la ressuscitée, elle est furieuse parce que l'avocat, pour enlever l'acquittement, s'est cru obligé de la traîner dans la boue. Si bien qu'elle revient à son mari qui pardonne.

Ce n'est pas mal imaginé. Sous réserve que le macabre est toujours désobligeant, il est curieux de remarquer avec quelle aisance on en tire des effets comiques. M. Chiarelli y a fort ingénieusement réussi, et ce serait mieux encore s'il n'alourdissait son affaire par des maximes profondes sur le masque que porte chacun de nous. De sorte que si, d'une part, ces masques ramènent à cette comédie italienne qui est si fort à la mode cette saison, d'autre part, toute cette prétention à la pensée est fort éloignée de cette comédie pure qui, au gré des théoriciens, est l'essence de la comédie italienne.

Après un auteur anglais et un auteur italien, le troisième ouvrage digne d'intérêt qui ait paru en ces dernières semaines a pour auteur un Russe. Sans compter que la Petite Scène a joué une comédie de Goldsmith et une de Sheridan. Quant à l'œuvre russe, le *Revizor* de Gogol, la troupe du théâtre des Champs-Élysées l'a jouée comme une comédie italienne.

Ce n'est pas une œuvre moderne : Gogol l'écrivit en 1836, et c'est elle qui inaugure dans la littérature russe l'ample répertoire consacré à la peinture des mœurs.

Le premier trait qui frappe en elle est son extrême liberté. Dans un gouvernement du centre de l'empire, les fonctionnaires apprennent un jour l'arrivée d'un inspecteur général, un Revizor. Un quiproquo très habilement ménagé les mène à prendre pour le Revizor un jeune débauché arrêté dans leur ville au milieu d'un voyage, parce qu'il n'a plus le sou pour pousser plus loin. Il n'a même pas de quoi manger. Les fonctionnaires s'imaginent qu'il dissimule ainsi son identité de façon à mieux les surveiller, et font assaut de ruse servile pour le corrompre. Le jeune homme accepte cette bonne fortune qui lui tombe du ciel, jusqu'au moment où, gorgé d'argent, compromis avec la fille du gouverneur, il comprend qu'il est temps de prendre le large, laissant les fonctionnaires à une déconvenue d'autant plus cruelle qu'on annonce l'arrivée du véritable Revizor.

Les vices de l'administration russe sont peints avec une telle force que les directeurs des théâtres de Pétersbourg refusèrent de jouer la pièce. Il fallut que l'empereur Nicolas Ier intervînt en personne. On a rappelé, pour s'en émerveiller, cette intervention d'un autocrate en faveur de la liberté d'écrire. De même Louis XIV imposa *Tartufe*

et les *Plaideurs*, tandis que Napoléon n'admettait aucune critique. Tout régime intelligent a intérêt à combattre les vices et les abus. Seul un régime indépendant de l'opinion peut approuver qu'on attaque les dépositaires infidèles de son autorité.

Deuxième trait, la franche gaieté de cette comédie. Nous avons pris l'habitude de voir la Russie à travers la tristesse de Dostoïevsky. Gogol est alerte comme un comique occidental, sans l'ombre de complication intellectuelle ou sentimentale.

Troisième trait, il entre sans effort ni réticence dans le cadre de la comédie classique. Le *Revizor* est bâti comme une pièce de Molière, respecte les unités, peint les mœurs et les caractères au fil d'une intrigue ménagée avec soin et menée avec habileté. Les procédés sont ceux de Molière, répétition des effets, intrigue nouée et dénouée par lettre, scènes de portraits, intrigue amoureuse à l'arrière-plan.

Enfin, quatrième et dernière remarque, par la force agissante des situations, la fraîcheur d'un comique tel que cette histoire de 1836 semble datée d'hier, l'ampleur d'une peinture qui atteint sans effort la vérité générale, il semble bien que cet auteur russe de 1836 soit le plus original et le plus puissant des héritiers de Molière, et que le *Revizor* soit le chef-d'œuvre de la comédie de mœurs depuis deux siècles.

Mais rien de tout cela n'est de nature à faire avancer l'art français d'aujourd'hui. Au contraire. L'art officiel est de plus en plus mort, les seules pièces intéressantes sont celles des étrangers, les vivants ou les morts. Non, rien de tout cela n'est rassurant. Et nous n'y pouvons rien, que décrire.

Lucien Dubech.

LES FAITS DE LA QUINZAINE

Le désarmement a Genève. — *La conférence préparatoire du désarmement qui siège à Genève depuis trois semaines a rejeté successivement toutes les propositions qui lui ont été présentées. Une sorte de compromis rédigé par M. Paul-Boncour échoue également devant l'opposition de l'Angleterre et de l'Italie.* (11 *avril.*)

La conférence s'ajourne alors.

Les événements de Chine. — *Parmi les Sudistes, la rivalité se manifeste entre modérés et communistes. En même temps, les grandes puissances sortent de leur torpeur.*

Tchang-Tso-Lin, sans doute poussé par elles, fait faire des perquisitions à l'ambassade soviétique de Pékin (6 *avril*). *Des perquisitions sont également pratiquées, à la demande du consul de France, dans les bureaux soviétiques de Tien-Tsin.* (8 *avril.*)

En réponse, les Soviets adressent à Pékin une note de protestation qui dissimule mal leur recul :

Tout en annonçant la rupture des relations diplomatiques et en énumérant leurs griefs contre le maître de la Mandchourie, ils déclarent qu'ils n'iront pas plus loin, dans l'intérêt de la paix universelle, et qu'ils ne feront pas le jeu des « puissances capitalistes ». (10 avril.)

Le 11 avril, les consuls des cinq grandes puissances remettent, à Han-Kéou, au gouvernement sudiste, une note, avec demande de réparations et de sanctions, contre le pillage des consulats de Nankin. Les Sudistes ripostent en demandant la nomination d'une commission d'enquête internationale. (15 avril.)

Le 12, les forces du Nord sous les ordres de Sun-Chouang-Fang remportent sur les Cantonais un succès à Tchou-Tchéou.

A Chang-Haï, Chang-Kaï-Chek fait perquisitionner chez les communistes. La IIIe Internationale de Moscou le déclare « traître à la révolution chinoise ». (15 avril.)

FRANCE. — *Un accord sur la réduction des salaires est conclu entre les compagnies minières et les ouvriers. (1er avril.) M. André Tardieu, qui n'a pas été étranger à sa conclusion, obtient de la Chambre un vote de confiance. (2 avril.)*

— *Réponse française au mémorandum américain du 10 février : La France ne songe pas, pour le moment, à envoyer un observateur à la Conférence des Trois. (4 avril.)*

— *Le gouvernement demande à la Chambre d'ordonner des poursuites contre le député communiste Doriot pour ses menées antifrançaises en Chine. Une commission va être nommée pour statuer. (5 avril.)*

— *Par 20 voix contre 20, la commission des finances de la Chambre rejette le projet gouvernemental relatif à la transformation du monopole des allumettes et à la conclusion d'un accord, cependant avantageux pour le Trésor, avec une société étrangère. (6 avril.)*

— *Accord entre la Banque de France et la Banque d'Angleterre au sujet du rapatriement des 18 350 000 livres d'or français déposés à la Banque d'Angleterre en gage de la dette française. (9 avril.)*

— *La cour d'assises de Colmar acquitte M. Edouard Helsey poursuivi par l'abbé Haegy, à raison de sa campagne du* Journal *contre les menées autonomistes en Alsace. (12 avril.)*

— *M. Chiappe est nommé préfet de police en remplacement de M. Morain. (14 avril.)*

ITALIE. — *Signature d'un traité d'amitié, de conciliation et d'arbitrage avec la Hongrie. (5 avril.)*

A. M.

Le Gérant : GEORGES MOREAU.

PARIS. — TYPOGRAPHIE PLON, 8, RUE GARANCIÈRE. — 34967.